FRANÇOIS-RÉGIS DABAS

SEPTENTRION

EN IMMERSION DANS UNE UNITÉ DE COMBAT CONTRE LE TERRORISME AU SAHEL

Mareuil Éditions

François-Régis DABAS

SEPTENTRION

Récit de guerre

Mareuil
Éditions

Tous droits réservés. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Pour vous tenir informé des prochaines publications de Mareuil Éditions,
rendez-vous sur : www.mareuil-editions.com

© MAREUIL ÉDITIONS, 2023

ISBN : 9782372543040

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Avertissement

Préface

I - Lever de rideau

II - L'envol des cigognes

III - L'arrivée à Kidal

IV - Premières directives

V - Les hommes bleus

VI - Imperium

VII - Le bûcher

VIII - Point de bascule

IX - Nouvelles attaques

X - Dans le brouillard de la guerre

XI - Invictus

XII - Une action globale

XIII - Pression sur les terroristes

XIV - Visites d'autorités

XV - L'utimatum

XVI - Veillée d'armes

XVII - Raid aéroterrestre

XVIII - La fuite

XIX - Le reflux

XX - Noël

XXI - Départ d'Abeïbara

XXII - La souillure

XXIII - Visages de France

XXIV - Retour vers le nord

XXV - Ne pas subir !

Postface

Remerciements

Table des abréviations

Du même auteur

Avertissement

Ce récit constitue une œuvre littéraire personnelle, dont la paternité exclusive est celle de l'auteur.

Les évènements réels vécus sont relatés à travers les seuls yeux du narrateur. Les prénoms des personnages ont été adaptés.

Ce récit n'engage en aucune manière l'armée française.

MALI
National capital
Regional capital
Town, village
Major airport
International boundary
Regional boundary
Main road
Other road
Track
Railroad
0 100 200 300 km
0 100 200 mi
ALGERIA
MAURITANIA
MALI
TOMBOUCTOU
GAO
KIDAL
MOPTI
KAYES
KOULIKORO
SEGOU
SIKASSO
SENEGAL
GUINEA
BURKINA FASO
NIGER
BENIN
GHANA
NIGERIA
Taoudenni
Tombouctou
Gao
Kidal
Tessalit
Aguelhok
Bourem
Ansongo
Menaka
Andéramboukane
Mopti
Douentza
Djenné
Ségou
Koutiala
Sikasso
Bougouni
Yanfolila
Kolondieba
Koulikoro
Bamako
Kita
Kati
Nioro du Sahel
Nara
Nampala
Mourdiah
Niono
Diema
Kayes
Aourou
Bafoulabé
Oullam
Niamey
Ouagadougou
Tahoua
Sokoto
Kano
Ras el Mâ
Goundam
Gourma-Rharous
Tombouctou (Timbuktu)
The boundaries and names shown and the designations used on this map do not imply official endorsement or acceptance by the United Nations.
Map No. 4231 Rev. 3 UNITED NATIONS
March 2013
Department of Field Support
Cartographic Section

« Dieu a créé des pays pleins d'eau pour que les hommes y vivent et des déserts pour qu'ils y découvrent leur âme. »

Proverbe touareg

Préface

Pendant dix années, les armées françaises ont combattu au Mali.

Lancée dans l'urgence le 13 janvier 2013, à l'appel du président malien de transition et devant la menace imminente de la prise de Bamako par les groupes armés djihadistes, l'opération Serval prend la forme d'une course de vitesse à couper le souffle, avec un raid aérien d'anthologie depuis la France, et un déploiement de forces prépositionnées à partir du Sénégal, de la Côte d'Ivoire et du Tchad.

Après avoir stoppé l'avancée des agresseurs, la reconquête du nord du Mali commence avec la prise de Tombouctou et Gao, sur le fleuve Niger, et se poursuit dans une remontée vertigineuse vers l'Adrar des Ifoghas. Le premier soldat français tombé au combat, Damien Boiteux, suscite une émotion considérable chez les Maliens qui baptiseront de son nom le camp militaire de Bamako. L'audace de la force Serval, couronnée par la victoire tactique et la libération du pays, soulève un enthousiasme extraordinaire au Mali, en France et dans le reste du monde. Après une décennie d'engagement militaire en Afghanistan, la crainte était grande de voir un califat islamiste se reconstituer aux portes sud de l'Europe. Quand il est accueilli au Mali en sauveur, le président français, François Hollande, chef des armées, déclare vivre la journée la plus forte de sa vie. Les experts américains saluent la *furia francese*, quand ils analysent les différentes phases de l'opération, reconnaissant qu'ils n'auraient pas pris les mêmes risques[1].

Après l'opération Serval, l'intervention française se transforme en juillet 2014 à l'appel de la Mauritanie, du Burkina Faso, du Mali, du Niger et du Tchad, qui partagent au sein du forum sécuritaire du G5 Sahel une même analyse de la menace djihadiste. De manière totalement inédite depuis la Seconde Guerre mondiale, c'est une opération régionale, l'opération Barkhane, qui est menée dans une zone grande comme l'Europe, sur les territoires de cinq États souverains. L'objectif est double : combattre directement les groupes terroristes afin de ramener leur menace à un certain niveau et, simultanément, accroître la capacité opérationnelle des forces partenaires pour qu'elles puissent prendre à leur compte la menace résiduelle. Les efforts constants des diplomaties africaines aboutissent à un accord de paix et de réconciliation, signé à Alger, en juin 2015, entre les autorités maliennes et certains groupes armés. L'opération Barkhane entre alors dans une nouvelle phase de stabilisation. L'objectif est de mettre en place les conditions de sécurité pour que les acteurs politiques puissent avancer dans ce processus de paix et de réconciliation.

Tandis que Barkhane conduit la lutte antiterroriste, deux autres opérations militaires contribuent à façonner l'environnement. La mission européenne EUTM Mali[2], lancée en 2013, prépare au combat des bataillons maliens à Koulikoro et apporte son expertise pour réformer l'organisation générale des forces armées maliennes. La MINUSMA[3], quant à elle, est chargée de la mise en œuvre du processus de paix et de réconciliation. Elle inclut une force militaire pour protéger la population et assurer la sécurité sans laquelle aucun développement n'est possible. Les conférences de donateurs se succèdent. Des combinaisons innovantes de partenariat opérationnel sont mises en place pour créer un effet d'entraînement avec les forces africaines et européennes, depuis les opérations communes ou transfrontalières jusqu'à la force conjointe permanente du G5 Sahel, en passant par la *Task Force* européenne Takuba.

Or, le 15 août 2022, neuf ans et sept mois après le début de l'intervention militaire française – au terme d'une phase complexe et réussie de démontage logistique et sans que le tempo des activités opérationnelles ait faibli –, le dernier soldat français quitte le Mali. Le désamour avec les nouvelles autorités maliennes est consommé. Les chefs de la junte militaire malienne ont choisi de faire appel à un nouveau partenaire stratégique : la Russie et les mercenaires de la milice Wagner. Pour la France, cette situation n'est pas acceptable. En février 2022, le président français, Emmanuel Macron, avait annoncé que les conditions politiques n'étaient plus réunies.

Même si les groupes armés terroristes ont été sérieusement défaits, les tentatives du pouvoir malien de jeter le discrédit sur l'armée française sont nombreuses. Des membres de Wagner sont repérés en train d'enterrer des cadavres à proximité de bases opérationnelles françaises, pour faire croire à des charniers. À la tribune de l'Assemblée générale de l'ONU, les responsables maliens n'en finissent pas d'accuser la France, sous les prétextes les plus fallacieux. Leur ressentiment de 2022 est à la hauteur de la gratitude de 2013, il est absolu. La désinformation et la propagande sont employées à leur paroxysme pour justifier le changement d'alliance.

Pendant ces presque dix années de combat sur la terre malienne, c'est toute une génération de soldats français qui a été engagée, représentant la quasi-totalité des états-majors, unités de mêlée, d'appui et de soutien[4] de l'armée de Terre et armée de l'Air. Cinquante-huit soldats français sont tombés au champ d'honneur, de Damien Boiteux à Alexandre Martin, en passant par Fabien Jacq. Sans parler des blessés, qui garderont les stigmates dans leur chair ou leur âme.

Certes, le traitement médiatique de l'information, qui reste à la surface des évènements sans les comprendre réellement, pourrait amener à une forme d'amertume, dans un pays qui doute de lui-même.

De la gloire de la libération au départ sans triomphe, que s'est-il donc passé ? Devant les efforts considérables des diplomates, des soldats et des bailleurs de fonds pendant toutes ces années, comment ne pas conclure à un gâchis ? La France aurait-elle dû partir plus tôt ? De l'Afghanistan au Mali, quelles sont les clés du succès pour éradiquer le terrorisme islamiste ? Comment conquérir la paix après avoir gagné la guerre ? Toutes ces interrogations sont légitimes. Elles méritent des réponses, que le temps et la recherche apporteront sans doute.

Après cette décennie d'intervention française, le temps est venu d'écouter l'aède chanter la geste épique des soldats, pour leur rendre hommage, pour témoigner de la vérité, mais aussi pour susciter la fierté de nos compatriotes et faire germer l'héroïsme et le panache au sein de notre jeunesse française.

C'est donc au récit d'une phase décisive de l'opération Barkhane que le lecteur est invité, à ce combat direct contre al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI), à un moment clé, en 2016 et sur un terrain clé : l'Adrar des Ifoghas.

Au fil des chapitres et des personnages rencontrés, peut-être comprendra-t-il mieux les difficultés et les limites de l'action internationale, voire même trouvera-t-il des éléments de réponse aux questionnements sur les causes et les résultats. Peut-être identifiera-t-il également des ressources matérielles et morales, ainsi que des méthodes inspirantes pour aller chercher la victoire en situation hostile, quel que soit d'ailleurs le domaine d'application, militaire ou entrepreneurial.

Ainsi, ce livre est d'abord une invitation à s'immerger dans une unité taillée pour le combat. Dans l'environnement fascinant du désert, au cœur du territoire touareg, le lecteur rencontrera des hommes d'honneur, que les circonstances extrêmes subliment, en les transformant en héros. Il partagera la vie extraordinaire de ces soldats du Groupement tactique désert Ardent, découvrira le danger omniprésent, la prise de risque nécessaire pour remplir

la mission, la saine cohésion et la camaraderie militaire, la réflexion clairvoyante pour comprendre, décider et agir, et enfin les peines et les joies vécues ensemble, qui sont autant de moments de grâce et de dépassement.

« Il faut souligner la force de l'influence narrative du combat au contact sur les esprits, déclare la philosophe Monique Castillo[5], qui explique avec justesse la fonction du récit de guerre.

« Dans le contact apparaît une très grande proximité morale de toutes les énergies qui sont en action, qu'il s'agisse d'énergies alliées ou ennemies. Or la seule transcription possible de leur signification est narrative : il n'y a pas d'autre manière de comprendre l'action que le récit, car l'action rapprochée est une succession d'évènements quasiment imprévisibles. Nous avons donc besoin de cinéastes, d'historiographes, d'écrivains, pour réaliser ce que Hannah Arendt appelait la durabilité du monde, seule immortalité possible des affaires humaines. Ce n'est pas simplement une affaire de mémoire. C'est une affaire de culture, en tant qu'elle perpétue le sens de ce dont l'exemplarité est à transmettre.

« Il est dommage que les médias, obnubilés par la crainte de suites judiciaires de toutes sortes, aient tendance à banaliser, sous-dimensionner et simplifier la force existentielle des conflits en les réduisant à des causes et à des résultats comme s'il s'agissait de résultats sportifs. Par ailleurs, en France, on semble répugner à faire valoir cette proximité culturelle entre les faits d'armes et les populations alors que des cinéastes américains comme Clint Eastwood osent mettre en scène des Marines, des snipers et des contre-terroristes. Toute communauté a besoin de proximité héroïque, quand sa collectivité réclame des citoyens une aptitude à accompagner la mutation civilisationnelle et anthropologique qui est en route. Les jeunes, surtout, ont besoin de modèles qui suscitent l'admiration, plutôt que de représentations propres à provoquer des contraintes et des peurs. »

Qu'importe finalement l'engrenage qui mène à la fin d'Ilion, ce sont les exploits des Achéens et des Atrides qui nous intéressent, pour goûter à leurs

vertus héroïques et faire grandir notre humanité !

I

Lever de rideau

En quelques minutes seulement, les ténèbres ont tout recouvert. Il est à peine 18 heures passées et on ne voit déjà plus très bien la grande barre dorsale du Tigharghar, qui ferme l'horizon à l'ouest. Rares sont les camions qui se risquent désormais le long de la piste transsaharienne en contrebas. Au nord, à quelques centaines de mètres, on devine encore la masse sombre et rassurante de la colline rocailleuse. Un poste d'observation de jour a été installé à son sommet. Mais c'est de l'est que pourrait venir la menace. Des mouvements suspects ont déjà été détectés auparavant, derrière les mégalithes de la barrière rocheuse, de l'autre côté de l'oued. Au sud, le secteur d'observation est plus dégagé ; après le petit bois qui marque la sortie du village, l'immensité de l'erg traverse l'Adrar des Ifoghas jusqu'à Kidal, à une journée de route.

La passation de consignes est terminée. Michaël s'assoit sur une pauvre chaise métallique protégée par un tas de sacs de sable. Le dispositif de garde est installé sur le toit de l'unique bâtiment du fort, juste au-dessus du poste de commandement (PC).

Même si le corps a fini par s'habituer à la chaleur écrasante du jour, la trêve nocturne permet quand même de récupérer un peu. Après l'activité épuisante sous le soleil, la fourmilière du camp s'apaise.

De son emplacement rudimentaire, le regard de Michaël balaie rapidement l'intérieur du fort, mal protégé par un mur d'enceinte de faible hauteur, qui se contente modestement de délimiter la zone amie de l'immensité hostile du désert. Toutes les patrouilles sont rentrées. Les véhicules blindés[1] ainsi que les camions CAESAR[2] sont regroupés à l'entrée du camp. Les équipages, aidés par les mécaniciens, procèdent à l'indispensable remise en condition du matériel. Chaque véhicule doit être prêt pour remplir les missions du lendemain. Dans les zones-vies des différentes sections, fragiles îlots de toiles et de planches érigés à même le sable, les hommes préparent le repas du soir, participent à quelques jeux de société ou goûtent à un moment de repos sur leur lit picot. À tour de rôle, ils se succèdent à l'une des deux douches. Quelques-uns font du sport. On perçoit des conversations étouffées et des rires. L'absence de lumière blanche pour ne pas servir de cible à l'adversaire rend l'ambiance un peu fantomatique. Le point de situation quotidien avec le capitaine Thomas, le chef du sous-groupement tactique désert (SGTD), vient de se terminer au PC. Les chefs de section retournent dans leurs unités respectives et donnent les ordres aux chefs de groupe pour les opérations à venir.

Telle une vigie à la proue d'un vaisseau de briques, égaré dans un océan de sable d'où émergent des récifs menaçants, Michaël surveille son secteur. Il connaît l'importance de sa mission. Il veille sur ses camarades qui se reposent, sur ses chefs qui doivent réfléchir pour prendre les bonnes décisions. De lui et des autres sentinelles dépend la sûreté de tous, du soldat de 1re classe au capitaine. Il se rappelle une parole de son chef de section, citant Saint-Exupéry : « Chacun est responsable de tous ; chacun est seul responsable ; chacun est seul responsable de tous. »

Si Michaël s'est porté volontaire pour la garde de nuit, c'est pour une raison particulière. Depuis son premier tour, il est saisi par le spectacle hallucinant qui se déploie devant lui, quand la lune monte et que le firmament se dévoile, révélant progressivement des myriades d'étoiles, de

constellations et de galaxies. Cette beauté majestueuse qu'il a découverte sur cette terre brûlée du Mali a ouvert une brèche intérieure au plus profond de lui-même et le transporte de joie, comme si son être tout entier voulait se lever et se déployer aux dimensions de l'infini.

Curieusement, cette nuit, il ne parvient pas à entrer dans sa contemplation habituelle, il ne retrouve pas ce sentiment de communion. Quelque chose le gêne, l'entrave, comme une préoccupation sournoise, une inquiétude non exprimée. Intrigué par cette expérience inattendue, Michaël concentre son regard, scrute son secteur d'observation, tente de percer l'obscurité avec ses jumelles à intensification de lumière quand, au sud, apparaît un minuscule éclat fugitif, à plusieurs kilomètres. De longues secondes plus tard, un claquement sourd et bref se fait entendre. Il fronce les sourcils : des phares ? Un moteur de camion ? Un orage de chaleur ? Il puise dans sa mémoire, il croit avoir déjà assisté à quelque chose d'identique. Puis il se souvient. Il comprend. Au moment précis où il porte la radio à sa bouche pour donner l'alerte, l'obus explose deux cents mètres derrière lui, dans un hurlement d'acier en fusion et d'éclats de roches projetés en l'air : « Alerte ! Aux abris ! »

Dans un même mouvement, tous se sont jetés dans le premier abri venu : postes de combat, véhicules blindés, poste de commandement du capitaine, muret…

Le tir a été réglé trop loin. L'obus est tombé au nord, à deux cents mètres de l'enceinte du camp, mais à proximité immédiate du poste d'observation de jour. Heureusement, la nuit il est vide car trop isolé dans l'obscurité.

Tandis que retombent les derniers projectiles, les ordres fusent, clairs, nets, précis : « Attaque tirs indirects ! Activation du plan de défense ! Aux postes de combat ! Mise sous blindage ! »

En quelques secondes, c'est le branle-bas de combat ! Chacun récupère son casque, son gilet pare-balles et son armement et court à son poste,

certains en tenue de sport, d'autres à peine sortie de la douche, en tongs avec une simple serviette nouée autour de la taille. Vitesse. Efficacité. Les gestes sont précis, résolus. Aucune précipitation ni aucune confusion. Les postes de combat sont vite occupés. La défense tous azimuts s'organise, avec secteurs d'observation et de tir croisés. La section d'intervention embarque dans ses VAB, moteurs tournants, prête à renforcer le dispositif ou à contre-attaquer.

Dans son poste de commandement, à proximité immédiate de la station de transmissions, vers laquelle remontent les comptes rendus radio des sections, le capitaine Thomas concentre toute son attention. Il s'agit de comprendre l'objectif final de l'ennemi, d'analyser son mode d'action, d'étudier les options, pour prendre la bonne décision. L'hypothèse d'une attaque coordonnée est tout à fait possible, avec une phase préparatoire de tirs indirects, par obus de mortiers ou roquettes aménagées de type « chicom[3] », avant de lancer un assaut contre le camp.

Un deuxième obus explose à cent mètres de l'enceinte nord, vrillant l'air. Les projectiles d'acier et quelques pierres retombent sur l'îlot des deux sections les plus proches. Pas de blessé, mais le tir, mieux réglé, se rapproche. Resté à son poste d'observation, Michaël rend compte par radio : « Ici Fox Lima, départ de coup localisé : secteur sud, 175 degrés, 5 400 mètres !

— Fox Lima suivi ; Golf Alfa, pour vous : tir de contrebatterie, intervient le capitaine Thomas.

— Golf Alfa, reçu. »

Aussitôt, tandis que le lieutenant Guillaume, chef du groupe d'artillerie, grimpe sur le toit du PC par l'échelle brinquebalante pour confirmer l'objectif aux côtés de Michaël, les artilleurs embarquent dans le premier des deux CAESAR, l'avancent de quelques dizaines de mètres à la sortie du camp, prennent le bon gisement, positionnent les bêches, préparent les obus de 155 mm, et vérifient les tables de tir.

Un troisième obus explose à cinquante mètres de l'enceinte nord, sur la piste utilisée chaque jour, qui mène au village d'Abeïbara. La gerbe d'acier, de rochers et de sable arrose par-dessus le mur d'enceinte, qui tremble sous l'impact. Inexorablement, le tir se rapproche : il est de mieux en mieux réglé. Aux postes de combat, chacun a compris que le prochain obus tombera dans le fort.

Soudain, le sol tremble sous les pieds des soldats. Tout le fort est ébranlé par une onde de choc massive : le canon de 155 mm du CAESAR fait tonner sa voix puissante, qui résonne dans l'immensité désertique. Un deuxième départ de coup, puis un troisième, au total une salve de sept coups est tirée en contrebatterie.

Puis le silence.

Après de longues minutes, on comprend que le CAESAR a fait taire le tir adverse.

La veille armée se poursuit toute la nuit dans les postes de combat. Mais les tirs indirects d'al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI) ne reprendront pas cette nuit-là. Au petit matin, quand l'aurore perce les ténèbres, l'orbe étincelant du soleil paraît en majesté et les trois couleurs flottent fièrement dans le ciel d'azur.

Sans tarder, le capitaine Thomas organise une mission de reconnaissance à proximité d'Ouzzeïn, village touareg le plus proche du site présumé des tirs indirects. Le détachement inter-armes, composé d'une section d'infanterie sur VAB, d'une patrouille de reconnaissance de cavalerie sur VBL et d'un groupe de déminage du génie, trouve des traces de pick-up qu'il remonte. Le site d'où sont partis les tirs est bientôt identifié et confirmé. Un certain nombre d'éléments – traces, déchets de tir, etc. – y sont recueillis. Ils feront l'objet d'une analyse ultérieure. L'hypothèse la plus probable est celle d'un tir par mortier de 120 mm, monté sur une plaque amovible embarquée à l'arrière d'un pick-up. Le mortier pourrait avoir été mis en batterie et réglé de jour, à vue directe du fort, en attendant

la nuit pour effectuer les trois tirs, avant d'être délogé par le CAESAR. Quant aux habitants du village voisin d'Ouzzeïn, ils n'ont rien entendu, n'ont rien vu, ne savent rien.

Nous sommes fin septembre, au Nord-Mali, dans l'Adrar des Ifoghas. Résonne l'appel lancé par Iyad Ag Ghali, l'un des chefs les plus féroces d'AQMI, au cours d'une *shura* rassemblant les grands notables touaregs : « Il faut tuer des Français et des Tchadiens. »

Quelques jours plus tard, une autre attaque frappe le camp tchadien d'Aguelhok, à une centaine de kilomètres à l'ouest. Réglé en pleine journée, le tir de mortier sème la surprise et la désolation. Téméraires, les Tchadiens tentent une sortie, parviennent à localiser la zone de départ des tirs et capturent l'un des djihadistes qu'ils ramènent à leur base, ligoté et sous bonne garde à l'arrière d'un pick-up. Mais, pendant le trajet du retour, le véhicule et ses occupants explosent sur une mine posée par les djihadistes pour se couvrir. Deux casques bleus tchadiens sont tués, ainsi que le prisonnier et plusieurs autres sont grièvement blessés.

Avec la saison des pluies qui se termine, les combats reprennent. Tels les trois coups du brigadier, les trois tirs d'obus sur le fort Maréchal-Lyautey à Abeïbara ont sonné le lever du rideau…

II

L’envol des cigognes

UNE SEMAINE PLUS TÔT

Les cigognes ont entamé leur grande migration vers le sud. En Alsace, on connaît bien ces échassiers gracieux, familiers des hauteurs, qui habitent sur les toits et dans notre imaginaire, comme un symbole de fécondité et de chance. Leur vol majestueux, déployant l’amplitude de leurs ailes, est un bonheur pour le regard. À terre, elles se muent en prédatrices redoutables pour les serpents qu’elles déchiquettent de leur long bec. Répondant à l’appel de leur espèce, au cycle des saisons, c’est par centaines qu’elles prennent leur envol, à la fin de l’été. Leur périple au long cours leur fait traverser la mer Méditerranée et le Grand Sahara, jusqu’aux rives subsahariennes.

Nous aussi, nous avons quitté la riante Alsace, plus précisément Colmar, la plus belle garnison de France. Nous retrouverons les cigognes à Kidal, dans l’Adrar des Ifoghas, même si nous ne prenons pas le même itinéraire.

À l’aéroport de Paris-Charles-de-Gaulle, le silence des hommes et des femmes du Groupement tactique désert Ardent, en treillis de combat de couleur « sable », résonne étrangement parmi le flux bruyant des autres

voyageurs. Nous portons sur l'épaule droite l'insigne de notre appartenance à l'opération Barkhane : une cigogne planant au-dessus d'une dune. L'Alsace et le désert – une barkhane est une dune mue par le vent. Et comme la cigogne, nous allons détruire un serpent dans son trou : le serpent islamiste. Chacun s'est retranché dans ses pensées, après avoir quitté sa famille. Dans l'insouciance générale de cette fin d'été, notre présence insolite rappelle le caractère tragique de l'histoire et le prix de la liberté. Notre avion, un A340 du transport aérien militaire stratégique, nous amène d'abord à Niamey, où l'Afrique nous saute à la figure et submerge tous nos sens, avec sa chaleur écrasante, lourde et orageuse, sa terre de latérite rouge et ses odeurs âcres. En suivant le circuit des formalités d'entrée, nous passons devant les hangars des Mirage 2000 et devant l'enclave des drones Reaper.

Nous sommes condamnés à une interminable attente avant de prendre place, tard dans la nuit, à bord d'un vieux Transall de l'armée de l'Air allemande, bruyant et inconfortable. Il nous emmène à Gao.

Comme un signe du destin, nous posons le pied sur le sol malien le 23 septembre, jour de la fête nationale. « Un peuple, un but, une foi », dit la devise. On voudrait y croire, mais notre seule présence démontre qu'il y a un gouffre entre la réalité et l'idéal véhiculé par ces quelques mots. Gao n'est qu'une étape. Il faudra encore plusieurs jours aux hommes du GTD Ardent, pour rejoindre en convois blindés leurs postes avancés de Kidal, Abeïbara ou Tessalit, à l'extrême nord, dans l'Adrar des Ifoghas.

Dans l'hélicoptère *Caïman* qui m'amène à Kidal, avec mes adjoints en charge de la planification et la conduite des opérations, le lieutenant-colonel Matthieu et le chef de bataillon Bruno, les paysages défilent à une vitesse folle. L'appareil avale le terrain en vol tactique, à quelques mètres du sol, portes latérales ouvertes et mitrailleuse Mag58 en sabord, prête à faire feu. Malgré la beauté minérale et sauvage du grand désert, figé dans une houle immobile et percé d'éperons rocheux gigantesques comme des récifs sur

lesquels se brisent les vents et les sables, malgré le vent chaud qui nous fouette le visage, mon esprit est tendu vers l'action.

Notre mission est claire : neutraliser le potentiel de combat du groupe armé terroriste Ansar Eddine, dirigé par Iyad Ag Ghali, l'un des chefs les plus féroces d'al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI). En termes militaires, neutraliser signifie tout à la fois détruire, chasser et/ou capturer.

Avant tout, il s'agit de tenir nos postes avancés. D'abord à Kidal la fière capitale touarègue, d'où toutes les rébellions touarègues sont issues. L'armée malienne y a connu une humiliante défaite, en mai 2014. Puis à Abeïbara, au cœur de l'Adrar des Ifoghas, centre géographique du repaire terroriste. À Tessalit enfin, dernière ville-étape sur la route transsaharienne, route de tous les trafics avant la frontière algérienne. À partir de ces postes avancés, isolés et exposés, il faut contrôler notre zone d'opérations par le renseignement et l'intervention, pour interdire à l'ennemi de circuler librement, en surveillant et en agissant au moindre mouvement. Cela se traduit par des patrouilles quotidiennes, des opérations planifiées et des interventions rapides.

Concrètement, il faut agir en étroite coordination avec la Mission intégrée des Nations unies pour la stabilisation du Mali, la MINUSMA, qui est chargée d'accompagner le règlement politique du conflit. La MINUSMA, dont le siège est à Bamako, a créé un secteur militaire nord, avec un camp principal à Kidal et deux autres à Aguelhok et Tessalit.

En tant que représentant local du général commandant la force Barkhane, le COMANFOR, basé à N'Djamena au Tchad, je dois aider la MINUSMA dans son dialogue avec les autres chefs militaires, plus exactement les chefs des groupes politiques armés qui ont choisi de participer à la dynamique de paix. On les appelle les groupes armés signataires (GAS), car ils ont signé l'accord de paix et de réconciliation. Le but est d'encourager cette dynamique autour de la MINUSMA.

Notre zone d'opérations se situe dans l'Adrar des Ifoghas, ce massif montagneux du Nord-Est malien, véritable citadelle de roches noires et granitiques qui se dresse sous le soleil écrasant et sert de repaire aux djihadistes, à quelques kilomètres des frontières algérienne et nigérienne. L'Adrar, qui signifie « montagne » en langue tamashek, prolonge au sud le massif du Hoggar. Il est peuplé de Touaregs, les hommes bleus. Épris de liberté, ces nomades, seigneurs du désert, sont enfermés dans le piège des frontières issues des indépendances africaines. Les Ifoghas forment l'aristocratie touarègue qui domine le nord-est du Mali. Depuis l'opération Serval, cette zone est en jachère, c'est-à-dire que les opérations militaires y ont été volontairement suspendues afin d'y laisser revenir les groupes terroristes pour frapper à nouveau un grand coup, le moment venu.

C'est dans les sous-sols du pentagone français, à Balard, au Centre de planification et de conduite des opérations, que le plan de campagne stratégique de l'opération Barkhane est élaboré. La phase qui s'annonce est décisive. Il s'agit de frapper un grand coup au nord et de réduire significativement la capacité de nuisance d'AQMI, avant de reporter notre effort sur la boucle du fleuve Niger, plus au sud. L'opération qui porte l'effort au nord est baptisée Septentrion, une guerre de capitaines et de colonels, sous l'autorité desquels tous les moyens sont mis à disposition, pour plus d'efficacité.

Dans l'esprit des stratèges militaires, quatre ans après le début de l'intervention au Mali, il s'agit d'aller jusqu'aux limites de ce qu'il est possible de réaliser tactiquement et logistiquement, au cœur du repaire djihadiste. En particulier au début de cette année d'élection présidentielle, il s'agit notamment de placer le prochain chef des armées, dans les meilleures conditions pour décider des suites de l'opération Barkhane.

En période préélectorale, ce n'est pas sans présenter un certain dilemme, entre l'impact positif de victoires militaires et, à l'inverse, l'impact négatif d'éventuelles pertes humaines. S'agissant de la conduite

des opérations militaires, il est donc impératif de ne pas se retrouver dans une position de blocage, l'absence de prise de risque conduisant inévitablement à un quasi-gel des opérations qui serait difficilement compréhensible pour nos partenaires. Questionné à ce sujet, un haut responsable de l'armée de Terre me rassure, assumant d'emblée toutes les pertes probables d'une opération que tout annonce comme dure.

Nous sommes le 15 juillet 2016, quand je reçois le commandement du Quinze-Deux sur la place Rapp de Colmar au lendemain du massacre de Nice où la fête nationale a été endeuillée par la course barbare d'un camion-bélier, conduit par un islamiste. 86 morts et 458 blessés ! Le général commandant la 7e brigade blindée, la brigade des Centaures, qui m'a désigné pour mener cette mission de combat, et qui préside la cérémonie militaire, parle avec gravité devant les autorités politiques et militaires : « Faites-leur mal ! » me dit-il.

Un peu plus tard, au cœur de l'été, c'est un prêtre, le père Jacques Hamel, qui est égorgé à la fin d'une messe par deux jeunes Français, au nom de l'État islamique, à Saint-Étienne-du-Rouvray, tranquille village de Normandie.

Pour les hommes et les femmes du GTD Ardent et moi-même, la mission est sacrée : nous partons combattre et anéantir le serpent islamiste en terre africaine pour protéger nos compatriotes sur le territoire national.

L'objectif de l'opération Serval, qui aura duré dix-huit mois, était de stopper la progression des colonnes islamistes surgies du Nord-Est malien, et qui avançaient sur Bamako. Il s'agissait alors de porter secours à un État ami qui courrait un péril grave et imminent. Notre mission était de reprendre les villes conquises, notamment Gao et Tombouctou sur la boucle du fleuve Niger, et de neutraliser ces colonnes, dans une folle course-poursuite vers le nord, pourchassant et détruisant les éléments résiduels jusque dans leur base de départ, l'Adrar des Ifoghas.

Avec Barkhane, créée à l'été 2014, l'opération a été régionalisée sur une zone grande comme dix fois la France. La décision de faire appel à l'allié français venait cette fois du G5 Sahel, ce forum de défense créé par les cinq pays du Sahel – Mauritanie, Mali, Burkina Faso, Niger et Tchad –, qui partagent une même analyse de la menace terroriste. De plus, la signature à l'été 2015 d'un accord politique de paix et de réconciliation grâce aux efforts des diplomaties africaines a ouvert une nouvelle page pour les autorités maliennes et les groupes armés touaregs. Pour les militaires français, à la phase d'intervention a donc succédé une phase de stabilisation. Le nouvel objectif est d'appuyer les acteurs politiques en garantissant les conditions de sécurité nécessaires à la mise en œuvre de cet accord de paix.

III

L’arrivée à Kidal

L’accélération du *Caïman* nous écrase brutalement sur nos sièges. À l’approche de Kidal, l’hélicoptère prend de la hauteur et entame un large mouvement circulaire, pour s’assurer de l’absence de toute menace venue du sol : un hélicoptère n’est jamais plus vulnérable que lors de la phase d’atterrissage.

Par la porte ouverte, derrière la silhouette sombre de la mitrailleuse, la capitale touarègue s’étire en pleine lumière.

Kidal est au carrefour de plusieurs pistes. En limite sud du massif montagneux de l’Adrar, la ville contrôle la rocade entre la transsaharienne historique, le long de la vallée du fleuve fossile Tilemsi, à l’ouest, et Tin-Essako, le fief du clan dominant des Ifoghas, à l’est. La capitale touarègue contrôle également l’entrée dans l’Adrar, avec la piste qui mène à Abeïbara au centre de l’Adrar, puis vers les villes de Boughessa et Talhandak, à deux cents kilomètres au nord sur la frontière algérienne. Ceinturée par les contreforts les plus méridionaux, la ville s’est développée à la confluence de deux oueds par lesquels s’écoulent les eaux de l’Adrar. Sur la rive nord, le centre historique, administratif et religieux, inclut le fort toujours intact construit par les premiers militaires français au début du XX^{e} siècle, les bâtiments du gouverneur, sorte d’autorité préfectorale représentant l’État malien, et la mosquée, ainsi que les habitations des principaux notables

touaregs. Au nord, la ville s'est considérablement développée dans un quadrillage géométrique touffu, dont chaque habitation abrite bien des secrets derrière ses murs clos. En lisière est, la fameuse piste d'atterrissage a été restaurée à grands frais par l'ONU pour désenclaver la ville, puis fermée aussitôt, suite aux dégradations commises lors de manifestations touarègues. Le message est explicite : la population de Kidal rejette l'autorité malienne et la présence de la communauté internationale. D'ailleurs, la dernière ONG, Médecins sans frontières, a quitté la ville, inquiète pour la sécurité de son personnel depuis les prises d'otages. Sur l'oued, deux ponts relient le quartier sud, une zone d'habitation plus réduite et plus populaire, à la portion principale et plus urbaine du nord. À la périphérie sud de la ville, le camp des Nations unies, à l'écart, paraît bien isolé.

La reconnaissance se termine. Brusquement, l'hélicoptère s'abat vers le sol comme un rapace sur sa proie. Nous sommes projetés vers l'arrière. La chute n'en finit plus. Puis tout aussi soudainement, l'appareil se cabre sous les rugissements des turbines. Il se stabilise enfin avant de se poser en douceur sur l'*helipad*, à l'abri des murs d'enceinte du camp du secteur nord de la MINUSMA.

Le camp est un véritable patchwork des Nations unies. L'*helipad,* fort de huit plots de stationnement, d'une piste d'envol indispensable pour gagner en vitesse initiale par forte chaleur, et de deux hangars de maintenance, fait visiblement l'objet de toutes les attentions. Particulièrement soigné, il constitue un véritable cordon ombilical qui relie le secteur nord au reste du monde, avec des liaisons hebdomadaires de Mi8 ukrainiens depuis Gao, pour le fret et le personnel. Le bataillon bangladeshi y a déployé la perle la plus précieuse de sa force aérienne : une flottille rutilante de quatre hélicoptères Mi24 avec un important détachement de soutien.

En traversant l'immense zone technique, on suffoque tant les odeurs sont rances entre la zone d'incinération des déchets et les effluves d'ammoniac. Plusieurs véhicules endommagés semblent laissés à l'abandon, en attente de pièces détachées ou d'une main-d'œuvre compétente. Le vent fait rouler des boules de poussière. Des bâches plastiques claquent.

La porte sud qui ouvre sur le désert et les pistes qu'utilisent les convois terrestres arrivant de Gao est fermée mais également barrée par un véhicule blindé de l'ONU. Cette double protection rappelle l'épisode tragique du camion blindé suicide qui avait forcé l'entrée sud en début d'année, et qui s'était fait exploser à l'intérieur du camp, semant mort et destruction parmi le contingent de l'ONU.

En remontant, se succèdent les parcelles occupées par les différents contingents. Les forces combattantes sont composées d'un bataillon guinéen, qui a également déployé un hôpital de campagne « rôle 2 » – c'est-à-dire capable de réaliser un certain niveau d'opérations de chirurgie de guerre –, et d'un bataillon béninois *Force Police Unit*, autrement dit de contrôle de foule[1]. Les autres unités forment des détachements d'appui, comme celui de l'UNMAS (*United Nations Mine Action Service*, unité spécialisée dans le déminage), ou encore ceux des démineurs népalais, et des sapeurs cambodgiens et bangladeshis.

Dans cette représentation internationale très extra-européenne, la présence d'un contingent hollandais s'explique par la nationalité hollandaise du précédent chef de la mission onusienne, dont la désignation est habituellement appuyée par une contribution en troupes du pays d'appartenance.

Près de la porte du camp côté Kidal est installé l'état-major du secteur nord de la MINUSMA, commandé par un général de l'armée de l'Air tchadienne. Une dizaine de casques bleus et quelques civils français en font également partie.

À côté de l'enclave hollandaise, un simple panneau indique l'entrée ouest du camp français du Vieil Armand, protégé par un mur de trois niveaux d'énormes cubes grillagés remplis de terre, communément appelés *bastion walls*. Après une première barrière, l'entrée s'enfonce dans un couloir étroit qui serpente entre ces cubes et des chevaux de frise, ce qui interdit de rouler à vive allure et permet aux soldats de garde de détruire tout véhicule suspect. On tombe ensuite sur une seconde barrière doublée d'une herse, toujours dans le secteur de tir du poste de garde.

Sitôt le dédale franchi, le regard s'ouvre sur un large espace.

Au premier plan, à gauche, les trois couleurs qui flottent légèrement au vent en haut du mât adressent un message de bienvenue et de sécurité. Au sol, un alignement de petites pierres blanches indique la place du rassemblement.

À droite, un immense hangar de toile de couleur sable, un *bachmann*, signale la zone technique où les véhicules sont maintenus en condition opérationnelle, à l'abri des vents de sable. C'est là qu'ont lieu l'entretien courant et les plus grosses réparations ; c'est peu de dire que les matériels souffrent, entre l'extrême chaleur, l'aridité de l'air et du vent, et les rocs acérés chauffés à blanc qui lacèrent les pneus. À quelques pas, des tuyaux qui puisent l'eau potable dans la nappe phréatique sortent de terre.

Plus loin se dresse un ensemble de trois bâtiments en pisé, sans fenêtres, distants d'une cinquantaine de mètres les uns des autres, où sont regroupés l'état-major, le poste de commandement du GTD et l'antenne médicale. Sur chaque toit, un poste d'observation a été installé. Vers l'enceinte nord du côté des voisins hollandais s'étend le domaine de tentes, de toiles et de planches du sous-groupement Bleu. Quant aux sections d'appui du génie, elles sont déployées dans un assemblage typiquement français de toiles de tente, de filets antichaleur, de caillebotis… et de débrouillardise.

N'oublions pas la zone de stockage alimentaire avec ses magasins réfrigérés, les sanitaires à ciel ouvert, ainsi que l'entrepôt où s'entassent les

munitions sous un toit de tôle ondulée, véritable poêle à frire en pleine journée.

Le nom de baptême du camp français est plein de sens. Le « Vieil Armand » ou *Hartmannswillerkopf* en alsacien, c'est la bataille mythique du Quinze-Deux, le 152e régiment d'infanterie qui forme les trois quarts du GTD Ardent.

En 1915, les armées française et allemande se sont affrontées jusqu'au paroxysme, se disputant ce lieu emblématique d'Alsace. Dans cette guerre de haute intensité, le Quinze-Deux a livré des combats de montagne héroïques qui vaudront à ses hommes d'être baptisés les « diables rouges » par les Allemands. Pour ces hauts faits, le Quinze-Deux sera le premier régiment français à recevoir la Légion d'honneur. « L'honneur, c'est la poésie du devoir », écrit Alfred de Vigny. Pour le soldat, cela signifie tout donner jusqu'au sacrifice pour rendre possible la victoire finale. Le Vieil Armand est aujourd'hui un lieu de mémoire et de recueillement, un Verdun alsacien où les assauts légendaires du Quinze-Deux sont immortalisés par une sculpture monumentale, à même la falaise en surplomb de la plaine rhénane. Cent ans plus tard, à plusieurs milliers de kilomètres de l'Alsace, le rappel de cette bataille oblige les hommes et femmes du GTD Ardent à tout donner pour vaincre l'ennemi du moment. L'outil de combat forgé par le régiment est à la hauteur de la mission qui lui est confiée.

Le poste de commandement principal est installé à Kidal. Je suis bien entouré. Le lieutenant-colonel Matthieu, planificateur hors pair et féru de relations internationales, est mon chef des opérations. Le commandant Bruno, parfait dans le rôle du chef d'orchestre exigeant et opiniâtre, insomniaque et méticuleux, dirige le centre des opérations. Le chef d'escadrons Christophe est chargé du développement du partenariat opérationnel. Des appuis extérieurs à notre régiment viennent renforcer le centre des opérations, comme le capitaine sapeur Richard ou le capitaine

artilleur Ludovic, voire le commandant Freddy, chef du détachement de liaison « environnement opérationnel » qui couvre l'ensemble des relations avec le tissu humain, social et économique touareg, ainsi que les opérations d'information et les activités entre civils et militaires.

À Kidal, je retrouve également le médecin commandant Étienne, chef du détachement médical. Nos « samaritains » ont la mission de soigner nos corps et de sauver nos vies.

Mon commandant en second, le lieutenant-colonel Pierre-Stéphane reste à Gao avec le chef du bureau logistique, le lieutenant-colonel Frédéric, remarquable entraîneur de rugby, et avec le chef du train de combat[2] n° 2 (TC2), le capitaine Philippe, officier issu du rang, guerrier bourru au grand cœur qui transforme sa compagnie de commandement et de logistique en un sous-groupement tactico-logistique de premier rang.

Le dispositif du GTD Ardent est éclaté sur quatre sites : Kidal, Tessalit et Abeïbara – isolés en avant de la zone avant –, et Gao.

À Kidal, au camp du Vieil Armand, le sous-groupement tactique désert (SGTD) Bleu est commandé par le capitaine Olivier, saint-cyrien plein de fougue, issu de « Picardie », le 1er régiment d'infanterie.

À Abeïbara au cœur du repaire djihadiste, le fort Maréchal-Lyautey abrite le sous-groupement tactique désert Vert, issu de la 4e compagnie du Quinze-Deux, héritière des traditions des combats victorieux de Rethel, en 1940 – un exemple unique dans l'histoire militaire d'une défense victorieuse par des fantassins débarqués[3] contre les panzers allemands –, aux ordres du capitaine Julien, un solide jurassien, sobre, efficace et très expérimenté.

À Tessalit, dernière ville-étape de la Transsaharienne avant la frontière algérienne, la plateforme désert relais abrite le sous-groupement tactique désert Jaune du capitaine Stéphane, un autre saint-cyrien, charismatique et résolu, fier de ses racines terriennes. Jaune est formé à partir de la 3e compagnie du Quinze-Deux, héritière des traditions des combats de la

Croix de Wihr, où les poilus culbutèrent les défenses allemandes, en 1914. Résident également à Tessalit un détachement médical de Barkhane, un détachement des forces armées maliennes et un détachement de la MINUSMA, composé de Tchadiens et de Cambodgiens.

Les trois sous-groupements sont composés de la même manière : un peloton de reconnaissance et d'investigation du 1er régiment de chasseurs, deux sections de combat d'infanterie, une section d'appui incluant un groupe mortier de 81 mm, un groupe missile antichar, un groupe tireur d'élite longue distance, une section de combat du 3e régiment du génie, une équipe médicale, une équipe d'observation et de conduite des feux du 68e régiment d'artillerie d'Afrique (RAA) pour la coordination des appuis air-sol par les hélicoptères, les drones ou les avions de chasse, au profit des unités à terre.

En renforcement, le GTD Ardent bénéficie également d'un groupe d'artillerie du 68e RAA, avec deux camions CAESAR et un groupe mortier de 120 mm. S'y ajoute une quatrième section de combat du génie du 19e régiment du génie, renforcée d'un groupe de drones. Cette quatrième section du génie permet au TC2 d'être autonome dans ses déplacements tactiques, ou « insubmersible » selon l'expression consacrée dans cette guerre du désert qui rappelle parfois la guerre navale de course.

Mes commandants d'unité ont toute ma confiance. Dans l'incertitude après dix-huit mois sur les pavés urbains au rythme des patrouilles de la mission Sentinelle – dix-huit mois d'érosion des savoir-faire tactiques –, les soldats ont pu se rassurer sur leur capital opérationnel, peu avant l'été, au centre d'entraînement au combat, à Mailly. Les compagnies y ont obtenu des résultats remarquables, jamais égalés depuis deux ans, aux dires des conseillers tactiques du centre.

IV

Premières directives

Le dispositif inédit du GTD Ardent, déployé sur quatre sites distants les uns des autres de plusieurs centaines de kilomètres, me rend dépendant des liaisons par hélicoptères à la disponibilité irrégulière. Cela ne me permet pas de donner mes directives, en une seule fois et en direct, à l'ensemble des hommes et femmes placés sous mon commandement. C'est donc à plusieurs reprises que je vais répéter et marteler mes messages clés, à l'occasion d'une visite à Tessalit, Abeïbara et Gao, ou lors du discours d'accueil du sous-groupement Bleu du capitaine Olivier et de la quatrième section du génie, ou encore au cours de mes entretiens téléphoniques hebdomadaires avec mes commandants d'unité :

« C'est une opération rude qui nous attend. C'est une mission de combat, au moment clé d'une phase décisive pour l'opération Barkhane, sur le terrain clé de l'Adrar des Ifoghas, le repaire des groupes armés terroristes.

« Notre premier ennemi, c'est nous, dès que nous commettons des erreurs. Nous ne sommes pas chez nous, nous ne connaissons pas cette zone. Nous avons tout à apprendre du terrain, de la population, de l'ennemi. Quand la chaleur nous écrase, quand nous sommes fatigués, quand nous commençons à prendre des habitudes, l'attention se relâche et on entre dans

une forme de routine. C'est à ce moment précis que l'on commet des erreurs.

« Le deuxième ennemi, c'est l'environnement. La chaleur qui épuise les organismes, la météo qui contraint les opérations, le vent qui limite l'emploi de la troisième dimension, le sable qui s'immisce partout, le désert qui abrase les équipements. Il est impératif de maintenir en condition opérationnelle les organismes et de faire durer les équipements, par une hygiène et un entretien soignés, y compris dans les conditions les plus rustiques.

« Le troisième ennemi, troisième seulement dans l'ordre d'apparition, c'est Ansar Eddine. C'est un adversaire déterminé et jusqu'au-boutiste, qui est chez lui. C'est sa zone refuge, où il vit, où il se remet en condition, où il recrute, où il s'entraîne. Il connaît cette zone par cœur. Il se cache au milieu de la population. Il nous observe. Les soldats français sont arrivés en 2013, avec l'opération Serval. Depuis presque quatre ans, il nous observe, analyse nos modes d'actions, nos opérations. Il nous connaît bien, on peut même dire qu'il nous connaît par cœur. Il sait qu'il n'aura pas le dessus dans un affrontement régulier, car nous sommes trop puissants. Il mène avec beaucoup d'intelligence une guerre indirecte, en fuyant le contact, en se dissimulant au milieu de la population ou derrière le paravent des groupes armés signataires et en nous frappant par des attaques indirectes (tirs indirects de mortier ou de roquettes "chicom", mines, engins explosifs improvisés) et en discréditant notre action au sein de la population. Il est quasiment impossible à identifier, tant qu'il ne se dévoile pas par ses attaques.

« Notre effet majeur est de mettre en place pour fin novembre les conditions du succès à la fois tactiques et logistiques.

« Dans un premier temps, des opérations de portée limitée seront menées, d'une journée à quelques jours, à partir et autour des emprises,

pour découvrir notre zone, nous familiariser, occuper le terrain physique et dans le champ des perceptions.

« Le deuxième temps verra des opérations de portée plus importante, soit planifiées après recueil de renseignement tactique consolidé, soit en opportunité par contrôle du terrain dans les zones de flux présumées des GAT, pour provoquer et identifier des reflux et intervenir sur toute fuyante.

Après la montée en puissance logistique du point d'appui d'Abeïbara pendant les temps un et deux, le troisième temps sera celui du lancement des opérations majeures et de leur exploitation.

« Le danger principal, c'est bien le danger mines et celui des engins explosifs improvisés. C'est votre responsabilité à vous les équipages, pilotes et tireurs véhicules d'infanterie (TVI) : d'observer, d'analyser le terrain, d'identifier les points de passage suspects ; pour le véhicule de tête qui fait la trace, de ne jamais rouler dans des traces déjà existantes, car l'ennemi pose ses mines sur les pistes utilisées ; pour les véhicules suivants, de rouler systématiquement dans les traces du premier véhicule.

« Nous sommes visibles avec nos treillis et nos véhicules de combat. Nous ne bénéficions plus de l'effet de surprise dans nos activités opérationnelles. À nous de devenir imprévisibles, en développant des modes d'action innovants, en utilisant la déception ou la ruse. C'est votre travail à vous les commandants d'unité et les chefs de section, de mener une réflexion tactique innovante. On ne gagnera pas seuls : la clé du succès est dans la manœuvre interarmes, voire interarmées, qui inclut tous les appuis. Le GTD Ardent reçoit l'effort du niveau opératif : il faut demander tout ce dont on a besoin.

Voici maintenant les sept conditions du succès, que je veux que vous mettiez en œuvre pour chacune de nos opérations :

- la manœuvre du renseignement, qui doit être permanente et inclure l'analyse du terrain et la compréhension fine de la population et de l'environnement opérationnel ;

- en bannissant toute forme d'improvisation, l'élaboration fine et précise des ordres pour que chaque exécutant soit pénétré de l'idée de manœuvre toujours spécifique de son chef tactique ;
- la mise en place systématique des appuis interarmes (génie, artillerie, capteurs spécialisés, hélicoptères), voire interarmées (armée de l'Air), en incluant l'appui des opérations psychologiques, des opérations d'information et des activités civilo-militaires ;
- la pratique du *rehearsal*[1] pour que le chef tactique contrôle la bonne compréhension des ordres par ses subordonnés, notamment ceux donnés en renforcement ;
- la conduite de l'opération en elle-même, avec toujours la constitution d'une réserve ;
- l'exploitation de l'opération, soit en intervenant sur une fuyante, soit dans le champ des perceptions ;
- l'analyse individuelle et collective après action, pour apprendre de nos erreurs, ne pas nous satisfaire de nos succès et nous améliorer sans cesse.

« Notre dispositif de groupement est inédit, en quatre sites éloignés les uns des autres. On ne se verra pas beaucoup pendant quatre mois. Pourtant, il y a une seule mission, un seul GTD, un seul ennemi, une seule manœuvre.

À vous qui allez rester sur Gao pour une mission de maintenance ou de ravitaillement, comprenez bien que tout ce que vous ferez, ce que vous ferez bien, ce que vous ferez à moitié ou ce que vous ferez mal, même ce que vous ne ferez pas, aura forcément un impact positif ou négatif sur vos camarades de Tessalit, d'Abeïbara ou de Kidal, au contact avec l'adversaire au nord. »

Dans l'obscurité du soir, au moment où je donne ces directives aux hommes du sous-groupement Bleu et du TC2, rassemblés devant moi à

Gao, je ne devine que leurs silhouettes. Pourtant, je sens littéralement ces paroles les *pénétrer* et nous lier par un pacte invisible et silencieux, nous soudant les uns aux autres dans un moment de grande communion. L'esprit de corps qui unit désormais nos destins est synonyme d'efficacité opérationnelle, malgré la séparation à venir et les distances.

V

Les hommes bleus

L'attaque d'Abeïbara est déclenchée la veille de la date prévue pour ma rencontre avec le chef politique de la Coordination des mouvements de l'Azawad (CMA). Matthieu vient me rendre compte au milieu de la nuit, dans le local aménagé qui me sert de chambre, un lit pliant, une moustiquaire, quelques étagères et une table de campagne entre deux cloisons de bois : « Mon colonel, m'explique-t-il, Abeïbara vient d'être attaqué par des tirs indirects. L'attaque est terminée, il n'y a pas de blessé, *a priori* il n'y a pas de dommages matériels, la défense du site reste activée jusqu'au lever du jour. »

Je reviens au centre des opérations pour un point de situation plus complet, par l'équipe de permanence de nuit aux ordres de Bruno l'insomniaque. Dans l'immédiat, il n'y a pas grand-chose à faire. Demander un appui aérien, drone ou avion de chasse, à partir de Niamey à cinq cents kilomètres d'ici, serait inutile à ce stade. Le capitaine Thomas a parfaitement géré la situation. Je maintiens mon programme des jours à venir, en rajoutant simplement un déplacement héliporté dès que possible à Abeïbara, à la rencontre du capitaine et de ses hommes.

Le lendemain matin, le blindé léger qui m'amène au siège de la Coordination des mouvements de l'Azawad, au centre de Kidal, emprunte

un large contournement par l'est pour éviter le passage de l'oued par le pont, point de passage obligé, donc prévisible et susceptible d'être utilisé par nos adversaires.

Arrivés devant la CMA, on franchit une barrière avant d'entrer dans une vaste cour intérieure où sont déjà garés plusieurs pick-up. Je patiente quelques minutes dans mon véhicule, le temps que le détachement d'accompagnement prenne contact avec les combattants de la CMA et sécurise les lieux. Grégoire, mon « équipier d'épaule », me fait signe que la situation est claire. Pour cette première rencontre, j'enlève mon fusil d'assaut et mon gilet pare-balles, ne conservant que mon pistolet automatique dans son holster de cuisse, tout en convenant d'un code radio avec Grégoire si la situation venait à évoluer, à l'intérieur de la salle de réunion ou à l'extérieur.

Le responsable du protocole, le bas du visage caché par sa chéchia, me fait signe d'entrer dans le bâtiment. Je suis reçu dans une grande salle toute en longueur, dont le caractère anonyme et le système de climatisation veulent sans doute donner un ton de modernité. Au fond de la salle, deux hommes en djellaba, un jeune et un plus vieux portant des lunettes, attendent dans un demi-cercle de fauteuils de cuir. Les deux hommes se lèvent. Le plus jeune s'avance vers moi d'un pas vif, avec un grand sourire : « *Salaam alaikum*, je suis Bilal Ag Cherif.

— *Alaikum salaam*, je suis le colonel François. »

Nous nous asseyons. Aussitôt, comme une marque de préséance, on vient nous servir des verres d'eau. Bilal Ag Cherif ne parle pas le français, c'est du moins ce qu'il affirme, mais je suis persuadé qu'il le comprend parfaitement. S'exprimer en tamashek lui permet probablement de réfléchir pendant la traduction. C'est l'homme le plus âgé qui fait office d'interprète. Ancien combattant des précédentes rébellions touarègues, ce vieil homme est un lettré amoureux de la culture française. Il me parle avec passion de Victor Hugo et de Jeanne d'Arc. Quant à Bilal, qui assure la présidence

tournante de la CMA, le contact est tout de suite facile. Un fin sourire illumine son visage. La douceur distingue ses traits, ses paroles, tout autant que ses gestes. Dans ses yeux pétillants, on discerne une vive intelligence, ainsi qu'un esprit sujet à la contemplation, voire à la rêverie. Bilal n'est pas un guerrier, mais un intellectuel utopiste. Je commence par le remercier de me recevoir. Puis je me présente comme le chef de l'ensemble des forces militaires françaises, terrestres et aériennes de la région. J'explique ma mission qui est de neutraliser les groupes armés terroristes et d'agir en étroite coordination avec la MINUSMA. Je raconte l'attaque d'Abeïbara, survenue dans la nuit, et qui démontre la reprise des activités terroristes. J'exprime ma satisfaction que la CMA[1] ait signé l'accord de paix et de réconciliation. Sans illusion, je lui demande enfin, en tant que responsable d'un groupe armé signataire, de se démarquer clairement des groupes armés terroristes en concrétisant son positionnement par des actes explicites.

Pendant notre échange, une porte latérale s'ouvre silencieusement, laissant passer un messager qui présente un compte rendu écrit à Bilal. Les deux hommes échangent à voix basse en tamashek, puis le messager repart. Je saurai plus tard qu'il s'agit du compte rendu d'un dignitaire touareg, en déplacement vers Tin-Essako, à l'est de Kidal, qui s'inquiète d'être pisté par un avion de chasse. Le message assure qu'il n'a rien à se reprocher. Pour moi, cette manœuvre ciblée de *show of presence* au moment précis de ma rencontre avec le chef de la CMA permet d'appuyer efficacement mon message de fermeté.

Sur un ton doux et égal ne laissant rien paraître, Bilal répond par des paroles de bienvenue. De manière générale, il m'éclaire sur le système des trafics. Nombreuses sont les personnes qui ont intérêt au maintien de l'insécurité. Ces hommes de pouvoir installés à Bamako sont liés à des chefs ethniques du Nord et tirent un bénéfice financier des trafics de drogue, d'armes et d'êtres humains qui prospèrent ; lutter contre l'insécurité

nuirait directement à leurs profits. Ils ont donc un intérêt évident au maintien du *statu quo*.

Bilal m'explique ensuite la situation particulière de Kidal, avec un rappel de l'histoire récente, quand une partie des djihadistes de Libye ont fui l'intervention franco-britannique de 2011, se réfugiant dans l'Adrar des Ifoghas, notamment à Kidal où préexistaient des liens familiaux. Sous emprise clanique et idéologique, une partie de la population kidaloise s'est alors laissée convaincre par le discours islamiste, offrant un environnement favorable à la préparation de l'offensive des colonnes djihadistes vers le sud. Même si les djihadistes ont été défaits par Serval, les liens avec certains Kidalois perdurent.

Puis Bilal me met en garde contre le syndrome de la force d'occupation. En d'autres lieux et à d'autres époques, l'histoire a montré qu'après une phase d'intervention, le maintien durable d'une force militaire dans un pays étranger risquait d'être perçu comme une force d'occupation et de voir la population se retourner contre elle.

À la fin de notre entretien, Bilal m'exprime son inquiétude sur la menace que constitue le Groupe d'autodéfense des Touaregs Imghads et alliés (GATIA), créé et dirigé par le général Ag Gamou, un ancien des forces armées maliennes. Ce groupe n'est pas un groupe signataire de l'accord de paix et de réconciliation, aux engagements desquels il n'est donc pas soumis, et constituerait le proxy de l'armée malienne, qui le fournirait en combattants et en équipements pour continuer une lutte perfide et illégale contre les Ifoghas (les Imghads sont des Touaregs d'une caste inférieure aux Ifoghas). Le GATIA commettrait de nombreuses exactions sur les populations et ferait peser une véritable menace sur Kidal, dont il aurait annoncé à plusieurs reprises qu'il prévoyait de l'attaquer.

Je quitte Bilal et son interprète le « professeur », sous le charme de cette rencontre. Pour autant, je suis bien conscient que Bilal le « poète » est en perte de vitesse au sein de la CMA, que les finances du Mouvement de

libération de l'Azawad (MNA) sont épuisées et que sa force combattante, qui s'était opposée aux djihadistes en 2012, n'est plus que l'ombre d'elle-même. De plus, le chef politique du MNLA est *persona non grata* auprès des autorités maliennes, car il porte la vision laïque d'une indépendance politique de l'Azawad[2] qui menace directement l'intégrité territoriale du Mali, à la différence des chefs du Haut Conseil pour l'unité de l'Azawad (HCUA) et du Mouvement arabe de l'Azawad (MAA), certes partisans d'un islam radical mais ne revendiquant, eux, qu'une forme d'autonomie politique.

Mon second entretien avec les hommes bleus se tient dans le palais, où Cheikh Ag Aoussa, le chef militaire du HCUA et l'homme fort de Kidal, reçoit publiquement ses visiteurs. En lisière est de la ville, le lieu donne sur une place qui ouvre directement sur la piste d'atterrissage. On comprend mieux la facilité avec laquelle les organisations de femmes, très puissantes dans la société matriarcale touarègue, ont pu converger vers la piste à peine rénovée par la MINUSMA, et l'endommager gravement au point de la rendre inopérante. Derrière ces organisations de femmes se profile l'ombre de Zenia, la femme de Cheikh Ag Aoussa.

Vétéran de la Légion verte, Cheikh Ag Aoussa avait combattu au sein de l'OLP[3] avec Iyad Ag Ghali. Il est entouré d'une sombre légende. Au cours d'une des nombreuses rébellions touarègues contre le pouvoir malien, il aurait notamment exécuté lui-même d'une balle dans la nuque une centaine de prisonniers, soldats des forces armées maliennes alignés, à genoux, devant lui.

En entrant dans le palais, je croise dans un grand couloir une file d'attente de femmes arrivées un peu plus tôt et assises à même le sol, venues demander l'aumône que Cheikh le richissime pratique en bon musulman.

On me fait patienter dans une immense salle de réception, digne d'un palais des *Mille et Une Nuits*. Tandis que la vue éblouie par la lumière crue

de l'extérieur s'accommode au clair-obscur, un festival de couleurs bleues, soyeuses et chatoyantes apparaît progressivement. Le sol est recouvert d'un immense tapis, et la pièce entourée d'un cordon de canapés, aux coussins profonds. Une agréable fraîcheur incite au relâchement. Dans un coin de la pièce, une ouverture ornée de fines colonnes en forme d'alcôve laisse entrevoir un renfoncement aménagé en second salon qui garde ses secrets dans l'obscurité.

Cheikh Ag Aoussa entre dans la pièce. C'est un homme de petite taille, trapu, les traits épais, les yeux comme des pierres noires. Après les salamalecs d'usage, il se montre particulièrement aimable, voire obséquieux. Comme il ne parle pas français, j'utilise l'anglais pour me présenter et expliquer ma mission. Mais la conversation tourne vite au monologue. Il ne paraît pas comprendre ou du moins ne semble pas vouloir entretenir la discussion.

On attend l'arrivée d'Alghabass Ag Intalla, le chef politique du HCUA.

Alghabass est l'un des fils de l'ancien amenôkal, le chef traditionnel et religieux des Ifoghas, Intalla Ag Attaher, qui fut le témoin historique et le médiateur de paix de toutes les rébellions touarègues de 1962 à 2014. Au grand mécontentement d'Alghabass, c'est son frère Mohamed Ag Intalla, plus âgé et plus modéré, qui a été préféré par le conseil des notables touaregs pour succéder à Intalla comme amenôkal. En effet, Alghabass est partisan d'une ligne plus radicale. Après avoir quitté officiellement Ansar Eddine dont il faisait partie jusqu'en 2012, il a ensuite créé le HCUA qui a signé l'accord de paix mais que d'aucuns soupçonnent d'être le paravent politique du groupe terroriste.

Alghabass paraît enfin. De haute stature, sans doute plus de deux mètres, il dégage une aura de majesté. C'est un héritier issu de la lignée aristocratique des amenôkals. Il incarne tout l'orgueil de son ascendance.

Nous nous saluons mutuellement. Je rappelle le souvenir de son père Intalla Ag Attaher d'auguste mémoire, dont je souligne le rôle central au

service de la paix et dont la cérémonie funéraire avait d'ailleurs rassemblé tous les responsables ethniques, religieux et politiques de l'Afrique sahélo-saharienne.

À nouveau, je me présente et explique ma mission. Alghabass et Cheikh m'écoutent attentivement. Puis, Alghabass prend la parole et me plonge dans l'histoire de son peuple : « L'Azawad est la terre des Touaregs, maîtres des espaces désertiques et des pistes transsahariennes, par lesquelles transitent depuis l'aube des temps les échanges commerciaux entre les deux rives du Sahara, cet océan de sable entre l'Afrique noire et le Maghreb.

« Lorsque les premiers explorateurs français sont arrivés à la fin du XIX^e^ siècle, une alliance a été conclue entre les autorités françaises et les Ifoghas, leur assurant la domination sur les autres Touaregs. Dès le début du XX^e^ siècle, Kidal, la capitale touarègue, a accueilli un détachement militaire, comme en témoigne le fort français de Kidal, vestige historique de cette alliance.

« Depuis, le vent a soufflé sur le sable des dunes. Les Ifoghas sont restés fidèles à leur parole, mais la France a oublié sa promesse et les a abandonnés. Les Touaregs ont été pris dans le piège des indépendances des États africains, qui ont cloisonné l'espace géographique de mouvement et de liberté dans des frontières politiques. Avec l'instauration du régime démocratique, le peuple touareg a été soumis à la tyrannie du pouvoir majoritaire des Bambaras, depuis leur capitale du sud.

« Pour expliquer la succession des rébellions, il n'existe pas d'autres raisons que l'oppression de l'État malien vis-à-vis des Touaregs et son indifférence s'agissant du développement au profit des populations. Aujourd'hui, la population touarègue vit dans la précarité et lutte pour son existence. Les Ifoghas ne comprennent pas pourquoi la France les a abandonnés.

« C'est la raison pour laquelle le HCUA, avec le MNLA et le MAA, a montré sa bonne volonté en signant l'accord de paix et de réconciliation et

en se montrant favorable au retour des services de l'administration malienne au nord, pour aider la population et développer l'activité économique dans le respect des structures traditionnelles du pouvoir touarègue. »

Dans le véhicule blindé qui me ramène au camp du Vieil Armand, secoué dans tous les sens par ses mouvements, je laisse vagabonder mes pensées.

Cette immensité désertique du Nord-Mali n'est pas un vide, mais au contraire un espace occupé où tout est observé, épié. C'est surtout un lieu de transit que dominent depuis toujours les nomades touaregs, dont les pick-up et les GPS n'ont fait que remplacer les dromadaires et la navigation aux étoiles.

Par les pistes multiséculaires de la Transsaharienne, ont été convoyées les ressources de l'Afrique noire depuis les villes de Gao et Tombouctou, derniers ports avant le grand désert, l'océan de sable. Hier, c'était le commerce de l'or, de l'ivoire, la traite des esclaves pour les pays arabes. Aujourd'hui, ce sont le trafic de drogue, le trafic d'armes, le trafic d'êtres humains, avec les migrants pour les pays européens. Ces pistes sont essentiellement des pistes d'échanges et de commerces, traversant une mosaïque de territoires successifs contrôlés par autant de groupes ethniques, avec des zones refuges comme l'Adrar des Ifoghas.

Lorsque les Français sont arrivés à Kidal, il y a plus d'un siècle, une période d'enrichissement mutuel s'est ouverte. Les Français ont été fascinés par ce peuple fier, épris de liberté. Les Touaregs ont été séduits par l'universalisme de ces hommes, qui voulaient leur apporter le meilleur d'eux-mêmes.

Aujourd'hui, les Touaregs sont dans une impasse. Ces amoureux des immensités désertiques et du firmament étoilé n'ont pas su s'adapter au tournant de la modernité. Ils se retrouvent piégés dans les frontières

politiques d'États démocratiques, dont la majorité ethnique et numéraire leur est indifférente.

Derrière le caractère anachronique de leur système féodal se cache en réalité une société en situation de grande déshérence, traversée par la précarité et la perte de la culture traditionnelle, sous les coups de boutoir de l'islamisme.

Dans ce grand théâtre de vents et de sables, l'ombre du chef terroriste Iyad Ag Ghali qui rêve d'instaurer un califat islamiste en semant la terreur se dresse en arrière-plan.

VI

Imperium

Partout, le GTD Ardent déploie sa puissance, déniant à l'adversaire toute liberté d'action. À défaut d'être permanentes dans la durée, les missions de reconnaissance et les patrouilles de renseignement sont aléatoires et systématiques pour occuper notre zone d'opérations, en nous rendant imprévisibles et en faisant peser sur AQMI une incertitude anxiogène et dissuasive.

Tout au long de la journée, les blindés des sections de combat d'infanterie et ceux des pelotons de reconnaissance et d'investigation quadrillent le terrain dans un rayon de vingt-cinq kilomètres autour des bases de départ. La nuit, les sections s'installent en dispositif statique de surveillance, ce qui permet de concilier une certaine légèreté de déploiement, tout en restant proche de l'appui médical en cas d'attaques et de pertes au combat.

Les itinéraires sont étudiés en liaison avec le conseiller « génie » du centre des opérations. Son analyse technique et tactique prend en compte, notamment, l'historique des attaques par mines ou engins explosifs improvisés. Il raisonne du point de vue de l'adversaire et de ses modes d'action. Grâce à lui, nos convois empruntent le meilleur cheminement possible.

Les véhicules blindés sont préparés avec soin par les équipages, qui s'astreignent à un entretien précis et quotidien. Nos soldats savent pertinemment que le bon fonctionnement de leurs véhicules, même hors d'âge et éreintés, est la garantie d'une mission réussie. Chaque blindé est équipé d'une caméra thermique qui permet de mieux identifier la menace, d'une mitrailleuse 12,7 mm, et d'un système de communication performant.

Les ordres sont élaborés avec précision par les chefs de section, qui s'attachent à faire de chaque mission, fût-elle la plus anodine, une manœuvre précise face aux modes d'action ennemis finement étudiés, une intention tactique toujours spécifique avec un style particulier dans l'action, en recherchant notamment l'imprévisibilité, et en envisageant toutes sortes de situations possibles, pour ne jamais être pris au dépourvu. Cette notion d'intention tactique, élaborée autour de l'idée de manœuvre et de l'effet majeur à obtenir, est précieuse. Elle constitue une singularité de la réflexion et de la culture tactique française, qui élève la science militaire au niveau d'un art véritable.

Autour du point d'appui temporaire d'Abeïbara, rebaptisé fort Maréchal-Lyautey, la mission porte sur la piste transsaharienne, à plusieurs kilomètres à l'ouest au pied des crêtes du Tigharghar, où sont contrôlés les rares camions circulant dans cette zone, ainsi que les campements touaregs. La plupart de ces nomades ont quitté le village d'Abeïbara au début de la saison des pluies pour mener les troupeaux au pâturage, comme le veut leur mode de vie ancestral. Pourtant, malgré la fin de la saison des pluies, ils restent dans leurs tentes de toile et tardent à revenir. Les contacts ne sont pas vraiment hostiles mais demeurent méfiants. Ils se limitent à des échanges en langue arabe, grâce à des soldats d'origine maghrébine. À quelques centaines de mètres du fort, le village fantôme d'Abeïbara reste vide, livré à la lente érosion des vents, et surtout aux sabots d'une innombrable colonie d'ânes qui y ont trouvé refuge.

Quant aux rares routiers qui traversent l'Adrar des Ifoghas, de la frontière algérienne à Kidal, ils sont apparemment enchantés de rencontrer des soldats français. Ils se plaignent notamment des groupes de « bandits » qui contrôlent l'axe plus au nord et les rançonnent ; le droit de passage s'achète à coups de bakchichs ou de marchandises.

La présence de l'unité du capitaine Julien est donc particulièrement bien accueillie, car elle fait fuir ces groupes de voleurs. La joie sincère des routiers ne va cependant pas jusqu'à nous renseigner sur les groupes armés terroristes qui vivent, s'entraînent et se financent dans l'Adrar. Tout porte à penser que ce sont eux les « bandits ». La proximité de ces groupes terroristes est ainsi confirmée mais sans qu'elle soit précisément localisée. Pour les patrouilles, c'est aussi l'occasion d'acheter des vivres frais auprès des routiers pour améliorer l'ordinaire, fait exclusivement de rations de combat.

À environ huit kilomètres à l'ouest du village de Tessalit, en plein désert, l'une de nos missions essentielles est de sécuriser la piste d'atterrissage située à l'extérieur du camp militaire. Elle relie au reste du monde les détachements de Barkhane, de la MINUSMA et de l'armée malienne. Sans protection particulière, ouverte à tous les vents, cette piste permet notamment l'atterrissage de Transall et de C130, pour le transport de fret et de personnel. Elle doit donc être sécurisée. L'unité du capitaine Stéphane et les contingents de la MINUSMA se coordonnent pour remplir cette mission. Quant aux hélicoptères de manœuvre ou d'attaque, la grande superficie du camp permet de les accueillir à l'intérieur, à l'abri des murs d'enceinte et de la curiosité de l'adversaire.

Une autre mission est d'assurer une observation permanente sur la piste d'accès à Tessalit, à partir du poste d'observation Golf Sept, tenu par un groupe de combat. Les conditions de vie y sont d'une extrême rusticité. Frappé par une chaleur écrasante, le poste est installé sur une enclume de roches noires et granitiques. Pendant les quarante-huit heures que dure le

tour de garde, jour et nuit, le groupe surveille la piste menant au village, et qui est donc susceptible d'être minée.

Les patrouilles de reconnaissance blindées ainsi que les différents contacts noués avec les notables locaux permettent d'en dessiner un tableau assez complet.

Ultime étape sur les pistes transsahariennes avant la frontière algérienne, Tessalit est nichée au pied des premières hauteurs de l'Adrar des Ifoghas. L'importance de cette ville est majeure, entre le contrôle des routes commerciales et l'accès direct aux vallées étroites et secrètes de l'Adrar. Les notables affichent officiellement un discours de bonne volonté vis-à-vis de Barkhane. Pour autant, les difficultés persistantes dans les tentatives de prise de contact directe avec la population manifestent clairement la mainmise du HCUA, à la fois sur le contrôle des échanges commerciaux qui transitent sur les pistes transsahariennes, et sur les relations avec la population.

À Kidal, les patrouilles de l'unité du capitaine Olivier sont naturellement orientées sur le centre urbain, ainsi que sur les pistes d'accès à cette ville-carrefour. Une réunion hebdomadaire avec les officiers français, insérés au sein de l'état-major du secteur nord de la MINUSMA, permet de répartir les zones de patrouilles avec les bataillons béninois et guinéens. À mon niveau, j'ai des échanges réguliers avec le colonel Jean-Charles, chef d'état-major du général tchadien, ainsi qu'avec Christian, le diplomate du DPCA.

Les patrouilles blindées sortent ou rentrent alternativement par les portes nord ou sud du camp de la MINUSMA, afin de ne pas installer une routine repérable par l'ennemi. Le souvenir des mines posées aux abords immédiats des itinéraires de sortie n'est pas si lointain. Jamais la même route, jamais le même itinéraire. Nous allons jusqu'à partir dans une direction donnée, puis rebrousser chemin ou tourner à angle droit, sans crier gare. Grâce à cette règle, chacun de nos déplacements devient

incompréhensible à des yeux extérieurs. À défaut de pouvoir bénéficier de l'effet de surprise, car nous sommes observés en permanence par un adversaire camouflé au milieu de la population, il est ainsi possible de masquer nos intentions jusqu'au dernier moment, en utilisant la fulgurance de notre action finale pour créer un effet de sidération chez l'ennemi.

L'une des premières missions de nos patrouilles est le contrôle des pick-up où s'entassent les combattants des GAS. La MINUSMA a en effet exigé des différents groupes que l'armement de chacun de ses membres fasse l'objet d'un document écrit d'autorisation. C'est une manière de quantifier la nature et le volume de leur armement, mais aussi et surtout de différencier le Touareg armé, membre officiel et reconnu de tel GAS, du Touareg armé sans autorisation, donc susceptible d'être un islamiste d'AQMI.

Mon officier supérieur adjoint, chef d'escadrons Christophe, s'investit sans compter pour développer nos relations avec la police locale, la CSMAK[1]. Composée d'anciens combattants des mouvements de l'Azawad, cette force de police a été mise en place pour répondre à l'insécurité persistante dans Kidal qui touche la population et inquiète les chefs des GAS. Mais elle manque de tout, de ressources, de dynamisme et de professionnalisme. Grâce à Christophe, elle va développer un cadre rigoureux, une identité visible et des savoir-faire. Touchés par la considération, le professionnalisme et l'exigence de l'officier français, les Touaregs vont adhérer au dynamisme de Christophe et progresser véritablement. Pour le GTD Ardent, ces relations ont l'immense avantage de tisser des liens d'estime et de confiance avec des Kidalois, de recueillir du renseignement pour mieux comprendre cette société complexe et, surtout, de transmettre des messages ciblés et de développer une force de police vraiment opérationnelle, apte à répondre aux problèmes de sécurité. Ce faisant, sa liberté d'action préservée, le GTD peut concentrer ses efforts sur la lutte contre les terroristes.

Le détachement de liaison « environnement opérationnel », qui inclut les activités civilo-militaires sous la direction du commandant Freddy, constitue un autre levier pour mieux comprendre la réalité de la vie des Touaregs. La toute-puissante famille Intalla et ses affidés ont en effet mis en place une organisation officielle pour capter toute l'aide internationale relative aux projets de développement ou à l'assistance humanitaire et pour la répartir à leur guise, en fonction de leurs intérêts. Derrière le voile occultant de la caste dirigeante, c'est le tableau d'une société en grande précarité qui apparaît. En développant des projets d'aide directe à la population, pour les écoles ou les pasteurs, en liaison avec les services de l'ambassade de France, Freddy contourne ce système injuste de captation de l'aide internationale, rend visible l'aide concrète et efficace de la force Barkhane, et démontre par les faits le caractère mensonger de la propagande des groupes armés terroristes. Enfin, Freddy développe un véritable réseau d'acteurs locaux, politiques, sociaux et économiques, ce qui permet d'identifier des personnalités de bon niveau, marginalisées par l'aristocratie des Ifoghas, et désireuses d'accéder aux responsabilités. Le GTD Ardent va pouvoir s'appuyer sur ces personnalités.

Un renseignement précieux est ainsi collecté par les comptes rendus quotidiens des patrouilles et les entretiens avec les notables. Renseignement de tout ordre, portant aussi bien sur le terrain, la population, les groupes armés signataires et les groupes armés terroristes que sur l'environnement social ou économique. Patiemment, progressivement et minutieusement, est ainsi tissée la toile des différents acteurs, visibles ou cachés, favorables, neutres ou hostiles à notre mission, de leurs intérêts et de leurs objectifs, de leurs interactions mutuelles, de leurs atouts à neutraliser ou de leurs fragilités à exploiter. Je réorganise les différentes cellules du centre des opérations en une petite « communauté du renseignement », autour du capitaine Samuel, le chef du S2.

Mon objectif est de dresser une image globale, exhaustive, fine et nuancée, des informations recueillies ou des analyses développées par nos différentes unités.

VII

Le bûcher

Les soldats tchadiens ont montré leurs qualités guerrières aux côtés de leurs alliés français, tout au long de l'opération Serval. Projetés directement à partir du Tchad au Nord-Mali début 2013, ils se sont distingués en prenant une part active dans les combats de l'Adrar des Ifoghas. La place primordiale qu'a prise le Tchad dans sa contribution à la sécurité régionale lui vaut ainsi une double reconnaissance, avec l'installation du poste de commandement de l'opération Barkhane à N'Djamena, en 2014, et le commandement du secteur nord de la MINUSMA, dont il fournit deux contingents à Aguelhok et Tessalit.

Outre son armée de Terre, le Tchad possède aussi une force aérienne qui, en Afrique, est synonyme d'arme de suprématie et de dissuasion majeure. Le président tchadien Idriss Déby était toujours fier de montrer la puissance de ses avions de combat Soukhoï 25 et Mig 29, lors du défilé de la fête nationale tchadienne, chaque 11 août.

C'est donc un général de brigade aérienne tchadien qui a reçu le commandement du secteur nord de la MINUSMA, le général Amane. Si l'homme est particulièrement affable et se montre satisfait de la coopération avec les Français, son discours change lorsqu'il me reçoit dans son petit bureau climatisé du quartier général. La conversation tourne court quand il s'agit d'aborder la mise en œuvre de l'accord de paix et de réconciliation.

Dans les faits, c'est à son chef d'état-major, le colonel Jean-Charles installé dans le bureau voisin, que revient la tâche d'animer et de piloter avec les chefs des GAS le volet militaire de l'accord de paix et de réconciliation. Du côté onusien, la séparation est très nette entre la force militaire de la MINUSMA et l'organisation diplomatique du DPCA, aux structures et cultures très différentes. En revanche, du côté des GAS, le combattant est intimement lié au politique. Ce sont généralement les chefs de guerre victorieux qui bénéficient de la plus grande aura et sont investis des responsabilités politiques. Jean-Charles est un officier d'état-major expérimenté. Il connaît bien les rouages des opérations de maintien de la paix de l'ONU, les stratégies internes des organisations, les *caveats*[1] des pays contributeurs et il met tout son idéal et son altruisme à sortir de l'inertie systémique, à faire bouger les lignes dans le bon sens. Au bout de bientôt six mois de missions, on voit cependant que la charge est lourde.

C'est à l'une de ces réunions bimensuelles entre les autorités militaires du secteur nord de la MINUSMA et les représentants des GAS que je suis convié. Mon objectif est d'afficher l'appui indéfectible de la force Barkhane à la MINUSMA, dont l'efficacité et la crédibilité sont souvent contestées.

Ces réunions ont lieu alternativement au siège de la Coordination des mouvements de l'Azawad ou au quartier général du secteur nord. Cette fois-ci, c'est la MINUSMA qui reçoit dans ses locaux. En proche voisin, j'arrive en avance pour faire un point de la situation avec Jean-Charles sur nos opérations respectives et nos axes de coopération. La grande salle de réunion, très anonyme avec son mobilier moderne posé au milieu d'un large espace, est composée de deux bâtiments modulaires. En attendant les autres participants, nous parcourons l'ordre du jour qui inclut :

- les modalités du contrôle de l'armement des GAS, suite à la lettre du *Force Commander* danois aux chefs de ces groupes, qui crée beaucoup de remous et d'incompréhension ;

- la mise en œuvre du mécanisme opérationnel de coordination, qui constitue l'une des clauses de l'accord de paix et de réconciliation ;
- la préparation de la première visite au Nord-Mali, d'un représentant de l'État malien désigné gouverneur de Kidal.

On nous annonce bientôt l'arrivée des chefs militaires des GAS. Après avoir franchi la porte nord du camp de l'ONU, les pick-up sont garés sur le parking intérieur du quartier général et les chefs militaires arrivent dans la salle de réunion. Chaque mouvement est représenté par un ou deux Touaregs. Celui du MNLA est un vieil homme à la barbe blanche et au visage empreint de sagesse, tout de bleu vêtu. Il est suivi d'un autre Touareg qui servira de traducteur. Je reconnais le chef du HCUA, Cheikh Ag Aoussa. Lui aussi est accompagné. Quant au MAA, seul son chef militaire le représente.

À 16 heures, Jean-Charles va chercher le général Amane. Tout le monde se lève lorsqu'il apparaît ; les formes protocolaires sont parfaitement respectées. Le général tchadien prononce une courte introduction, assez générale et remplie de bons sentiments, typiques de l'organisation onusienne. Puis il cède vite la parole à Jean-Charles qui prend la réunion en main et entre dans le vif du sujet.

Les Touaregs écoutent attentivement, sans broncher, la traduction simultanée des paroles du chef d'état-major onusien. Jean-Charles explique le sens de la lettre en forme d'ultimatum du *Force Commander* aux chefs des GAS. Il fait œuvre de pédagogie, démontre la logique de cette exigence dans le cadre plus large du processus de paix. Puis il en vient aux modalités pratiques, qu'il dédramatise. Sa patience et sa force de persuasion sont remarquables. Jusque-là, les Touaregs se sont montrés particulièrement attentifs, chuchotant entre eux à l'occasion.

Cheikh Ag Aoussa est le premier des hommes bleus à prendre la parole. Il confirme l'engagement de principe des GAS dans l'accord de paix et de réconciliation. Cependant, il explique que le Groupe d'autodéfense des

Touaregs Imghads et alliés (GATIA), qu'il qualifie de « faux nez » du gouvernement malien, fait peser une menace terrible sur les Ifoghas et sur Kidal, qu'il a annoncé vouloir attaquer. En effet, le GATIA n'a pas signé l'accord de paix et de réconciliation : il ne constitue donc pas un groupe armé signataire à proprement parler. À ce titre, il n'est pas assujetti au contrôle de l'armement exigé par le *Force Commander*. Dans cette situation, il n'est pas question que les GAS se retrouvent désarmés face à un GATIA équipé et armé par l'armée malienne, qui fait peser une menace réelle, et commet de nombreuses exactions sur les populations civiles. Les GAS défendront Kidal quoi qu'il arrive et mettront le GATIA en déroute, comme ils l'ont fait en mai 2014 en infligeant une défaite humiliante aux soldats maliens et à leur chef d'état-major. Au moment où il évoque cette défaite, un voile sombre passe dans les yeux de Cheikh Ag Aoussa, et un rictus de haine déforme son visage. À cet instant me revient la légende sombre le concernant. En arrière-plan transparaît la lutte multiséculaire de ces frères ennemis, peuples antagonistes de l'actuel Mali, les fiers Touaregs du Nord, maîtres des déserts et des routes commerciales, et les Bambaras du Sud. Gao et Tombouctou ont servi de ports de départ pour les esclaves soumis à la traite arabique, entre la rive sud du Sahara et les routes du nord.

Jean-Charles répond calmement, se voulant rassurant. Après presque deux heures de réunion, le général tchadien reprend la parole pour dire quelques mots de remerciement en forme de conclusion. Puis un rafraîchissement bienvenu est servi par la MINUSMA. Dans cette région où le simple verre d'eau offert au visiteur est déjà une marque de considération, les *soft drinks* constituent le comble du luxe, en particulier les boissons Fanta. On comprend que le Coca-Cola, trop emblématique de la culture américaine, n'a pas bonne presse. Toujours est-il que me voilà à engloutir un soda glacé en compagnie de Cheikh Ag Aoussa.

Il est dix-huit heures passées. À l'extérieur, la nuit est tombée, la chaleur décline. Les Touaregs reprennent leurs véhicules et quittent le

camp. Je poursuis calmement ma discussion avec Jean-Charles sous la voûte étoilée quand, au loin, un peu assourdie par la barrière des bâtiments au milieu desquels nous nous trouvons, une explosion retentit. Aussitôt les regards se figent. Puis c'est l'effervescence. Tout le monde se rue dans son bureau, son véhicule, sa chambrée, ou sur son casque, son gilet pare-balles et son fusil d'assaut. Le camp est-il attaqué ? Où l'explosion a-t-elle eu lieu ? À l'intérieur ou à l'extérieur ?

Par radio, Jean-Charles reçoit le compte rendu des casques bleus béninois, de garde à la porte nord : « Mon colonel, explosion d'un véhicule type pick-up, à environ deux cents mètres de la porte nord, sur la piste qui mène au quartier sud de Kidal. Ce n'est pas un véhicule de la MINUSMA, je répète, ce n'est pas un véhicule de la MINUSMA ! »

Éclairés de nos lampes frontales, nous montons sur les toits par une fragile échelle qui tremble sous le poids des combattants lourdement équipés. Depuis le toit du bâtiment, malgré la nuit, nous voyons assez clairement les premières habitations du quartier sud qui marquent la lisière de la ville. Dans le *no man's land* qui sépare l'enceinte du camp de l'ONU de la limite urbaine, à quelques mètres des premières habitations, un gigantesque bûcher n'en finit plus de brûler sur la piste, tandis que les reflets des flammes dansent sur les murs des maisons.

Aux jumelles, on distingue les débris d'un véhicule au milieu du brasier. On appelle un à un chacun des participants de la réunion sur leurs téléphones portables. On tombe sur les boîtes vocales. Enfin, à force de rappels, le vieux sage à la barbe blanche, le représentant du MNLA, répond : « C'est Cheikh ! Cheikh brûle ! Cheikh a été tué ! »

Avec Jean-Charles, nous nous ruons vers la station de surveillance panoramique, au milieu du camp où se trouve un mât central d'observation, en haut duquel sont installées des caméras panoramiques. Cela permet de surveiller les abords du camp, jour et nuit, et d'empêcher d'éventuels

poseurs de mines ou d'engins explosifs improvisés de mettre en place leurs sinistres pièges.

Sur les images qui ont été enregistrées, on déroule en noir et blanc le film muet de la scène qui vient d'avoir lieu. À 18 h 10, quelques minutes à peine après la fin de notre réunion, on y voit deux pick-up sortir de la porte nord, vers Kidal. Les deux véhicules s'arrêtent à une cinquantaine de mètres, au niveau d'un arbre isolé à côté duquel est stationné un troisième pick-up. Les occupants descendent des deux premiers véhicules. On les voit se regrouper, puis se mettre à genoux, comme pour une prière. À la fin, l'un des Touaregs, de petite taille, remonte seul dans l'un des deux pick-up qui s'éloigne du groupe resté au niveau de l'arbre isolé, avant de prendre la direction du quartier sud. À une vingtaine de mètres des premières habitations éclate un halo de lumière.

Pas de départ de flamme aux alentours immédiats, qui indiquerait l'emploi d'un lance-roquettes ou d'un missile : c'est probablement une mine ou un engin explosif improvisé et radiocommandé qui aurait déclenché l'explosion.

Le film enregistré corrobore le compte rendu du représentant du MNLA. Venus à plusieurs pick-up dont celui de Cheikh Ag Aoussa, les Touaregs en ont laissé un à l'extérieur du camp, avant d'arriver à la réunion avec les deux autres. À la fin de la réunion, ils se sont arrêtés à hauteur de l'arbre isolé pour récupérer le premier pick-up laissé à l'extérieur, et dire la prière. Cheikh Ag Aoussa est reparti seul dans son véhicule, qui avait stationné dans le camp de l'ONU.

Cheikh Ag Aoussa, l'homme fort de Kidal à l'immense fortune, vient d'être tué dans l'explosion de sa voiture. L'impact est considérable.

Une chape de ténèbres et de silence s'abat sur Kidal, nous coupant hermétiquement de tous nos interlocuteurs et autres relais d'information, tandis que le soir même, toutes les télévisions africaines et européennes annoncent au monde entier l'assassinat de Cheikh Ag Aoussa.

VIII

Point de bascule

Au quartier général (QG) de N'Djamena, c'est l'ébullition. Notre centre des opérations est submergé de demandes de comptes rendus, et doit répondre au Centre de planification et de conduite des opérations, ainsi qu'aux cabinets parisiens.

Sous la forme d'un story-board, dont les versions successives se multiplient, les éléments fournis par l'ONU sont retransmis au QG. S'y ajoute le compte rendu du capitaine Brice qui revenait de patrouille quand le pick-up de Cheikh Ag Aoussa a explosé, quasiment sous ses yeux. Cependant, plus aucun de nos contacts habituels ne répond. Les notables touaregs se sont murés dans une forteresse de silence, dans l'attente d'être fixés sur l'évolution de la situation et le nouveau rapport de force.

Au centre du maelström, le GTD Ardent est devenu totalement sourd et aveugle, alors que la plus petite étincelle peut tout faire basculer.

Dans les états-majors et les cabinets, à Paris comme dans les capitales africaines de la sous-région, l'assassinat de Cheikh Ag Aoussa prend une dimension stratégique, tant sa disparition inattendue rebat les cartes et ouvre une ère d'incertitudes, où le pire devient probable.

Le lendemain matin à 6 heures, je maintiens ma séance rituelle de course à pied avec mes gardes du corps, deux à trois tours intérieurs de

l'enceinte du camp de la MINUSMA, trois fois par semaine. Cela m'aide à garder les idées claires, me permettant d'analyser froidement les évènements de la nuit passée. Croisant un autre groupe de coureurs, leur visage impassible m'interpelle.

À mon retour au camp du Vieil Armand, avant que mes gardes du corps ne m'entraînent vers les exercices de *crossfit*[1], je croise l'adjudant Antony guidant la colonne de ses blindés de l'avant, au moment de repartir en patrouille, conformément à mes ordres de la veille : « Mon adjudant, on ne sait pas comment la situation va évoluer dehors. Il est fort possible qu'il y ait une flambée de violence anti-MINUSMA ou antifrançaise. Ce qui est certain, c'est que si on ne sort pas, on va se mettre en danger. C'est en occupant le terrain à l'extérieur que l'on empêche les groupes armés de prendre l'ascendant et de poser des mines ou de préparer des tirs indirects. Mais il faut être vigilant.

— Mon colonel, j'ai bien compris l'esprit de la mission, je vais montrer une présence dissuasive, mais sans aller au contact. Ça va bien se passer. »

Dans la nuit, un hélicoptère spécialement affrété a amené de Gao une équipe de la *Weapons Intelligence Team* (WIT) de la force Barkhane, des experts de niveau international, capables de déterminer la composition de simples résidus d'explosif et d'en tracer la provenance exacte. Dès le matin, en étroite coordination avec les démineurs népalais de la MINUSMA, ils sont convoyés sous bonne escorte sur les lieux du pick-up calciné. Les restes humains de Cheikh Ag Aoussa ont été enlevés dans la nuit. Comme la police scientifique ou l'institut de recherche criminelle de la gendarmerie nationale sur une scène de crime, ils procèdent à l'exploitation de ce site sensible, en recueillant les différents échantillons dont ils ont besoin pour leurs futures analyses, avant que les Touaregs ne viennent polluer la carcasse. D'emblée, l'absence de cratère au sol et les restes d'un dispositif aimanté placé sous le pick-up les orientent sur la piste d'une mine magnétique, placée directement sous le moteur et actionnée par radio.

En fin de journée tombe le communiqué de presse de la coordination des mouvements de l'Azawad. D'une manière très ferme et avec une grande maîtrise, il condamne fermement l'assassinat ciblé et prémédité de Cheikh Ag Aoussa, rappelle que la réunion s'est tenue à l'intérieur même du camp de la MINUSMA et met en cause explicitement la sécurité de l'ONU, appelant à participer à une enquête indépendante, avec la MINUSMA et Barkhane. Le communiqué de l'ONU arrive un peu plus tard, exemplaire de prudence et de retenue. La MINUSMA déplore la recrudescence de la violence à Kidal et au Nord-Mali, ainsi que la destruction du véhicule de Cheikh Ag Aoussa, appelle à identifier rapidement les auteurs de cette attaque et à éviter toute spéculation ou allégation infondée. Pour autant, une enquête interne est diligentée depuis New York, portant notamment sur la sécurité à l'intérieur du camp.

Au niveau du secteur nord de la MINUSMA, le plan de défense du camp est activé à cent pour cent, et les patrouilles à l'extérieur sont suspendues compte tenu de la menace de représailles, évaluée au niveau écarlate. C'est une attitude diamétralement opposée à celle du GTD Ardent qui conçoit la sécurité intérieure par une présence active et dissuasive à l'extérieur. À l'inverse, la MINUSMA laisse le terrain physique et le champ des perceptions libres à l'adversaire, et installe les contingents onusiens du camp dans une logique de repli et de frilosité.

Quant aux groupes armés, ils s'engouffrent dans l'espace créé par la disparition de Cheikh Ag Aoussa. Sans même attendre que les débris du pick-up calciné aient refroidi, les résultats de l'expertise des sapeurs népalais ou le début de l'enquête, le coupable est désigné par Iyad Ag Ghali, rapidement suivi par plusieurs chefs de katibas : c'est la France ! La France a assassiné Cheikh Ag Aoussa ! La France est l'ennemie des Touaregs, il faut qu'elle parte ! La cible à abattre est désignée dans le même mouvement : le GTD Ardent. Un appel explicite est lancé à tous les djihadistes pour attaquer !

Rapidement, le champ de bataille des perceptions se remplit des rumeurs les plus improbables : le trésor de guerre du Haut Conseil pour l'unité de l'Azawad, que détenait Cheikh, aurait disparu ; Alghabass Ag Intalla, sans expérience militaire, aurait voulu se débarrasser d'un chef militaire, dont l'aura trop importante compromettait son ambition politique. Cheikh Ag Aoussa aurait fait l'objet d'un règlement de comptes, suite à des différends avec les services secrets nigériens, à moins que ce ne soit les services secrets tchadiens, en représailles à l'attaque d'Aguelhok dont ils auraient attribué la responsabilité à Cheikh.

Certaines voix discordantes rappellent pourtant que Cheikh Ag Aoussa avait déjà fait l'objet de menaces de mort bien réelles de la part d'Ag Ghali, après avoir quitté Ansar Eddine pour entrer dans la dynamique de l'accord de paix en créant le Haut Conseil pour l'unité de l'Azawad.

Quelques jours plus tard, une fois passé le temps des rites funéraires, une campagne de propagande antifrançaise de grande ampleur se lève dans tout Kidal, largement relayée et médiatisée dans tout le Mali. La veuve de Cheikh, Zenia, est à l'œuvre. Dans cette société matriarcale touarègue, la place traditionnelle de la femme est majeure, car elle donne la vie, transmet la culture orale, possède le patrimoine familial et jouit seule du droit de divorcer. On dit même que la femme pousse l'homme à entrer en guerre ! En véritable héritière de Tin Hinan, la reine légendaire du Hoggar[2], Zenia assoit son autorité sur toutes les associations de femmes. Elle avait déjà fait connaître son potentiel de nuisance en organisant le sac de la piste d'atterrissage de Kidal, à peine les travaux de remise en service achevés. Elle déploie désormais toute sa haine pour désigner les soldats français à la vindicte publique et favoriser un soulèvement populaire. Plusieurs murs de Kidal sont tagués de slogans antifrançais, que relaient de manière abondante et disproportionnée les médias maliens et les réseaux sociaux, amplifiant la caisse de résonance de Kidal. Les jets de pierres qui se multiplient au passage de nos patrouilles ne causent pas de grands dommages aux

véhicules blindés, mais laissent entrevoir le spectre de la force d'occupation et du soulèvement populaire qui pointe à l'horizon.

La bataille dans le champ des perceptions est lancée. Le risque est majeur de bloquer irrémédiablement la mise en œuvre du processus de paix, en montant contre la communauté internationale une population sous la triple influence de la caste aristocratique au pouvoir, de la propagande islamiste et du choc de la disparition de l'homme fort de Kidal. Il s'agit d'éviter à tout prix la convergence de ces trois influences qui pourrait mener à une reprise d'ascendant par les groupes armés, voire à une nouvelle rébellion.

Évidemment, dans ce contexte inflammable, la visite programmée du gouverneur de Kidal est fortement menacée, et la désignation du futur chef d'état-major militaire du Haut Conseil pour l'unité de l'Azawad qui succédera à Cheikh Ag Aoussa devrait constituer un signal fort de la radicalisation ou de la normalisation de la situation.

IX

Nouvelles attaques

À Abeïbara dans le fort Maréchal-Lyautey, le capitaine Julien vient de terminer la répétition générale de la mission de reconnaissance, avec l'ensemble des participants rassemblés devant le bâtiment du poste de commandement. Une caisse à sable, faite de boîtes de rations vides, de bouts de cordes et de pierres, reconstitue la zone dans laquelle notre unité va opérer. Après plusieurs patrouilles aux alentours du fort, c'est la première opération de niveau SGTD complet. Le déroulement de l'opération a été répété phase après phase, chacun des chefs de section et des chefs de groupe intervenant les uns après les autres pour expliquer concrètement et précisément, à la vue du terrain reconstitué, l'action qu'il va mener. Cette répétition générale a l'immense avantage pour Julien de s'assurer que chacun, jusqu'au plus jeune et au plus inexpérimenté des soldats des unités d'appui, est pénétré de la lettre et de l'esprit de la mission et comprend parfaitement l'importance de son rôle particulier dans la manœuvre d'ensemble. Le moindre détail a été abordé, les cas non conformes ont été détaillés. Julien est confiant.

La colonne de véhicules s'ébranle pour cette mission de reconnaissance en direction de Tin Inames. Après la section d'infanterie en tête vient le groupe génie, puis le petit véhicule protégé (PVP) du capitaine, puis le véhicule blindé sanitaire et la section d'appui.

Conformément au plan établi, le lancement de l'opération est fluide. Moins d'une heure après le début de la progression, le SGTD approche de la Transsaharienne. Le dispositif est adapté aux caractéristiques du terrain, pour continuer la progression de part et d'autre de l'axe principal, en combinant prudence tactique et vitesse de déplacement.

Julien est dans son PVP, à l'avant. Le soleil étincelant n'est pas encore au zénith, mais déjà la chaleur monte. Le blindage agit comme une plaque de cuisson et les soldats embarqués boivent les bouteilles d'eau les unes après les autres. Le pare-brise blindé restreint le champ de vision du capitaine à un couloir d'observation limité aux quelques véhicules qui sont devant lui. Il suit la progression d'ensemble sur sa tablette tactique, concentré sur les comptes rendus des chefs de section qui lui arrivent par le haut-parleur de l'émetteur-récepteur du véhicule. Soudain, son regard est immédiatement attiré par une énorme gerbe de sable qui s'élève dans le ciel d'azur, à quelques centaines de mètres devant, suivie quasi instantanément d'une explosion.

L'un des VAB, celui du groupe mortier, a disparu dans un épais nuage de poussière. Tout s'enchaîne très vite. Sur le réseau radio retentit la voix de l'adjudant Manu, le chef de la section d'appui, qui donne les consignes de sauvegarde. La situation est bien prise en compte à chaque niveau, les chefs de section et les chefs de groupe réagissent comme à l'entraînement, grâce aux gestes mille fois répétés. Julien peut se concentrer sur la manœuvre d'ensemble et les échanges vers le centre des opérations.

Il souffle enfin, quand la voix du sergent-chef Alexandre, le chef du groupe mortier, se fait entendre sur le réseau radio, annonçant que tous les personnels du groupe sont « RAS[1] », c'est-à-dire tous vivants et conscients, même s'ils sont bien sonnés par le choc de l'explosion.

Après une courte période d'incertitude, Julien retrouve sa sérénité. Avec calme, il coordonne la manœuvre du SGTD pour sécuriser la colonne arrêtée – donc vulnérable –, et pour organiser la vérification de non-

pollution[2]. Le rôle du sergent Emmanuel, alias Jacky, chef du groupe génie, est d'ouvrir un itinéraire d'accès jusqu'au blindé endommagé qui gît de guingois sur le sable, l'essieu arrière désarticulé.

Les sapeurs débarquent de leur VAB, mettent en marche leurs détecteurs électromagnétiques de mines, et commencent par effectuer la procédure de vérification autour de leur propre véhicule. Ils poursuivent ensuite dans la direction du VAB du groupe mortier, où sont dispensés les premiers secours en attendant l'arrivée de l'équipe médicale. Soudain, le groupe des sapeurs disparaît dans une immense gerbe de sable, en même temps qu'une explosion déchire à nouveau l'air ! Pendant des secondes interminables, Julien croit avoir perdu l'ensemble du groupe débarqué. Le temps que retombe le nuage de poussière, un sapeur apparaît, puis deux, puis c'est l'ensemble du groupe qui se relève. La voix claire du sergent Jacky reprend la liaison sur le réseau radio tandis que Julien le voit au loin faire le tour de son groupe.

C'est le véhicule blindé du groupe génie qui a été frappé, au niveau des roues avant. L'équipage est durement touché par l'effet de souffle. Le pilote, d'abord sonné, reprend progressivement ses esprits. Il faut évacuer le tireur du véhicule d'infanterie.

Les sapeurs débarqués, dont le blindé vient d'être neutralisé, et qui viennent d'échapper à la mort, ne connaissent pas de répit. En effet, les comptes rendus indiquent que, dans le véhicule du groupe mortier, la situation du chef Alexandre et du caporal-chef Jonathan se détériore. Il est nécessaire de terminer au plus vite la vérification de non-pollution pour arriver jusqu'aux blessés et les extraire.

La vérification de non-pollution reprend donc. Un itinéraire d'accès jusqu'au premier VAB est mis en place, ce qui permet à l'équipe médicale d'accéder enfin aux blessés, et préparer leur éventuelle évacuation.

Une heure après la double attaque, le bourdonnement rassurant d'un hélicoptère se fait entendre. Rico, le contrôleur aérien, guide le Puma qui

atterrit sur la zone balisée. Il repart aussitôt, évacuant les blessés vers nos bons samaritains de Tessalit, pour une prise en charge chirurgicale. Une fois les blessés évacués, commence la manœuvre de désengagement des deux blindés neutralisés.

Six heures plus tard, nos hommes sont de retour au fort Maréchal-Lyautey. En revoyant le sergent Jacky, le capitaine Julien s'exclame spontanément : « Je suis très content de te voir Jacky, je pensais vraiment ne jamais te recroiser. » Ces paroles et l'expression du visage de Julien lient les deux hommes à tout jamais.

Au centre opérations de Kidal, l'ambiance est tendue.

Chaque soir dans la grande salle du centre des opérations, où les officiers et sous-officiers conduisent les opérations sur des ordinateurs portables et des tables de campagne disposées en U dans un enchevêtrement de câbles, le commandant Bruno me présente la situation. Dans un rituel bien huilé, chacune des cellules présente tour à tour les activités passées ainsi que les activités à venir. À côté des cellules « opérationnelles », la cellule logistique, le S4, occupe une importance majeure du fait des élongations, de la dispersion des unités et de la complexité du dispositif logistique. En plus de la remontée classique d'informations, ce rendez-vous est aussi l'occasion pour moi de livrer mon appréciation de la situation, pour que chacun « entre dans ma tête » et qu'un échange vertueux puisse émerger, entre l'analyse rationnelle et objective de l'état-major, et l'appréciation intuitive et subjective du chef.

Ce soir, cet échange est long et pénible car je veux comprendre le mode opératoire de l'adversaire. Je veux analyser les évènements qui viennent de se dérouler à Tin Inames. Je veux que mon état-major passe du simple constat des faits à une véritable analyse opérationnelle qui nous amène collectivement à comprendre l'ennemi, à connaître sa manière de penser et d'agir, et donc à anticiper pour le devancer et le neutraliser.

Le capitaine Samuel, chef de la cellule renseignement S2, le capitaine Richard, qui est à la fois mon conseiller génie et l'un des membres de la *red team*[3], le chef de bataillon Freddy, responsable du détachement de liaison d'observation et de coordination, et le chef d'escadrons Christophe peuvent légitimement avoir l'impression de passer sur le gril. C'est pourtant de cette confrontation qu'émergera la vision claire des actions à mener, pour éviter les pièges de l'adversaire et pour reprendre l'ascendant.

Deux petites salles jumelles sont adossées à la grande salle du centre des opérations, en vis-à-vis : mon bureau et celui de Matthieu. L'unique fenêtre a été comblée par un mur de sacs de sable, qui donne sur l'enceinte des barbelés autour du bâtiment PC.

C'est dans ce petit bureau faiblement éclairé par un mauvais néon que je reçois en entretien ou que j'assiste aux réunions du poste de commandement interarmées, à mille six cents kilomètres de là, en visioconférence cryptée. C'est surtout dans ce bureau que je construis mon appréciation de la situation : exercice intellectuel fondé sur le compte rendu des faits, l'observation personnelle ou les échanges et qui permet de dessiner des interactions entre les différents acteurs, d'identifier des objectifs ou des intérêts, d'esquisser des stratégies.

Chaque vendredi soir, quand la bordée de nuit prend son quart, je passe ainsi de longues heures à laisser sédimenter le tumulte des évènements de la semaine, à laisser refluer les émotions et les contrariétés, à observer sous des angles différents. En perçant l'obscurité de ce théâtre d'ombres, je m'attache à discerner les lignes de force, pour prendre les décisions qui m'incombent et contribuer également, à mon niveau, à l'appréciation de situation du commandant de la force.

Aujourd'hui en cette fin d'après-midi, mon exercice de réflexion solitaire est interrompu par la porte de mon bureau qui s'ouvre brutalement. C'est le sergent Victor, le chef de mon détachement d'accompagnement d'autorité, autrement dit mon garde du corps. Il est en casque et gilet pare-

balles, le fusil d'assaut en position patrouille basse : « Mon colonel, le camp est attaqué par des tirs indirects, on vous met sous blindage. »

Le temps d'enfiler mon gilet pare-balles, de mettre mon casque et de récupérer mon fusil d'assaut, nous sortons du bureau et traversons la grande salle du CO, où les personnels sont en train de s'équiper en même temps qu'ils gèrent la situation de crise. Eux ne quittent pas le bâtiment PC qui doit continuer à fonctionner, y compris pendant l'attaque. Reste à espérer qu'aucun obus ne traverse le toit en tôle ondulée, recouverte de terre séchée.

Mon véhicule blindé léger m'attend à la sortie du PC. Je m'y engouffre avec Victor. Le réseau radio est allumé, ce qui me permet de suivre l'évolution de la situation. Le moteur tourne, pour être prêt à changer de position si les tirs sont trop proches.

L'alerte a été transmise par notre sous-officier de liaison auprès de la MINUSMA. Il existe pourtant dans le camp de l'ONU un dispositif d'alerte, le *ground alerter 10*, censé détecter la trajectoire ascendante des obus et déclencher une alarme sonore, pour gagner les précieuses secondes permettant aux personnels attaqués de se mettre à l'abri. Visiblement, ce dispositif n'a pas fonctionné car aucune sirène n'a retenti.

Au sein du camp du Vieil Armand, les soldats se sont mis à l'abri aux postes de combat installés aux quatre coins de l'enceinte et sur les toits des bâtiments de l'état-major et du commandement du site, dans leurs VAB, dans les quelques abris de *bastion walls* ou dans les bâtiments-vie.

Il faut aussi espérer qu'aucun obus ne frappe la zone munitions ou la citerne souple de carburant.

Après une longue attente, la fin de l'alerte est finalement transmise par radio.

Au bilan, les obus sont tombés dans la partie nord du camp, entre l'*helipad* et l'enclave hollandaise. Des éclats de shrapnell sont tout de

même retombés dans la zone-vie du SGTD Bleu. Du côté du GTD Ardent, personne n'est blessé. Du côté onusien, les dégâts ne sont que matériels.

Après vérification, le *ground alerter 10* était bien en état de fonctionnement. Il semblerait que le détachement cambodgien qui en assure le service de permanence ne sache pas bien l'utiliser. Décision est prise de faire venir un sous-officier artilleur français depuis Gao, pour animer en anglais un stage de remise à niveau et faire en sorte que notre sécurité collective puisse être assurée.

X

Dans le brouillard de la guerre

La plateforme opérationnelle de Gao est devenue une gigantesque base à l'américaine. La force Barkhane y a positionné deux autres groupements tactiques, un groupement blindé et un groupement aéromobile d'hélicoptères de manœuvre et d'attaque, le groupement logistique, avec sa compagnie de maintenance, ainsi que différentes unités spécialisées, comme les équipes opérationnelles de déminage (EOD) ou les détachements cynotechniques d'appui à la recherche et à la détection d'explosifs (ARDE) ou d'appui à la détection et à la neutralisation humaine (ADNH). Le GTD blindé conduit des missions d'assistance militaire opérationnelle auprès des forces partenaires, les FAMA. Autrement dit, il accompagne leur montée en puissance opérationnelle, de manière à ce qu'ils soient en mesure de prendre ultérieurement à leur compte la situation sécuritaire. Le GT aéro-combat de l'ALAT, quant à lui, contribue aux opérations aéroterrestres, en appuyant notamment les missions de combat du GTD Ardent.

Depuis sa création en 2013, la plateforme opérationnelle désert a considérablement évolué en se densifiant et en s'alourdissant. Le dispositif initial, mis en place sommairement par une force au combat, est devenu une véritable agglomération urbaine avec ses différents quartiers, ses zones d'hébergement, ses lieux de loisirs comme son foyer surpeuplé, ses heures de pointe notamment dans les longues files d'attente de l'ordinaire. La

pression immobilière a atteint un tel niveau que l'hébergement est devenu un sujet de tension. Mis à part la chaleur humide – on est sur la boucle du fleuve Niger – et le paysage de sable, on croirait être dans une base métropolitaine, avec son état d'esprit bien particulier et ses petites histoires. Les échos des opérations du GTD Ardent, loin au nord dans l'Adrar des Ifoghas, y parviennent de manière assourdie, suscitant chez certains une forme d'envie.

Un peu étranger dans cette fourmilière indifférente, je retrouve avec plaisir mon commandant en second le lieutenant-colonel Pierre-Stéphane, mon chef du S4 le lieutenant-colonel Frédéric, le chef du TC2 le capitaine Philippe et le détachement du PC arrière, qui est en liaison directe avec la cellule de crise du Quinze-Deux à Colmar, pour avertir les familles des blessés et organiser les évacuations.

Le « rôle 2 » de la Plateforme est composé de bâtiments modulaires assemblés. En entrant, je macule le linoléum des traces de latérite rouge de mes chaussures de combat. Je retrouve l'atmosphère familière des infirmeries militaires : l'odeur de désinfectant, les conversations à voix basse, la propreté, les personnels du service de santé en blouse blanche ou bleue. Une infirmière, dont la blouse n'indique pas le grade, m'accueille et m'oriente vers le médecin qui a pris en charge les blessés du GTD Ardent. C'est une psychiatre, le lieutenant-colonel Marie, qui me fait visiter leur hôpital de campagne. Je la remercie vivement, ainsi que tous les autres personnels rencontrés, de ce qu'ils font : soigner nos corps et sauver nos vies. C'est pour cette raison que leur indicatif radio est « samaritain ».

Les hommes blessés dans l'embuscade près d'Abeïbara sont regroupés dans une même chambrée, pour se soutenir moralement. Ils appartiennent tous au groupe mortier de Vert 40, auquel se rajoute le tireur véhicule d'infanterie de Vert 50. La décision d'une évacuation stratégique par avion médicalisé n'appelle pas de discussion, compte tenu des fractures multiples aux membres inférieurs et autres luxations d'épaule, qui rendent impossible

la poursuite de la mission. Seul l'un d'entre eux, qui n'a pas de fracture mais a été sérieusement blasté, refuse le rapatriement sanitaire. La psychiatre est un peu impressionnée devant le caporal-chef, un colosse aux allures de bûcheron, qui vocifère dans les couloirs aseptisés de l'hôpital de campagne et veut retourner au combat. Je m'assois avec lui dans une salle à part et nous parlons d'homme à homme. Il sera finalement évacué avec ses camarades, pour son plus grand bien et celui de sa famille. Je le retrouverai apaisé, plus tard, avec beaucoup de joie, à Colmar.

Après ma visite aux blessés, ma dernière nuit à Gao est marquée par une alerte d'attaque par tirs indirects. Le *ground alerter 10* de Gao semble bien fonctionner ! En pleine nuit, nous sommes réveillés par la sirène et nous nous retrouvons dans la tenue du moment, casqués et en gilets pare-balles. Contraints à attendre la levée d'alerte, nous sommes entassés les uns sur les autres dans l'abri de *bastion walls* le plus proche. Les discussions sont légères, comme pour exorciser l'incertitude qui flotte au-dessus de nos têtes. Dans l'obscurité, Pierre-Stéphane apporte sa présence rassurante à un sous-officier féminin qui sanglote doucement, une photo de sa famille à la main.

À Tessalit, le capitaine Stéphane innove en imaginant et en développant de nouveaux modes d'action tactique.

Une première opération, réalisée en étroite coordination avec un sous-groupement logistique (SGL), a été menée à bien, apportant des enseignements majeurs. Les missions du SGL qui appartient au groupement logistique de Gao nous sont indispensables. Il s'agit d'abord d'assurer le ravitaillement des sites isolés et exposés, mais également de contribuer au maintien en condition opérationnelle des équipements et des véhicules, par exemple en apportant les ingrédients et pièces de rechange nécessaires, voire en poussant à l'aller les véhicules réparés et en ramenant au retour ceux endommagés. Pour autant, cette ligne de vie terrestre traverse de

nombreuses zones d'insécurité, où les unités chargées du ravitaillement constituent une « cible molle » pour les groupes armés. L'enjeu est donc bien d'assurer la sécurité du convoi logistique, entre Tessalit et Gao, mission que reçoit Stéphane. Les enseignements de l'opération illustrent notamment les différences d'approche de la mission. Ainsi, le chef logisticien va privilégier une logique de flux, recherchant une vitesse constante de déplacement, sur un axe roulant de sable dur, alors que le chef tactique va d'abord mener sa réflexion sur le problème tactique, en portant l'effet majeur sur l'ennemi et sur le terrain, en manœuvrant sur des compartiments de terrain variés et adaptés.

Stéphane innove également, en inaugurant les opérations combinées entre le GTD Ardent et le GT ALAT. L'objectif est de mettre en œuvre le principe du « ciblage dynamique » que le centre des opérations du GTD Ardent veut utiliser dans la lutte contre les groupes armés. Un « déclencheur » terrestre provoque, par son action dans une zone identifiée, une mise en mouvement ou une réaction de l'adversaire ; un « détecteur » aérien ou terrestre, utilisant les technologies les plus modernes, détecte et localise l'adversaire, avec une identification positive. Enfin, un « effecteur », élément d'intervention terrestre (section d'infanterie, CAESAR) ou aérien (chasse, hélicoptère d'attaque), confirme l'objectif par identification visuelle et applique la force avec la juste mesure. Combinant la fulgurance des hélicoptères de reconnaissance et d'attaque (HRA) et la capacité de discrimination et de permanence au sol du SGTD Jaune, différents modes d'actions combinées sont expérimentés, le SGTD Jaune et les patrouilles d'hélicoptères jouant tour à tour les rôles du déclencheur et de l'effecteur, dans différentes zones d'intérêt au sud-sud-est de Tessalit.

Stéphane va, enfin, monter une opération terrestre jusqu'à Talhandak, la ville-frontière entre le Nord-Mali et l'Algérie. À Talhandak, la surprise est totale car personne ne s'attend à voir arriver la force Barkhane. La ville n'est pas très éloignée du *Far West* de la grande époque. Les véhicules de

combat du SGTD Jaune parcourent à faible vitesse les grandes artères de la ville, écrasées de chaleur. Les soldats étalent leur force, bustes sortis par les tapes des blindés légers. Ils sont l'objet de toutes les attentions. Les Touaregs, tous armés de kalachnikovs et dont la chéchia masque le bas du visage, arborent un regard étonné. Les pick-up sont équipés de drapeaux ou d'insignes aux couleurs du Haut Conseil pour l'unité de l'Azawad. Les caisses et les colis ne laissent guère de doute sur leur nature : drogue et armement. Des groupes distincts d'hommes et de femmes noires disparaissent au passage des véhicules. On est au cœur de la route des trafics. Malgré tout, l'ennemi ne se dévoile toujours pas. Les résultats de ces opérations se limitent à compléter notre connaissance de notre zone d'opérations.

C'est dans ce contexte que je me rends à Tessalit pour rencontrer celui qui, après une longue période, a été désigné comme nouveau chef d'état-major militaire du Haut Conseil pour l'unité de l'Azawad, le successeur de Cheikh, Achafgui Ag Bouhada.

La rencontre est organisée dans la ville de Tessalit, à proximité du siège du Haut Conseil pour l'unité de l'Azawad, sur une hauteur qui domine l'artère centrale du village. Avec Stéphane, nous montons au premier étage d'un bâtiment inachevé. Deux Touaregs nous accueillent, dans la grande salle déserte, au milieu des fauteuils qui nous attendent.

On nous offre immédiatement des *soft drinks*. L'entretien commence. Je me présente, félicite le nouveau chef d'état-major pour sa désignation, lui rappelle que Cheikh Ag Assoua était un interlocuteur de la MINUSMA dans le cadre du processus de paix. Je lui explique notre mission. Je termine en demandant à Achafgui quelles sont ses intentions. Il me répond, en expliquant que son effort va porter principalement sur le maintien des équilibres entre les Touaregs, afin que les intérêts de chacun soient satisfaits. Sur la question de la mise en œuvre du processus de paix et de la

coopération avec la MINUSMA, il répète les mêmes messages à plusieurs reprises, sans s'engager.

Assez rapidement, la situation s'éclaircit. Je perds mon temps avec Achafgui. Il ne faut espérer aucune avancée de cet entretien. Les formes protocolaires ont été bien respectées. Mais Achafgui est une marionnette, sans aucune envergure ni personnalité, qui récite des éléments de langage. En désignant un pantin, Alghabass Ag Intalla a pris le pouvoir au sein du HCUA.

À Abeïbara, la situation se détériore. Depuis une dizaine de jours, le fort Maréchal-Lyautey est touché par une épidémie de gastro-entérite. Ce n'est pas très surprenant, compte tenu des conditions de promiscuité, avec deux douches bricolées et deux toilettes pour deux cents personnes vivant dans des conditions d'extrême rusticité ! Malheureusement, l'épidémie se répand, nécessitant de limiter la portée de certaines opérations et d'en reporter une autre de plus grande ampleur.

Un matin, au départ de la patrouille de la section d'infanterie, le VAB de tête explose sur une mine, à la sortie du petit bois au sud d'Abeïbara. Il n'y a pas de blessé, mais l'essieu avant du blindé est arraché. La section d'intervention, renforcée du VAB sanitaire, est activée.

Le soir un peu avant la tombée de la nuit, une patrouille de la section du génie quitte le fort pour se déployer en point d'observation sur les hauteurs à l'est. À peine nos hommes sont-ils entrés dans le village fantôme d'Abeïbara qu'une nouvelle explosion retentit. Le chef de la patrouille, le sergent-chef Philippe *alias* « Toufik », est durement touché dans le véhicule qui a explosé. La section d'intervention est prête à partir, pour profiter des dernières lueurs du jour.

La section d'appui de l'adjudant Manu se prépare à éclairer la zone d'intervention avec les obus éclairants des mortiers de 81 mm. À ce moment-là, une grande partie des personnels du fort est touchée par l'épidémie. Cela ne les empêche pas de prendre part à l'intervention avec

l’équipe médicale du médecin-capitaine Julie, elle-même malade. Tous se mettent en route et arrivent très rapidement sur la zone du sinistre, la nuit commençant à tomber.

Les sapeurs débutent la vérification de non-pollution de la zone. Pour ne pas perdre de temps, Julie et son infirmier Guillaume sortent de leur véhicule et avancent juste derrière les fantassins et les sapeurs, au rythme de la vérification de non-pollution, pour se porter au plus vite auprès des blessés. Pendant ce temps, le capitaine Julien met en place un dispositif de sûreté, avec le groupe de tireurs d’élite longue distance, équipés de PGM 12,7. L’équipe d’observateurs d’artillerie est également de la partie pour renseigner au plus loin et se prémunir contre toute nouvelle attaque. L’adjudant Manu n’attend que l’ordre du capitaine pour commencer à éclairer la zone d’intervention avec ses pièces de mortiers.

La progression des sapeurs est difficile. Nombreux sont ceux qui sont affaiblis par l’épidémie. Dans les pires conditions, à la nuit tombante, sous la menace de l’ennemi, ils vomissent et se vident à tour de rôle, se relevant les uns après les autres pour ouvrir coûte que coûte l’itinéraire avec leurs détecteurs électromagnétiques et emmener au plus vite l’équipe médicale au secours de leurs camarades blessés et pétris de douleur, qui gisent à quelques mètres.

Quand l’équipe médicale accède enfin aux blessés, l’ensemble des combattants de la section d’intervention se répand collectivement en nausées et vomissements. Julie demande l’évacuation de trois soldats, grièvement touchés. Ils sont installés sur la banquette du blindé sanitaire, à l’étroit, face à Julie et Guillaume qui procèdent à des gestes techniques précis et efficaces, bandage, immobilisation, etc. Les fiches médicales sont remplies pour le médecin de l’hélicoptère.

Alors que les hélicoptères arrivent sur Abeïbara, le VAB sanitaire se déplace jusqu’à la zone de poser et ouvre ses portes arrière, prêt à livrer les blessés.

À Kidal, les récentes attaques par tirs indirects stimulent notre réflexion. Il faut y mettre un terme, par tous les moyens.

Le stage de remise à niveau des servants onusiens du *ground alerter 10* a commencé. Une petite cérémonie de fin de stage est déjà programmée pour remettre les certificats en grande pompe et valoriser le travail des stagiaires.

Au sein du CO, la *red team* analyse et réfléchit pour comprendre le mode opératoire ennemi. Le plus probable est que la pièce de mortier utilisée, sans doute la même que lors des attaques d'Abeïbara et d'Aguelhok, est cachée dans une maison de Kidal ou des environs, et que la nuit tombée, les groupes armés la déplacent en pick-up, pour la mettre en batterie sur un site préalablement reconnu. Il s'agit donc de contrôler les mouvements suspects des véhicules de nuit et d'identifier les zones de tir qui pourraient être utilisées, avec une vue directe sur le camp de la MINUSMA ou en contre-pente pour rester camouflé.

L'identification de ces zones fait l'objet d'une reconnaissance systématique aux alentours de Kidal. Puis chaque nuit de faible intensité, le détachement de liaison d'observation et de coordination (DLOC) se transforme en équipe de servants du mortier de 120 mm pour tirer de manière aléatoire sur les sites identifiés, semant ainsi l'incertitude chez l'ennemi.

Pour ce qui est du contrôle des mouvements suspects des véhicules, le GTD Ardent se coordonne avec la MINUSMA et la Coordination sécuritaire des mouvements de l'Azawad à Kidal (CSMAK), pour se répartir les zones de patrouilles et les postes d'observation de nuit en ville.

Lors d'un de mes déplacements à Gao avec Matthieu, c'est un Mi8 blanc, barré des lettres UN (*United Nations*), et piloté par des contractuels, qui nous transporte. L'intérieur est d'une rusticité extrême. Les quelques passagers sont assis sur deux rangées de sièges de toile, entre lesquelles des caisses de fret sont empilées et arrimées de manière approximative. Le

coucou doit dater des années 1960. Même dans le désert au nord du Mali, il paraît hors d'âge. Pourtant, le Mi8 se révèle d'une fiabilité et d'une efficacité étonnantes.

Au bout d'une heure de vol, l'appareil entame une trajectoire descendante. Étonnés, nous nous interrogeons du regard avec les passagers.

En observant par les hublots, on comprend rapidement. Une tempête de sable parcourt la ligne d'horizon. Ces tempêtes résultent de vents verticaux descendants d'une extrême violence qui frappent le sol, puis rebondissent à angle droit, formant des rouleaux de sable d'une centaine de mètres de hauteur, qui se précipitent en cavalcade dans l'immensité désertique.

Aussi puissant soit-il, le Mi8 ne peut échapper à la tempête. Il ne peut pas non plus la contourner, car le front est bien trop large. Quant à prendre de la hauteur et passer au-dessus, il ne faut pas y compter, car la force du vent vertical le plaquerait au sol.

L'équipage se pose donc en urgence au milieu du désert, face à la cavalcade en furie qui approche, haubane les pales et obture les turbines.

Pendant cette heure où nous subissons la violence de la nature, un peu ballottés par les rafales de vent de sable, la cabine de pilotage qui nous sépare de l'équipage n'étouffe pas complètement les rires et les verres qui s'entrechoquent.

Le caractère surréaliste de cette situation, coincé au milieu du désert dans une tempête de sable avec des fêtards, agit sur moi comme une mise en perspective. Nous sommes isolés en avant de notre zone, au contact d'AQMI qui nous frappe de manière indirecte et très efficace tout en réussissant à demeurer invisible.

Je ne peux guère compter sur la MINUSMA, sérieusement décrédibilisée par l'explosion qui a coûté la vie à Cheikh Ag Aoussa, et dont la force opérationnelle est limitée.

La situation du GTD Ardent n'est pas satisfaisante. Nous progressons dans la compréhension de notre zone d'opérations, mais nous tardons à

obtenir des résultats décisifs. Le syndrome de la force d'occupation menace nos relations avec la société touarègue et pourrait mener à un basculement de la population contre la France et ses soldats.

Nous *devons* reprendre l'ascendant tactique et moral.

XI

Invictus

Avec l'aumônier militaire, le père Amaury, nous nous trouvons des liens avec la Vendée dont il est natif. Un poster du Vendée Globe, dont le départ va être donné dans quelques jours aux Sables-d'Olonne, est en effet placé dans un coin de mon bureau, comme une fenêtre pour me relier au monde civilisé. Jeanne d'Arc s'invite dans notre conversation. De manière totalement insolite, le souvenir de notre petite sœur d'armes avait été rappelé par un Touareg, le « professeur » interprète de Bilal, qui m'avait déclaré en fronçant les sourcils : « Ce que nous ne vous pardonnerons jamais, à vous les Français, c'est d'avoir laissé brûler Jeanne d'Arc ! » Or, l'anneau de Jeanne d'Arc vient d'être accueilli en Vendée, un anneau de bénédictions qui ne l'a pas quittée jusqu'à son procès.

Mais le *Padre*[1] n'est pas un « mondain ». Il ne supporte visiblement pas de rester trop longtemps dans mon bureau, préférant le contact avec les soldats. C'est d'abord un militaire, en l'occurrence un marin, car il a été détaché des commandos de la Marine nationale pour participer à cette opération extérieure auprès de ses camarades terriens, dans un océan de sable. Sa mission est d'apporter un appui au commandement et un soutien moral aux unités ; en tant que prêtre, il assure évidemment le culte pour les fidèles catholiques. Mais le père Amaury rayonne d'une lumière qui touche les âmes et se répand partout. Animé d'une foi joyeuse et communicative,

son style et son sens du contact feront dire aux jeunes artilleurs d'origine maghrébine, du détachement CAESAR d'Abeïbara : « Notre aumônier, c'est le père Amaury ! »

Au retour de la mission du sous-groupement logistique (SGL) vers Abeïbara, à laquelle il participe embarqué dans un VAB, le *Padre* me confirmera : « C'était l'enfer ! »

Les convois terrestres mettent habituellement trois jours, pour rejoindre Kidal depuis Gao. Ces déplacements sont de véritables opérations militaires. La composition du convoi vise à le rendre « insubmersible », autrement dit totalement autonome et apte à faire face à toute situation, quelle qu'elle soit : panne, attaque directe ou indirecte. Le détachement est mis aux ordres d'un capitaine, véritable chef interarmes, voire interarmées lorsqu'il y a un appui aérien, drone ou avion de chasse.

Pour les missions tactiques au combat, comme pour les missions tactico-logistiques du TC2, le capitaine dispose : d'un contrôleur (JTAC) pour l'appui aérien ; d'un peloton de reconnaissance et d'investigation ; d'une section d'infanterie pour la composante combat de contact, d'une section du génie pour l'ouverture d'itinéraire à travers les points minés, d'une équipe médicale pour la catégorisation, la stabilisation et l'évacuation des blessés, et enfin d'un élément léger d'intervention pour la réparation et le dépannage d'urgence, avec notamment un plateau entier de pneus de rechange, tant les pistes sont abrasives pour les roues.

Pendant trois jours, la colonne serpente sous la chaleur écrasante, à plus de quarante degrés. Dans les VAB, la température monte encore avec la chaleur dégagée par le moteur, situé au milieu de la caisse. Quand ils n'en peuvent plus – on peut atteindre les soixante degrés dans l'habitacle –, les hommes sortent le buste à l'extérieur pour se rafraîchir. Les nuages de poussière soulevés par le véhicule précédent les enveloppent et les asphyxient malgré leurs lunettes et leurs chèches. C'est ainsi, en alternant chaleur écrasante et bouffées de sable, que se poursuit la progression

jusqu'à la trêve du soir. En milieu ou en fin d'après-midi, la section de tête reconnaît un emplacement pour la nuit. La section du génie en effectue la vérification de non-pollution. Puis dans un savant carrousel aux ordres de l'officier adjoint, la colonne de véhicules arrive et forme un carré défensif : la base opérationnelle avancée temporaire (BOAT) est activée. Un dispositif d'observation et de tir tous azimuts est mis en place, avec optiques de nuit et règles d'engagement.

Dans cette étuve, il faut gérer les ensablements, les crevaisons, les pannes, mais surtout les attaques. Pour les véhicules suspects qui fonceraient jusqu'au convoi pour se faire exploser, les consignes sont claires : tirs de sommation à partir de deux cents mètres, tirs à tuer à partir de cent mètres. Pour les attaques par mines ou engins explosifs improvisés, le travail d'analyse opérationnelle commence à porter ses fruits, car on comprend mieux comment opèrent les groupes renseignement-action des groupes armés : un premier échelon de guetteurs en poste fixe, en pick-up ou à moto, observe le déplacement de la colonne blindée et en déduit la destination la plus probable. Le renseignement d'intérêt militaire est alors transmis à un second échelon de poseurs de mines, qui vont mettre en place leurs sinistres pièges aux points de passage les plus probables.

Pour le sous-groupement logistique (SGL) du capitaine Fabien, l'arrivée à Kidal ressemble à une oasis après la traversée du désert. Arrivé par la porte sud, le convoi est impressionnant avec ses super *trucks* du désert, les fameux porteurs polyvalents logistiques aux cabines blindées. Trop volumineux pour entrer à l'intérieur de l'enclave du camp du Vieil Armand, l'énorme convoi est garé dans les artères intérieures et les intervalles du camp de la MINUSMA transformé en caravansérail. Les logisticiens sont heureux de retrouver leurs camarades du GTD Ardent, dont ils soutiennent les opérations. Le ravitaillement logistique qu'ils apportent est à la taille du convoi, démesuré, mais illustre l'effort que nécessite l'appui logistique dans la durée de sites isolés et exposés, avec des élongations importantes.

Dès la rupture de charge effectuée, le SGL ne s'attarde pas et repart le lendemain matin vers le nord, car il a aussi reçu pour mission de ravitailler le fort Maréchal-Lyautey, à Abeïbara, à une centaine de kilomètres de Kidal. Le GTD Ardent commence à bien connaître cette zone, au bout d'un mois et demi d'occupation du terrain et de compréhension du milieu humain. On pénètre dans l'Adrar des Ifoghas, terrain naturellement canalisé, repaire des groupes armés.

L'énorme convoi se déplace avec fluidité sur la piste de sable dur. Fort de ses soixante véhicules, il s'étire sur huit kilomètres de long, pour que chaque véhicule roule bien dans les traces de son prédécesseur, à bonne distance du nuage de poussière qui aveugle les pilotes. La section de reconnaissance est en tête avec le groupe de combat du génie.

En queue de convoi, une patrouille d'escorte constitue l'arrière-garde. Dans son champ d'observation, elle détecte un camion civil arrivant par l'est, qui se rapproche du convoi en trajectoire de collision. Après un compte rendu par radio, l'ordre est donné d'aller contrôler ce camion. Aussitôt, la patrouille quitte les traces du convoi pour se mettre en position d'interception entre le convoi et le camion quand, dans un jaillissement de feu, d'acier et de sable, le blindé de tête de la patrouille s'élève dans les airs malgré ses quinze tonnes, comme mû par un ressort gigantesque ! Sous la violence du choc, le tourelleau est projeté, tandis que le VAB retombe lourdement dans un bruit de tonnerre. Le tourelleau poursuit sa course et s'abîme dans le sable un peu plus loin, brisant les jambes du servant resté coincé à l'intérieur. Alors que le second VAB se porte à la hauteur du premier, une nouvelle explosion retentit.

Aussitôt, la queue de colonne du convoi est prise à partie par des tirs de mitrailleuses. Des djihadistes embusqués sur les hauteurs, à l'ouest, sont rapidement localisés. Les véhicules ripostent immédiatement avec leurs armes de bord, 12,7 et Mag58, par un long tir de concentration saturant la zone des feux adverses et vidant leurs bandes de cartouches.

En tête de convoi, le groupe du génie aux ordres d'un sergent doit rebrousser chemin sur huit kilomètres, pour ouvrir l'itinéraire jusqu'aux deux VAB détruits, et permettre l'accès à l'équipe médicale.

À Kidal, Bruno suit l'évolution de la situation *via* les comptes rendus du centre des opérations du groupement logistique qui commande l'opération depuis Gao. C'est tard dans la soirée que je communiquerai la tragique nouvelle à mes commandants d'unité : « Ce soir, un soldat français est tombé au champ d'honneur. » L'adjudant Fabien du 515e régiment du train, sous-officier adjoint du peloton d'escorte, est décédé des suites de ses blessures dans l'hélicoptère qui l'évacuait vers Tessalit.

Après l'attaque coordonnée qui l'a frappé et l'évacuation des blessés, le SGL s'est réorganisé puis installé en base opérationnelle temporaire pour la nuit. Un appui aérien permanent est mis en place pour renseigner sur la présence d'éléments hostiles aux alentours.

Le lendemain, fortement éprouvés, les hommes et femmes du SGL repartent vers Abeïbara. J'apprendrai plus tard le rôle déterminant du père Amaury, pour remettre en mouvement des logisticiens tétanisés. Des éléments du SGTD Vert les recueillent à la hauteur du point de passage obligé d'Ouzzeïn, puis les escortent jusqu'au fort.

Le poste de commandement de N'Djamena me demande de prendre le SGL sous mon commandement. La proposition que j'ai faite a été retenue. En effet, la phase du retour Abeïbara-Kidal s'annonce compliquée, avec des hommes ébranlés, un convoi fortement prévisible et des groupes armés qui ne demandent qu'à transformer l'essai.

Il faut reprendre l'ascendant tactique et moral.

S'agissant de la manœuvre tactique, l'effet majeur que je retiens est d'aveugler l'échelon de guetteurs, en renseignant et en aveuglant au plus loin les observateurs ennemis détectés, voire même les éventuels points d'observation suspects, par un rouleau continu de tirs de mortier ou de

tireurs d'élite longue distance. De manière inédite, la section d'appui Vert 40 est ainsi placée parmi les premiers éléments du dispositif de protection, monté par le SGTD Vert pour raccompagner le SGL à Kidal. Un appui aérien est aussi mis en place, avec des *shows of force* de Mirage 2000 au passage des points suspects.

Côté force morale, l'échange radio que j'ai avec le chef du SGL et Julien, qui sort à peine de l'épidémie de gastro-entérite, vise à insuffler un regain d'impulsion. Après cette épreuve qui a frappé le capitaine Fabien dans l'exercice de sa mission, je le prends sous mon commandement à distance et m'adresse à lui pour la première fois, alors que je ne le connais pas et que je ne le vois pas. À la voix, malgré une liaison radio difficile, je lui communique mon état d'esprit, combatif et déterminé, qu'illustre le nom que je donne à cette opération retour : Invictus[2].

À son retour à Kidal et avant qu'il ne poursuive vers Gao, je ressens la nécessité de lui confier une clé de vie, pour dénouer le traumatisme qui vient :

Dans les ténèbres qui m'enserrent,
Noires comme un puits où l'on se noie,
Je rends grâce aux dieux quels qu'ils soient,
Pour mon âme invincible et fière.

Dans de cruelles circonstances,
Je n'ai ni gémi ni pleuré,
Meurtri par cette existence,
Je suis debout bien que blessé.

En ce lieu de colère et de pleurs,
Se profile l'ombre de la mort,
Je ne sais ce que me réserve le sort,
Mais je suis et je resterai sans peur.

Aussi étroit soit le chemin,
Nombreux les châtiments infâmes,
Je suis le maître de mon destin,
Je suis le capitaine de mon âme[3].

XII

Une action globale

Dans la lutte sans merci qui nous oppose à AQMI au cœur de son repaire, notre action ne se résume pas seulement à l'emploi de la force armée, mais inclut également : le jeu de la posture et de l'image ; la diplomatie militaire avec le dialogue de chef militaire à chef militaire ; l'appui à la MINUSMA et les relations avec la Coordination sécuritaire des mouvements de l'Azawad à Kidal, ainsi que les opérations d'information et les activités civiles et militaires. Loin de vouloir conquérir « les cœurs et les esprits », il s'agit bien de mettre en place les conditions favorables à l'action militaire, essentielles dans une opération de stabilisation.

Moins spectaculaires que les opérations armées, les volets d'influence dans le champ des perceptions sont tout autant décisifs. Dans les jours qui ont suivi la mort de Cheikh Ag Aoussa et malgré la campagne antifrançaise de dénigrement qui a enflammé Kidal et les médias maliens, je suis convaincu que le basculement de la population a été évité, en grande partie grâce à l'action de terrain, peu visible mais tenace, du chef de bataillon Freddy et du chef d'escadrons Christophe. Dans une situation de flottement où la moindre étincelle risquait de produire des effets irrémédiables, le réseau tissé avec un nombre important d'acteurs de la société civile kidaloise et la qualité des liens d'estime et de confiance avec les chefs de la

police locale ont permis au GTD Ardent de revenir au contact, d'acquérir du renseignement et de faire passer ses messages.

C'est d'abord à une rencontre avec l'amenôkal, le chef traditionnel et religieux des Touaregs Ifoghas, que je me rends. Après la mort d'Intalla Ag Attaher, figure emblématique des Touaregs, et des pourparlers de paix, la modération de son fils aîné Mohamed a été préférée par le conseil des notables Ifoghas, à la radicalité du jeune Alghabass.

Mohamed me reçoit dans sa maison, qui donne directement sur l'oued qui sépare la ville en deux quartiers. Derrière la hauteur des murs clos et du portail métallique, un grand jardin s'étend, au fond duquel se dresse une haute et belle maison. Mohamed apparaît en haut des marches de l'entrée et descend pour m'accueillir. Nous nous installons un peu en retrait dans le jardin, autour d'une table, à l'ombre du soleil de cette fin d'après-midi.

Comme son jeune frère, l'homme est de très haute taille, mais de plus forte corpulence. Les traits de son visage sont épais. Son discours est pragmatique et paisible, sans manifester la même vivacité que dans les analyses d'Alghabass ou de Bilal.

Je salue d'abord la mémoire de son père, Intalla Ag Attaher, puis me présente et explique la mission du GTD Ardent.

Quand Mohamed prend la parole, c'est d'abord pour rappeler l'histoire des relations entre la France et les Touaregs. Il évoque notamment cette rencontre entre les chefs touaregs et le général de Gaulle, dont les hommes bleus gardent le souvenir comme un vestige précieux de l'alliance et de la splendeur d'antan.

Il me parle ensuite de la culture touarègue qui dépérit. Il y a déjà plusieurs années que le festival d'Agadès n'est plus organisé. À Kidal non plus, les fêtes traditionnelles ne font plus retentir la musique traditionnelle, les cris des spectateurs lors des courses de dromadaires ou la déclamation des poèmes touaregs.

De manière étonnante, car il est lui-même l'un des membres fondateurs du très islamique Haut Conseil pour l'unité de l'Azawad, il déplore la disparition progressive de la culture touarègue, remplacée par une islamisation rampante. Son frère Alghabass, ancien d'Ansar Eddine, met en place des « cadis » pour appliquer la loi islamique dans la ville. La jeunesse, dédaigneuse de la culture de ses aînés, est fascinée par la puissance d'attrait de l'islamisme. On commence d'ailleurs à trouver des foyers polygames à Kidal, ce qui était impensable auparavant dans cette société matriarcale. Certains pays arabes financent, à travers de nombreux projets, le système d'islamisation qui s'étend.

C'est sur cette note mélancolique du chef traditionnel et religieux des Ifoghas que l'entretien se conclut au moment du crépuscule. Au royaume des sables, on garde le souvenir de la splendeur d'antan, tandis que rien ne semble contrarier le péril qui menace. Entre défaitisme et fatalisme, ne serait-ce pas là une forme de renoncement, chez ce peuple qui sait que tout passe ?

Après la rencontre avec l'amenôkal, une petite victoire est remportée lors d'une visite historique à Kidal. Il s'agit du retour symbolique de l'État malien, prévu de longue date. L'une des clauses de l'accord de paix et de réconciliation exigeait le retour des services de l'État, au nord, pour en assurer le développement. Ainsi, le gouverneur de Kidal, un Bambara du Sud nouvellement désigné, se montre déterminé à venir à Kidal pour présider la cérémonie de la rentrée scolaire. Il apporte avec lui les finances publiques indispensables pour les salaires des enseignants. Inutile de dire que c'est un véritable casse-tête du point de vue sécuritaire. Avec la mort tragique de Cheikh Ag Aoussa, le risque est grand de voir cette visite compromise par une attaque des groupes armés.

Voulue et maintenue par un homme d'État courageux, la visite est préparée et organisée par les deux piliers de la MINUSMA, la force militaire et le *Department of Political and Civil Affairs*, représentés

respectivement par Jean-Charles et Christian, avec la contribution décisive du GTD Ardent. Tandis que les contingents guinéen et béninois bouclent la périphérie de la ville, il s'agit pour nous de sécuriser la zone de tous les dangers, au centre-ville, où se tient la rencontre officielle sous le regard des caméras. La Coordination sécuritaire des mouvements de l'Azawad est mise à l'honneur pour saluer son travail. Arrivé dans un Mi8 de l'ONU, le gouverneur effectue une visite éclair à haut risque de deux jours, pendant lesquels il rencontre les chefs touaregs ainsi que la société civile de Kidal. Lors de la cérémonie officielle, largement médiatisée, marquant la rentrée scolaire, c'est Matthieu, mon talentueux chef des opérations, qui représente la force Barkhane. D'ailleurs, l'un des participants s'attirera le sourire radieux des groupes armés signataires en lâchant devant les caméras le mot tamashek « Azawad », utilisé par les Touaregs pour parler du Nord-Mali et revendiquer l'indépendance ou l'autonomie. Il fera plus tard l'objet de plaisanteries amicales pour ce mot spontané, inattendu dans sa bouche, lui qui est pourtant issu d'une famille de diplomates.

Dans le prolongement de cette cérémonie, Freddy organise une action humanitaire, un *Quick Impact Project* (QIP) dont l'effet attendu doit être rapidement atteint, en finançant l'achat de fournitures scolaires. Cette opération d'influence a le grand avantage de profiter directement aux familles des élèves, sans passer par le système écran mis en place par Attayoub Ag Intalla, le troisième frère qui capte toute l'aide internationale en la redistribuant selon les intérêts de la famille. Ce faisant, la population bénéficie directement de l'aide de la force Barkhane, démentant par les faits la propagande mensongère des groupes terroristes. De plus, au-delà de la manœuvre d'influence, la reprise du calendrier scolaire est toujours une étape décisive de normalisation dans un conflit, quel que soit le théâtre d'opérations.

La cérémonie a lieu à l'école Aliou, une école primaire de quartier. Arrivé en véhicule blindé léger, je suis accueilli par l'équipe de Freddy

tandis que les professeurs peinent à maintenir un semblant d'ordre et de calme parmi les enfants. C'est une marée d'élèves de 3 à 12 ans qui me font face, dans une farandole de couleurs vives, vert, jaune, rouge, fuchsia, écarlate, qui tranchent avec notre environnement terne de couleur sable. Les bouilles des enfants sont plus ou moins propres, les pieds nus ou en claquettes, mais le jaillissement de vie fait tout oublier. La fraîcheur et la spontanéité de cette jeunesse sont un bonheur, loin du théâtre d'ombres qui se noue dans le monde cynique des adultes. La cérémonie se déroule dans un joyeux désordre. À peine le court discours prononcé, pour les inciter à bien travailler et à devenir des adultes responsables, je suis assailli par la marée piaillante et hurlante. Je me laisse submerger avec délice, pensant à mes propres enfants. Les élèves sont ravis de rencontrer ces soldats venus du pays lointain des cigognes, ces oiseaux migrateurs que l'on rencontre parfois dans les environs de Kidal.

Un peu plus tard, Freddy, qui pilote plusieurs projets, me fait venir à l'inauguration du puits de l'école Bam, au centre de Kidal. Cette fois, il s'agit d'un établissement bien plus important qui inclut tous les niveaux scolaires. Mon équipe de gardes du corps est un peu tendue et ne m'autorise à enlever mon casque et mon gilet pare-balles qu'une fois à l'intérieur de l'école. En tenue de cérémonie, képi et barrettes de décorations, je suis accueilli par les notables de Kidal. Nous nous rendons vers le puits qui vient d'être foré, grâce au financement de l'ambassade de France. Il va permettre d'abreuver les centaines d'élèves, permettant de surmonter la contrainte de la chaleur et d'allonger ainsi la durée quotidienne du temps scolaire. Les élèves apprécieront ! Il me revient l'honneur de procéder à l'inauguration en activant la pompe du puits. L'eau surgit, limpide et fraîche : je plonge la main dans le filet d'eau, en m'écriant : « L'eau, c'est la vie ! » Les Touaregs sont ravis, qui répètent en tamashek « *aman iman* » : « l'eau, c'est la vie, l'eau, c'est l'âme ». La cérémonie d'inauguration se poursuit sous une tente traditionnelle touarègue, en peaux de chèvres

tendues sur des arceaux. Nous nous asseyons sur un sol recouvert de tapis aux couleurs chatoyantes. Puis quelques rafraîchissements nous sont proposés, tandis que commencent les discours devant les photographes et les micros. Comme Freddy, je découvre bientôt que le puits foré est baptisé du nom de l'ancien amenôkal. Cela ne me dérange pas, car Intalla Ag Attaher était un homme modéré et respecté de tous, mais cela en dit long sur la récupération faite par la famille d'Attayoub et sur leur volonté de mainmise sur toute l'aide internationale.

Chaque lundi matin après le sport, la cérémonie des couleurs rythme la vie du camp du Vieil Armand. C'est l'occasion pour moi de passer les troupes en revue et de croiser le regard de chacun de mes hommes, dans un dialogue intime et silencieux qui lie le chef à ceux qui vont remplir leur mission. C'est aussi l'occasion de m'adresser aux unités présentes, de livrer mon appréciation de la situation et de donner quelques messages clés. Ce lundi, nous avons l'immense joie de recevoir des Touaregs qui ont servi sous les trois couleurs, aux temps de l'Union française. Accompagnés du « professeur », toujours prompt à venir à notre contact, trois anciens méharistes octogénaires, secs et droits comme des athlètes, viennent nous rendre visite. Accueillis autour d'un petit-déjeuner convivial, auquel participe une délégation d'officiers, sous-officiers et engagés volontaires du GTD Ardent, ils partagent quelques anecdotes sur leur vie militaire passée, l'armement, les équipements, la formation, les missions, etc. Un témoignage nous marque particulièrement quand ils nous racontent les patrouilles de méharistes dans les années 1950 : quatre mois de vie en campagne, en suivant la route des puits de Kidal à Tamanrasset et en revenant par Agadès. Ils nous montrent avec fierté leurs décorations et leurs papiers militaires, conservés précieusement. Puis arrive le moment de la cérémonie des couleurs. En passant à leur hauteur pendant la revue des troupes, je les salue avec gravité et émotion, conscient du caractère unique de cette rencontre avec la France d'avant. Pendant le lever des couleurs, ils

saluent fièrement les trois couleurs qui s'élèvent dans le ciel d'azur, exemplaires de fidélité à travers le temps qui passe. Après la cérémonie des couleurs, un peu gênés, ils me demandent l'autorisation d'aller consulter le médecin militaire, ce que je leur accorde bien volontiers en souriant.

Pour contrer la campagne de graffitis reprise par les médias maliens, je me soumets enfin à une séquence d'interviews radio en vue de rétablir les faits et de transmettre les messages de la force Barkhane. L'avantage de la radio est qu'elle est accessible par tout un chacun, quelle que soit sa position sociale dans la hiérarchie touarègue. La radio incite aussi à la réflexion personnelle, en échappant au regard ou à l'anathème du groupe. C'est ainsi que la radio kidaloise Mikado retransmet pendant quelques jours une interview préenregistrée, jusqu'au moment où les retransmissions sont arrêtées. On recevra une réponse peu convaincante aux demandes d'explications, mais la gêne visible du responsable montre que les messages délivrés atteignent trop bien leur but. La radio de l'ONU prend alors le relais afin de poursuivre les retransmissions. Les messages mettent en lumière l'action de la force Barkhane au profit de la population pour la paix, la sécurité et le développement : en neutralisant les groupes terroristes qui menacent la sécurité ; en protégeant la population par la neutralisation des munitions et des explosifs qui peuvent la blesser ; en appelant la population à alerter sur une ligne téléphonique sécuritaire, gratuite et anonyme ; en apportant une aide concrète à la vie quotidienne de la population, avec le forage de puits, la construction de barrages, l'électrification en ville ou le don de denrées lors des fêtes religieuses.

XIII

Pression sur les terroristes

Nous avons identifié et localisé une « cible ». Le lent travail d'acquisition du renseignement par les patrouilles – prises de contact, échanges, analyses et recoupements – a permis d'identifier un chef terroriste. Il est localisé à Kidal, sur la rive sud de l'oued, pas très loin de la maison de l'amenôkal.

Pendant dix heures, un drone Reaper[1] piloté depuis les cabines climatisées de Niamey, d'où il a décollé, assure une surveillance permanente du quartier, indétectable à très haute altitude. Il enregistre tous les mouvements et les déplacements qui font ensuite l'objet d'une analyse précise et détaillée par les experts en imagerie. L'objectif de ce *pattern of life*[2] est de développer une connaissance fine et exhaustive de la vie locale du quartier, afin d'intégrer tous les éléments pour préparer au mieux nos opérations contre les islamistes. Au centre des opérations du GTD Ardent, on accueille les renforts envoyés par le poste de commandement de N'Djamena pour participer à l'opération : hélicoptères de reconnaissance et d'attaque, groupe commando parachutiste qualifié en exploitation de site sensible, détachement cynotechnique, et équipe de fouille opérationnelle spécialisée. Ils sont pris en charge le plus discrètement possible afin de préserver la sécurité de l'opération.

L'ordre particulier d'opération préparé sous la direction de Matthieu fait l'objet d'une répétition générale à l'ombre de la zone technique, afin que je puisse contrôler si chacun a bien compris la manœuvre. Pour les renforts venus de Gao ou de N'Djamena en particulier, il s'agit d'« entrer dans ma tête », eux qui découvrent tout de la complexité et de la sensibilité de cette nouvelle zone. Les cas non conformes font l'objet d'un échange détaillé, afin que cette opération « chirurgicale » puisse se dérouler avec fluidité et harmonie, quelles que soient les circonstances. Pas d'improvisation donc, mais des mesures de coordination précises et une subsidiarité consentie dans le strict cadre de la manœuvre fixée.

L'opération est programmée pour le lendemain matin à 5 heures. Le convoi blindé est formé à l'intérieur du camp du Vieil Armand, dans l'ordre du futur déploiement tactique du bouclage du quartier. On sortira par la porte sud du camp de l'ONU, comme si on partait pour Gao ou Abeïbara. Tout est prêt.

Dans mon bureau, je relis une dernière fois l'ordre d'opération, avant de le signer et de le diffuser à l'ensemble des unités. Mon effet majeur porte sur le moment clé du bouclage du quartier, peu après le lever du soleil, juste avant que Kidal ne s'éveille, avec les piétons et la circulation routière qui risqueraient de créer des imbrications difficiles à contrôler. Le chef islamiste va être cueilli au saut du lit !

Étrangement, un souvenir diffus se fait insistant dans les profondeurs de ma mémoire. Lors d'un trek dans l'Atlas marocain, avec un camarade de promotion de Saint-Cyr, nous avions été hébergés par un vieil homme, rencontré au hasard du chemin. Au cours de la nuit passée sur les tapis de l'unique salle de la maison, nous avions été réveillés par les prières nocturnes de ce pieux musulman… Je me rue alors dans le bureau de Matthieu, en face du mien : « À quelle heure est la prière ? »

Matthieu me regarde, interloqué. Je lui explique : « Le chef du groupe renseignement-action (GRA) est un djihadiste, donc il dit ses prières, en

particulier la prière matinale à la mosquée où il se rendra très probablement demain. Si on déclenche l'opération demain à 5 heures, il est fort probable qu'il ne soit déjà plus chez lui et qu'il tombe sur notre dispositif en revenant de la mosquée. Il risque alors très probablement de nous échapper. »

Matthieu se renseigne auprès de Freddy et de Samuel, sur l'heure de la prière à la mosquée du quartier. L'appui renseignement du Reaper n'a pas inclus la période nocturne. Après vérification et sans grande certitude, il semblerait bien que la prière commence à 5 heures, pile au moment où nous prévoyons de déclencher notre opération.

Il faut avancer ou repousser l'heure de départ. Si je l'avance, la première phase de l'opération, la mise en place et le bouclage, va se faire de nuit, ce qui constitue une prise de risque, car les pilotes et tireurs des véhicules d'infanterie distingueront moins bien les traces du blindé précédent ou la présence d'une mine ou d'un engin explosif improvisé. Je décide donc de repousser l'opération d'une demi-heure, pour capturer notre « cible » à son retour de la mosquée.

Le lendemain matin, le soleil vient de se lever sur Kidal quand nous quittons le camp de l'ONU par la porte sud. Le convoi emprunte un large contournement par l'est, comme s'il prenait la direction d'Abeïbara. Arrivé à la hauteur de l'oued qui sépare Kidal en deux, la colonne bifurque soudainement et emprunte l'axe de la rive sud. Dans un large mouvement circulaire sur l'axe étroit, chaque véhicule se positionne pour former le cordon extérieur qui boucle le quartier et empêchera toute intervention depuis la ville. Les fantassins du sous-groupement Bleu débarquent, formant cette fois un cordon intérieur pour isoler la maison où habite la « cible » et lui interdire toute fuite possible. Les éléments d'intervention rejoignent leur base d'assaut.

L'espace d'un instant, tout semble en équilibre. Puis l'action est lancée, irrésistible. Les sapeurs font sauter le portail, le groupe d'intervention

s’engouffre dans le bâtiment, et l’équipe cynotechnique progresse en appui. Chaque pièce de la maison est reconnue méthodiquement.

En quelques minutes, les occupants sont extraits et regroupés dans la cour sous bonne garde.

Tandis que débute la fouille méthodique de la maison, le principal suspect est conduit près de l’un de nos blindés où son identification doit nous être confirmée par l’une de nos sources, cachée dans le véhicule. C’est bien notre « cible », le chef du GRA qui attaque nos convois !

Les personnes capturées font ensuite l’objet d’une procédure d’interrogation initiale, avec un interprète recruté au Sud-Mali et cagoulé, pour éviter toute forme de représailles contre lui ou sa famille.

La troisième phase de l’opération commence. Elle promet d’être plus longue, avec la fouille systématique de l’habitation et le recueil de toutes les données qui pourraient nous permettre de démanteler le réseau. Nous nous exposons aussi à une réaction des djihadistes, soit une contre-attaque directe ou indirecte, soit une fuite de Kidal, dès qu’ils auront compris que l’un des leurs est capturé.

Pour cette raison, et de façon à intervenir sur tout déplacement suspect ou mouvement inhabituel, nos hélicoptères tournent au-dessus de Kidal, maintenant une observation permanente.

Une fois l’ensemble des données recueilli, le djihadiste que nous venons de capturer est conduit au camp du Vieil Armand, puis transféré par hélicoptère dans un lieu où il sera interrogé, avant d’être remis aux autorités maliennes, comme le prévoit le cadre juridique de l’opération Barkhane.

Peu de temps après ce coup dur porté aux GAT, au cœur de Kidal, je me rends à Abeïbara.

Même si le rythme des opérations du sous-groupement Vert n’a pas faibli, je suis attentif au facteur moral après la période d’attaques répétées, l’épisode de l’épidémie et l’appui au SGL endeuillé. Je ressens le besoin

d’aller au contact des soldats estimant indispensable qu’ils puissent voir leur chef de corps.

Quand j’atterris à proximité du fort, je suis accueilli par Julien. Je croise également un militaire du rang, légèrement blessé lors d’une attaque. J’avais espéré pouvoir le garder, mais son état s’est détérioré et il doit être évacué. Il est accompagné du sous-officier adjoint du peloton de reconnaissance et d’investigation, lui aussi blessé mais qui est résolu à poursuivre et à terminer la mission. Leurs destins ont été scellés par cette attaque et des liens indescriptibles se sont développés entre eux. Je suis ému par la force d’âme du sous-officier qui veut rester à son poste, exemplaire de détermination. Je suis ému aussi par les adieux déchirants entre les deux hommes.

Pendant ces quelques jours passés à Abeïbara, les chefs de section, le lieutenant Éric et l’adjudant Manu, m’invitent successivement à dîner. À l’intérieur du fort Maréchal-Lyautey, chaque section a construit son propre îlot-maison. Le lieu du repas forme un espace collectif, avec des rangements pour l’alimentation, un tripatte à gaz pour la cuisson, ainsi qu’une longue table commune faite de planches assemblées et de bancs de bois. Des filets antichaleur protègent tant bien que mal du soleil et du vent de sable. Des cloisons de toiles ou de planches délimitent les espaces des groupes, où sont alignés les lits pliants moustiquaires, qui font office d’endroit réservé. Les conditions de vie sont extrêmement rustiques dans la promiscuité, les pieds dans le sable et la tête dans les étoiles, pendant quatre mois. Le pain est fait par le sous-officier adjoint, spécialiste des missiles antichars et dont l’expérience de boulanger a permis de confectionner un four. Pour les loisirs, les combattants redécouvrent les jeux de société et les échanges. La rupture est totale avec le monde qu’ils ont quitté en France, avec l’omniprésence de la pollution sonore et visuelle ou de l’addiction numérique. Ici, au milieu du désert, il n’y a pas de réseau. On redécouvre la vie saine, la vraie. L’expérience unique que vivent ces soldats, au bout du

monde et dans l'adversité, les révèle à eux-mêmes. Une cohésion extraordinaire est visible au sein de notre régiment.

Le sous-groupement Vert se prépare à partir pour une opération de plusieurs jours. Il s'agit d'aller reconnaître une zone d'habitations, au nord-ouest d'Abeïbara. Je les accompagne dans un blindé léger. C'est aussi une manière de montrer, par l'exemple, qu'en opération tous partagent les mêmes risques, du soldat de 1re classe au colonel.

La première journée est une journée de progression, en reconnaissance d'axe. Même si l'itinéraire général a été bien préparé, le travail de l'équipage du véhicule de tête, deux militaires du rang, est déterminant. Il ouvre la trace en scrutant d'éventuels indices. Recroquevillé à l'arrière de mon VBL, j'observe le terrain qui se dévoile à travers le pare-brise. Quand me vient subitement l'envie d'ordonner à mon pilote de passer par tel endroit, je me réfrène aussitôt : à chacun sa mission, je confie ma vie au pilote pendant les phases de déplacement, il me confie la sienne quand je prends des décisions opérationnelles.

C'est au moment où le convoi s'engage dans un nouveau compartiment de terrain que retentit un bruit d'explosion, loin derrière nous. Sur le réseau radio, Julien demande à préciser le renseignement. Aucun véhicule du sous-groupement Vert n'est touché. L'explosion a eu lieu largement en arrière. Il n'est pas impossible que les djihadistes aient voulu poser une mine sur notre itinéraire présumé de retour et que, par erreur, l'engin ait explosé au moment délicat de la pose. À moins que l'engin explosif improvisé n'ait fonctionné avec du retard, bien après notre passage.

La progression continue, quand plusieurs pick-up convergent simultanément par l'arrière et en latéral. Aux ordres de Julien, le sous-groupement réagit par une manœuvre parfaitement fluide, pour identifier les véhicules suspects et faire face, en répartissant les différents objectifs. On se prépare au coup de feu. Les pick-up s'éloignent et disparaissent : est-ce une rencontre fortuite ? Sommes-nous testés ? Le sous-groupement a-t-il

évité une attaque en manœuvrant immédiatement ? L'objectif apparaît enfin, à l'horizon. Étrangement, le groupe de maisons semble désert. La phase d'approche commence. Julien met en place ses appuis ainsi qu'une couverture. Les tireurs d'élite longue distance débarquent de leur véhicule et commencent à gravir les hauteurs est, sous un soleil de plomb. Une fois l'ensemble du dispositif en place, la reconnaissance débute. Julien engage son élément de reconnaissance, appuyé par le groupe de combat du génie. Protégés par leurs camarades fantassins, les sapeurs vérifient l'absence de piégeage des portes, puis les forcent. La fouille prend un peu plus de temps, pour recueillir un maximum de données.

En milieu d'après-midi, l'unité s'installe en base opérationnelle.

Dans cet univers monotone de sable et de rocailles, dominé par un astre étincelant qui écrase tout jusqu'à la variété même des couleurs, le soleil en déclinant dévoile un tableau sublime. La terre semble reprendre vie. Les couleurs mornes sont ravivées dans leur éclat essentiel, libérant mille nuances chaleureuses, tandis que le ciel d'azur se pare de stries vives et rougeoyantes. Bientôt, la nuit recouvre tout de son manteau épais. Progressivement, la voûte céleste s'éclaire, allumant d'innombrables lueurs à travers tout le firmament. L'immensité insondable de l'univers se révèle alors, dans le spectacle mystérieux et immanent de la Lune si proche, et de ses quartiers, de la Croix du Sud, emblème des tribus touarègues, des myriades de planètes et d'étoiles, de constellations et de galaxies lointaines. L'âme, éperdue d'émerveillement, s'élève dans la contemplation de l'œuvre du Créateur ; libérée de la civilisation moderne – cette « conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure[3] » –, elle s'épanouit aux dimensions de l'infini.

Le lendemain, la progression reprend dans le désert immense. En milieu d'après-midi, on annonce la visite du général commandant la force Barkhane. Depuis son quartier général de N'Djamena, à mille six cents

kilomètres d'ici, il a suivi les tribulations du GTD Ardent et du sous-groupement Vert. Il a compris que, dans la lutte à mort à laquelle se livrent Barkhane et AQMI, une partie décisive de la bataille se joue autour d'Abeïbara où notre présence dérange.

La répétition et la concentration des attaques démontrent l'importance accordée par Ansar Eddine à ce terrain clé, au cœur de l'Adrar des Ifoghas. Bientôt, franchissant la ligne d'horizon au ras du sol, apparaît un hélicoptère *Caïman* escorté d'un hélicoptère d'appui *Tigre*. En vol tactique à quelques mètres du sol seulement, ils avalent la distance, épousant les courbes du terrain à toute vitesse. Arrivés à quelques centaines de mètres, dans un bruit de tonnerre, le *Tigre* entame un large mouvement circulaire pour sécuriser le poser du *Caïman*. Celui-ci se cabre brusquement, presque à la verticale, laissant voir fugitivement la roue parfaite formée par la rotation des pales, puis se pose dans un ouragan de sable et d'air striés. Le général descend. Je m'avance vers lui pour l'accueillir. Quand le bruit des turbines s'apaise enfin, nous échangeons quelques mots à part. Je lui livre mon appréciation de la situation. Je le conduis ensuite jusqu'au blindé qui sert de PC, où Julien a préparé un point de situation sur l'opération en cours. L'opportunité d'un embarquement dans une patrouille aux alentours de notre base opérationnelle se présente. Le COMANFOR est ravi. À son retour, il assiste à la répétition de la mission du lendemain par le chef du peloton de reconnaissance.

Cette nuit passée dans le désert, lors de cette visite, est particulière. C'est une nuit de lune bleue. Les ténèbres laissent la place à une luminosité faible et diffuse, mais suffisante pour voir comme en plein jour. L'immensité du désert revêt un voile spectral et fantomatique. Au sein de notre campement, seuls veillent les hommes de garde.

Allongé sur mon lit picot, je n'arrive pas à dormir. Mon esprit repasse en boucle les évènements récents. Je pense à la fragilité de notre condition humaine, qui tient dans la paume de la main. À bien des égards, la mort au

combat de l'adjudant Fabien manifeste de manière éclatante le sens de sa vie, offerte à ses compatriotes en s'engageant au service des armes de la France. Quelle différence entre une vie offerte, une vie donnée pour la protection de sa patrie, et une vie atrophiée de consommation et de jouissance individuelle ! « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime », voire même pour ceux que l'on ne connaît pas, rajouterais-je, mais dont les destins sont intimement liés avec nous, dans le corps vivant de la Nation.

Je pense aux soldats du GTD Ardent, blessés dans leur chair ou dans leur âme, à toute la chaîne de solidarité et d'entraide, depuis les « samaritains » qui sauvent nos vies, jusqu'à la cellule de crise du Quinze-Deux à Colmar, en passant par le centre des opérations du GTD Ardent et le PC arrière à Gao. Je pense à leurs familles, à nos familles, à ma famille. Je pense à mon épouse, qui participe à sa manière à notre vie de soldat, en nous portant dans la prière des « chapelles vivantes », qui rassemblent chaque mois femmes de militaires et amis du régiment, dans l'église Saint-Joseph de Colmar, sous la direction de l'aumônier militaire du Quinze-Deux, le père Laurent-Marie.

Malgré la solitude morale du chef et l'éloignement physique, je ne ressens aucune gêne, aucun poids, bien au contraire. Dans mon for intérieur, je suis conscient d'être parfaitement à ma place, ici et maintenant, au milieu de ce désert immense, sous cette lune bleue. Notre mission est très claire. Dans cet environnement infiniment complexe et incertain, nous sommes en pleine capacité pour analyser et comprendre la stratégie de cet adversaire invisible et jusqu'au-boutiste, pour le combattre de manière déterminée avec tous les leviers d'action qui sont mis à ma disposition.

XIV

Visites d’autorités

On ne reçoit pas beaucoup de visites à Kidal. Le super-camp de l’ONU est éloigné, isolé et exposé. Aux risques sécuritaires s’ajoutent les délais et les difficultés d’accès, entre les trois journées de convoi terrestre et la disponibilité incertaine des places d’hélicoptères.

Je suis pourtant invité à une réception, à l’occasion de la tournée d’adieux du général danois, *Force Commander* de la MINUSMA, qui vient visiter les différents secteurs nord (Kidal), est (Gao) et ouest (Tombouctou), au terme de son mandat, avant de quitter le Mali.

La réception a lieu le soir, dans le camp du bataillon bangladeshi. Avec un peu d’imagination, on pourrait presque se croire transporté dans un palais de maharadjah ! En effet, les Bangladeshis disposent d’un bataillon complet de soutien, en plus de leur flottille d’hélicoptères Mi24. Sans compter que la culture britannique les a fortement marqués. C’est dire si la réception combine distinction et organisation harmonieuse.

À l’entrée du quartier bangladeshi, les invités sont accueillis par un majordome en grande tenue traditionnelle, puis empruntent un long chemin sinueux pavé de flambeaux. On arrive à une enfilade de bâtiments modulaires, sans doute le mess des officiers. À l’intérieur, un large espace moderne de convivialité succède à la nuit épaisse. Parfaitement éclairée et d’une propreté irréprochable, l’immense pièce aligne une partie salon, avec

canapés, fauteuils de cuir et tapis, et une partie restauration, avec un buffet tout droit sorti de la corne d'abondance. Des serveurs en belle tenue prennent soin des invités avec discrétion et célérité. Les murs sont décorés de posters à la gloire de l'armée bangladeshi. Les chefs des différents contingents du secteur nord de la MINUSMA sont déjà présents, un verre à la main, en grande discussion dans un anglais aux accents bigarrés. Je reconnais Jean-Charles, ainsi que les chefs du détachement hollandais. On a déjà oublié que nous sommes à Kidal.

Le général danois, qui termine un mandat de deux ans comme *Force Commander* de la MINUSMA, c'est-à-dire chef de la force militaire, arrive bientôt.

Visiblement éprouvé, il commence par rappeler l'objectif de la mission et l'historique des nombreux évènements qui ont marqué ces deux années, puis entreprend de relater dans le détail la succession de moments difficiles vécus, notamment dans le secteur nord qui a payé un lourd tribut en vies humaines et en blessés. Au fur et à mesure de son discours, je suis de plus en plus interloqué : se rend-il compte qu'au moment de quitter la mission, son ton défaitiste risque de saper le moral des soldats qu'il laisse sur le théâtre des opérations ?

Cet état d'esprit de vaincu se manifestera d'ailleurs peu après de manière emblématique, quand le camp de la MINUSMA sera à nouveau attaqué par des tirs de mortiers. Cette fois-ci, le *ground alerter 10*, servi par des personnels formés et qualifiés, remplira son office en diffusant l'alerte à temps. L'attaque surviendra au moment où j'attends le COMANFOR, venu nous visiter et sur le point d'atterrir en hélicoptère. Pendant que je m'abrite dans le blindé léger, l'hélicoptère se mettra à distance de sécurité et en position d'attente pendant quelque temps puis repartira, compte tenu de la diminution de sa réserve de carburant. Mais surtout, cette attaque endommagera légèrement les Mi24 bangladeshis, ainsi que leurs hangars de maintenance. Dépité, le contingent bangladeshi gèlera toutes ses opérations

aéromobiles, et les autorités nationales exigeront du département des opérations de maintien de la paix de l'ONU, de redéployer leur contingent dans un secteur moins exposé, sous peine de désengager du théâtre leur précieuse flottille.

Du côté du volet politique de la MINUSMA, le processus de mise en œuvre de l'accord de paix et de réconciliation se poursuit néanmoins. De plus, dans le calendrier diplomatique, il s'agit de préparer le sommet Afrique-France qui doit se tenir à Bamako, en janvier. C'est dans ces circonstances qu'est annoncée la visite du *Deputy Head of Mission*[1] de la MINUSMA, un jeune diplomate hollandais, et de l'ambassadrice de France au Mali, pour rencontrer les autorités touarègues.

À Kidal, la préparation de cette visite est confiée au représentant du *Department of Political and Civil Affairs*, Christian, un Français très agréable et cultivé mais qui trouve sa vie sans doute un peu austère dans la capitale touarègue.

L'ordre du jour de la réunion au sommet vise à échanger sur les points de blocage des GAS, les groupes armés signataires, qui refusent d'envoyer des combattants touaregs pour participer aux patrouilles communes du mécanisme opérationnel de coordination (MOC). Prévue dans l'accord de paix et de réconciliation, cette force de sécurité conjointe vise à regrouper l'ensemble des anciens combattants des différents GAS, dans le cadre du processus de désarmement-démobilisation-réintégration.

La délégation diplomatique est donc menée par le *Deputy Head of Mission*, brillant et francophone, accompagné de l'ambassadrice de France, Christian et moi-même, seuls participants à cette réunion. Ni le général commandant le secteur nord, ni son chef d'état-major ne sont invités, marque assez emblématique de la nette séparation des volets politique et militaire dans le système onusien. Quant à moi, même si je connais l'ambassadrice d'un précédent séjour au Tchad où elle venait d'être

nommée, c'est bien en tant que représentant local du général commandant la force Barkhane que j'y participe.

L'adjoint de la MINUSMA et l'ambassadrice arrivent en milieu de matinée depuis Bamako, *via* Gao. Le Mi8 blanc, marqué des lettres UN, atterrit sur l'*helipad* de Kidal. Christian les accueille en ma présence. Un convoi de véhicules SUV blancs se forme, accompagné d'une escorte guinéenne de blindés onusiens, pour se rendre au siège de la Coordination des mouvements de l'Azawad. Je ferme la marche, avec mon blindé et un VAB d'escorte.

Nous pénétrons dans la grande salle moderne de réunion, dans laquelle Bilal m'avait reçu il y a déjà deux mois. Du côté de la Coordination, Alghabass et Bilal sont présents, ainsi que le chef du MAA[2]. La présidence de la Coordination étant une présidence tournante entre les différents chefs des groupes armés signataires, c'est maintenant Alghabass qui préside.

Les salutations et les présentations sont faites de manière très protocolaire. Puis, dès que l'on entre dans le vif des discussions et des échanges, les chefs des GAS se tournent vers l'ambassadrice. Alghabass et Bilal ne s'adressent qu'à elle ! L'adjoint de la MINUSMA, pourtant chef de la délégation et responsable de la mise en œuvre de l'accord de paix et de réconciliation, est complètement mis de côté. Ici, nulle manœuvre ni grossièreté : dans leur rapport à l'histoire touarègue, le prestige de la France, qui a conclu une alliance avec les Ifoghas il y a plus d'un siècle, est encore tellement vivant que c'est naturellement à la France que l'on s'adresse. De plus, son représentant est une ambassadrice, une femme, ce qui s'accorde parfaitement à cette société matriarcale. La scène est extraordinaire. D'un côté les seigneurs des espaces transsahariens, de l'autre les autorités diplomatique et militaire de la France éternelle, et à la marge les représentants d'un système international mis de côté. Avec l'élégance de l'intelligence, l'adjoint de la MINUSMA et Christian laissent les échanges se dérouler ainsi.

L’ambassadrice, plutôt qu’entrer directement en confrontation sur les points de blocage déjà connus, cherche à faire parler Alghabass et Bilal sur les raisons sous-jacentes de leur attitude. En martelant son étonnement et son incompréhension, réels ou feints, elle amène progressivement les chefs touaregs à se dévoiler.

Alghabass rappelle la menace que le GATIA[3], parangon des forces armées maliennes, fait peser sur les Ifoghas et sur Kidal, contre tous les engagements des autorités maliennes dans le cadre de l’accord de paix. Dans ce contexte, il est impossible aux Touaregs d’affaiblir les défenses de Kidal. Par ailleurs, il s’interroge sur le concept même du mécanisme opérationnel de coordination (MOC), qui va regrouper d’anciens adversaires qui se sont opposés les uns aux autres. Il s’inquiète aussi des conditions de sécurité pour les Touaregs, qui seraient volontaires pour s’engager au sein du MOC, compte tenu de la composition mixte des patrouilles. Quant aux conditions de rémunération, il s’agit d’un aspect déterminant qui doit être clarifié.

Les échanges se poursuivent. La discussion se termine. Je suis un peu surpris de la méconnaissance apparente des préoccupations des Touaregs. Dans tous les cas, l’attente des autorités Ifoghas vis-à-vis de la France est forte, et ils sont ravis de cette rencontre. Certainement, cette réunion aura-t-elle permis de clarifier les positions des uns ou des autres, voire même de les rassurer.

De retour au camp de l’ONU, avant le décollage du Mi8 qui va la ramener à Gao puis à Bamako, j’accueille l’ambassadrice et son conseiller au camp du Vieil Armand. La représentante de la France au Mali, élégante et raffinée avec son parfum et ses souliers à talons, ainsi que son conseiller en costume de marque et chaussures vernies ont l’occasion d’y rencontrer une délégation d’officiers de l’état-major, aux visages burinés par le soleil et le sable. Le cocktail à la française est confectionné avec les moyens du bord, c’est-à-dire les rations de combat quotidiennes et les quelques

améliorations, offertes par la prime journalière d'alimentation dans un environnement rustique, bien loin des fastes bangladeshis.

XV

L’utimatum

À Kidal, la chapelle Sainte-Jeanne-d’Arc est pleine. C’est une simple tente modulaire, qui fait office de lieu de prières et de recueillement, dans un coin tranquille à proximité de l’entrée du camp du Vieil Armand. Au fil des célébrations, l’ingéniosité et la débrouillardise des soldats ont permis de remplacer la pauvre table de vie en campagne par un autel en bois.

Le père Amaury, basé à Gao où il doit aussi assurer sa mission d’aumônier militaire auprès des autres groupements, vient de temps en temps à Kidal pour y célébrer la messe. Au fil des semaines, la participation à l’office, le dimanche comme en semaine, grossit sans cesse. Derrière la personnalité charismatique du père Amaury, la présence qui l’habite attire évidemment les âmes. Le dépouillement progressif des hommes et femmes du GTD Ardent, déployés au milieu du désert loin du confort et de la civilisation moderne, constitue une autre raison qui ouvre à la contemplation et au réveil de la vie intérieure. Enfin, les attaques répétées de l’ennemi, invisible mais déterminé et assez efficace, invitent chacun à se poser des questions existentielles, à l’approche de la troisième phase du mandat, celle des opérations majeures.

Aujourd’hui, arrivé un peu en retard, je ne trouve qu’une place à l’arrière, en entrant dans la tente. La chapelle est faiblement éclairée par la lumière du dehors qui s’engouffre par les pans repliés de l’entrée. La

pénombre ne permet pas de bien distinguer le visage des participants, mais ils sont nombreux et nous sommes serrés. Toutes les catégories sont représentées, officiers, sous-officiers et militaires du rang. On reconnaît quelques figures, que l'on pourrait s'étonner de retrouver en ce lieu. Un silence recueilli règne, qui fait oublier la tourmente du monde extérieur. Devant, des statues de saint Michel Archange, le chef des armées célestes, et de sainte-Jeanne d'Arc, notre petite sœur d'armes, sont installées à côté de l'autel.

Le père Amaury, en aube et étole, nous fait entrer dans la célébration du mystère de l'Eucharistie.

Après avoir reçu la communion, je me recueille. Ma prière, pauvre et humble, porte les hommes et les femmes placés sous mes ordres, en demandant leur protection pendant toute la durée de cette mission. Je suis interrompu dans mes pensées par une personne entrée par-derrière qui se faufile jusqu'à moi et me murmure à l'oreille : « Mon colonel, il y a eu une attaque à Abeïbara ! »

Je sors aussitôt de la tente. Le capitaine Richard est devant moi, très nerveux. Je lui demande de répéter : « Il y a eu une attaque à Abeïbara. Un décédé et plusieurs blessés. »

Le ciel me tombe sur la tête ! Jusqu'ici, le GTD Ardent n'a eu « que » des blessés. Ce que je redoutais est donc survenu. « Seigneur, que Ta volonté soit faite et non la mienne. »

Je me précipite au centre des opérations, où Bruno gère la situation, imperturbable à la barre du vaisseau amiral. Il me dresse un point de situation : le compte rendu initial est erroné, il n'y a que des blessés. Je respire.

À Abeïbara, le ravitaillement en eau se fait au puits du village, équipé d'une pompe à énergie solaire, don improbable du duché de Luxembourg. Périodiquement, le train de combat n° 1 de l'adjudant-chef Serge va donc procéder au ravitaillement nécessaire. Le puits est à proximité immédiate du

fort, à une centaine de mètres. Même s'il se trouve dans le périmètre d'observation des hommes de garde, les attaques qui se rapprochent ont amené Julien à faire procéder systématiquement à une vérification de non-pollution. Ainsi, un groupe de combat du génie précède l'équipe du train de combat.

Soudain un bruit de tonnerre emplit tout le fort, amplifié par les hauteurs est et nord, comme une caisse de résonance.

Dans le fort, c'est la stupéfaction. Encore une attaque des djihadistes ! Qui plus est dans le premier cercle de sécurité autour du fort ! Le lieutenant Pierre-Yves, chef de la section d'intervention, se précipite au PC du capitaine Julien où les rejoint le médecin-capitaine Julie.

Le petit véhicule protégé (PVP) du groupe génie a littéralement volé, puis est retombé à plusieurs mètres de distance. Installé à l'arrière, le sapeur Jeffrey, arrivé sur le théâtre il y a une dizaine de jours en remplacement des premiers blessés, a été projeté hors du véhicule sous la puissance de l'explosion. Le pilote, sonné, parvient à s'extraire seul du véhicule. Il éloigne son camarade Jeffrey de la zone dangereuse, alors que le véhicule s'embrase.

Du haut du poste d'observation de jour, sur la hauteur de rochers située au nord du fort, le caporal-chef Maqui a tout suivi. Il se précipite au secours de ses camarades. D'emblée, il prend les choses en main et donne des ordres pour sécuriser le périmètre et apporter les premiers secours, en attendant l'équipe médicale. Deux piqûres de morphine sont données à Jeffrey, dont le bassin et les deux jambes sont brisés.

Au PC de Julien, des comptes rendus indiquent que les djihadistes sont en position d'observation sur les hauteurs est. Il ordonne à Vert 40 de déployer les tireurs d'élite longue distance, et de mettre en batterie les mortiers de 81 mm, ouverture du feu aux ordres. Il déploie une patrouille de renseignement spécialisé, indicatif Cerbère, dans le cercle élargi de sécurité du fort, pour observer tout déplacement possible des assaillants.

Quand le blindé sanitaire arrive, Julie est prise en compte par un sapeur qui la guide à pied jusqu'au nid de blessés. Elle y trouve Jeffrey, entouré de ses camarades qui procèdent aux gestes de premiers secours. Elle constate que Jeffrey est dans un état critique qui se dégrade. La prise en charge par l'équipe médicale commence. Soudain des coups de feu retentissent. Se baissant instinctivement sans comprendre d'où les tirs proviennent, Julie ordonne à son équipe de continuer et se concentre sur Jeffrey. Elle sait qu'une grande partie du sous-groupement est déployée : « Je suis le médecin et ils ont besoin de moi, donc rien ne peut m'arriver et les gars ne laisseront rien m'arriver, se dit-elle intérieurement. Je vais les laisser faire ce qu'ils savent faire, comme ils me laissent faire ce que je sais faire. »

En contradiction flagrante avec ce qu'elle enseigne à ses stagiaires, infirmiers et médecins, dans son centre de formation de sauvetage au combat, elle se détache volontairement de la situation tactique, remet mentalement sa propre sécurité entre les mains de Julien et se concentre sur Jeffrey. La liaison par téléphone satellitaire avec le *Patient Emergency Coordination Cell* (PECC) de N'Djamena est très mauvaise. Il faut passer par la radio pour transmettre les éléments médicaux, indispensables pour préparer l'évacuation. Mais le pronostic vital de Jeffrey est sombre, et Julie ne veut pas alerter les hommes du sous-groupement Vert sur la gravité de ses blessures. Elle transmet alors, sur le réseau radio du sous-groupement, des éléments peu compréhensibles, très techniques et propres au vocabulaire médical. L'autre médecin du « rôle 1 », Romain, relaie les informations à N'Djamena depuis le PC de Julien. Le dialogue avec le PECC ainsi établi, Julie parvient *in extremis* à stabiliser Jeffrey avant son évacuation par hélicoptère. L'action déterminante de ses camarades, puis de Julie, permettra à Jeffrey de survivre. Il sera évacué dans les plus brefs délais vers l'hôpital militaire de Percy à Paris, où l'attendent plusieurs opérations chirurgicales et une longue convalescence.

À Abeïbara, une fois la situation rétablie, on cherche à comprendre comment les djihadistes ont pu poser des mines à proximité immédiate du fort, dans le premier cercle de défense où les règles d'engagement sont offensives. Le spectacle de la colonie d'ânes qui a envahi le village d'Abeïbara donnera la réponse la plus probable : tels Ulysse et ses compagnons s'agrippant au ventre des moutons pour échapper au cyclope, les terroristes se seraient infiltrés de nuit aux abords immédiats du fort et du puits, recroquevillés et camouflés entre les ânes, pour échapper à l'observation permanente des sentinelles équipées de lunettes de vision nocturne.

Une saisie d'opportunité permet à la force Barkhane de contre-attaquer. L'appui aérien mis en place à partir de Niamey, et qui nous permet de surveiller certaines zones d'intérêt de l'Adrar, identifie un haut responsable des groupes armés terroristes.

Aussitôt, en boucle courte et dans un temps très réduit, le poste de commandement de N'Djamena, le centre des opérations du GTD Ardent à Kidal, le PC du sous-groupement Vert à Abeïbara et le détachement CAESAR sont mobilisés pour une action de « ciblage dynamique ».

L'objectif est localisé précisément à plusieurs dizaines de kilomètres, au nord d'Abeïbara, une identification positive est confirmée par moyen aérien, sans risque d'imbrication avec la population.

Les deux CAESAR sont mis en batterie, à l'extérieur du fort. L'ordre de déclenchement de la frappe est donné par N'Djamena. En l'espace de quelques minutes, les CAESAR délivrent leurs salves d'obus de 155 mm, qui décrivent leur courbe parfaite dans le ciel d'azur et s'abattent sur le chef terroriste.

Quelque temps après, nous apprenons la tenue d'une nouvelle *shura*, en présence de tous les chefs traditionnels des différents clans Ifoghas, où Iyad Ag Ghali lance un véritable ultimatum aux habitants de l'Adrar :

« Rejoignez al-Qaïda au Maghreb islamique ou quittez définitivement l'Adrar des Ifoghas ! » Dans la lutte qui l'oppose à Barkhane, le djihadiste impose un chantage odieux à la population pour mettre en place son califat. Prise en otage, la population devient l'enjeu de cette guerre asymétrique et attend, en spectatrice impuissante, de se rallier au vainqueur.

À Kidal, on m'apprend la visite d'un journaliste. Celui-ci vient réaliser un reportage vidéo sur les relations entre la France et le MNLA. Il a déjà pris contact avec l'état-major du secteur nord de la MINUSMA et souhaiterait rencontrer des autorités ou des soldats de la force Barkhane en patrouille. Après vérification avec le conseiller communication du PC de N'Djamena, on s'aperçoit que ce journaliste n'est pas accrédité auprès des forces françaises, et que sa présence à Kidal n'est pas connue. Sa demande de contact est donc émise en dehors du cadre habituel que les journalistes connaissent bien. Il semblerait également qu'il soit arrivé à Kidal depuis le Niger, transporté par des Touaregs qu'il aurait rémunérés.

Kidal est tristement connu pour les prises d'otages des journalistes de RFI, Ghislaine Dupont et Claude Verlon, tués en novembre 2013 dans des circonstances qui ne sont pas encore éclaircies. Ce journaliste prend donc des risques coupables, d'abord pour sa propre sécurité, ensuite pour celle des militaires français qui pourraient avoir à risquer leur propre vie pour le secourir, en cas de nouvelle prise d'otages. Il aurait pu s'organiser un peu mieux, se faire accréditer et participer à des opérations en tant que journaliste inséré, comme cela est régulièrement proposé. La recherche du scoop ne justifie pas de s'affranchir des mesures de sécurité.

À côté de la popote du bâtiment-vie de l'état-major, une tente modulaire abrite un poste de télévision, quelques canapés et des fauteuils. Dans les rares moments de détente, cela offre à chacun la possibilité de suivre les actualités du pays et de s'évader un peu. En ce moment se déroulent les primaires pour la désignation des candidats à la future élection

présidentielle. Les échanges promettent d'être intéressants. Pour la première fois depuis bien longtemps, les problématiques de défense constituent un enjeu au sein de la classe politique. Les attentats terroristes de 2015 et la menace islamiste au Levant et au Sahel ont permis de sortir de l'état d'esprit des « dividendes de la paix ». Malheureusement, les débats des primaires retransmis par la télévision peinent à nous captiver, nous qui portons au loin les armes de la France.

En changeant de programme, nous nous consolons avec le Vendée Globe, cette course solitaire et sans escale autour du monde en passant par les trois caps de l'hémisphère Sud. Dans notre océan de sable, nous nous trouvons des points communs avec cette course surnommée « l'Everest des mers », où les meilleurs skippers français et internationaux se livrent à une compétition gigantesque, seuls au milieu du désert liquide, dans la furie des vents et des océans. Trois semaines après le départ des Sables-d'Olonne, les premiers ont passé le cap de Bonne-Espérance et sont entrés dans l'océan Indien. Le Breton Armel Le Cléac'h et son concurrent britannique Alex Thomson sont déjà engagés dans un duel d'anthologie. Cette aventure humaine et sportive extraordinaire nous inspire et nous fait vibrer au souffle du génie français.

XVI

Veillée d'armes

La visite du sous-chef opérations (SCOPS) de l'état-major des armées est annoncée. Il est l'adjoint direct du chef d'état-major des armées (CEMA), qui commande l'ensemble des opérations interarmées françaises et donc l'opération Barkhane. Il a été le premier commandant de la force Serval en 2013, puis le général commandant les opérations spéciales. C'est dire s'il connaît bien le théâtre de la bande sahélo-saharienne. Sa visite à la veille du déclenchement d'une des opérations majeures du mandat du GTD Ardent manifeste l'importance que lui accorde le niveau stratégique, à une période particulièrement sensible, peu avant le sommet Afrique-France et au moment où la campagne présidentielle s'intensifie.

Accompagné du COMANFOR, le SCOPS arrive en hélicoptère sur l'*helipad*. Je l'accueille au pied du *Caïman*. L'homme est impressionnant. Un géant au regard pénétrant. Nous nous rendons directement au camp du Vieil Armand. Après un tour d'horizon de Kidal depuis le toit d'un bâtiment, un point de situation des opérations du GTD Ardent lui est présenté, en soulignant l'approche et l'action globales, ainsi que l'idée de manœuvre de l'opération à venir, l'opération Iroquois. Nos échanges portent sur le choix de la meilleure option stratégique militaire et des meilleurs modes d'actions tactiques dans la lutte contre AQMI. Le SCOPS ne livre pas sa pensée, mais pose des questions et écoute. Ces discussions

me donnent l'impression d'une visite de terrain pour irriguer la réflexion stratégique sur la nécessaire transformation dynamique de l'opération, ainsi que d'une reconnaissance du champ de bataille, avant que ne retentisse la clameur du combat.

Une fois la présentation effectuée, le SCOPS remonte dans son hélicoptère pour se rendre à Abeïbara et rencontrer Julien et ses hommes. Je comprendrai plus tard que cette visite a sans doute permis au SCOPS de préparer une décision de niveau stratégique, quant au devenir du fort Maréchal-Lyautey, point d'appui tactique et logistique devenu point de fixation dans l'affrontement entre Barkhane et AQMI.

Concernant l'opération Iroquois, le GTD Ardent va recevoir le renfort de la force interarmées Barkhane, dans la logique de la guerre des capitaines et des colonels, où tous les moyens disponibles sont mis à la disposition des chefs tactiques.

Une conférence de planification est organisée à Kidal, au poste de commandement principal. Y participent l'ensemble des chefs opérations ou officiers de liaison des unités données en renfort. En plus de ses trois sous-groupements et de son train de combat n° 2, le GTD Ardent bénéficie de l'appui :

- d'un sous-groupement aéromobile – il est composé d'hélicoptères de manœuvre, de reconnaissance et d'attaque, et d'appui-destruction ;
- d'un peloton de protection et d'appui au déploiement dont la mission est de mettre en place, au beau milieu du désert, des points logistiques de ravitaillement carburant pour allonger le rayon d'action des hélicoptères ;
- d'un sous-groupement renseignement composé de capteurs spécialisés ;
- d'un groupe commando ;

- d’un détachement d’appui cynotechnique d’équipes ADNH[1] et ARDE[2] ;
- d’une conseillère juridique[3] pour la manœuvre complexe des règles d’engagement, selon qu’elles soient autorisées d’emblée, déléguées ou à demander.

Sous la direction de Matthieu, qui a appris l’art de la planification à l’École de guerre allemande, la conférence permet à tous les acteurs interarmes de saisir la particularité et la complexité de la zone, ainsi que la nature de l’adversaire, puis de comprendre mon idée de manœuvre ainsi que les effets attendus. En réponse, chacun explique la nature de sa contribution aux effets recherchés et la forme qu’elle revêtira. Seul l’appui aérien fait l’objet d’une séquence de planification dissociée, compte tenu de la particularité de la chaîne de commandement, avec une force opérative dont le PC est basé à N’Djamena, et le commandement de la composante aérienne à Lyon-Mont-Verdun, en métropole.

Quelques jours avant le début de l’opération, le GTD Ardent doit donc finaliser les derniers détails de l’appui aérien, depuis son poste de commandement de Kidal directement avec Lyon !

La préparation des équipements constitue une opération militaire à part entière. Les spécialistes techniques de Gao montent sur les trois sites de départ de Kidal, Abeïbara et Tessalit, dans une logique de soutien de l’avant. Leurs visites sont loin d’être anodines, tant les équipements souffrent dans les conditions d’extrême rusticité dans lesquelles les sous-groupements évoluent. La chaleur torride, l’aridité de l’air, l’abrasivité du sable qui s’insinue partout, usent prématurément les armes comme les équipements individuels et les véhicules.

Le train de combat du capitaine Philippe arrive en convoi terrestre, depuis Gao jusqu’à Kidal, transformé en un véritable sous-groupement tactico-logistique avec un contrôleur aérien, une section d’infanterie, une section de combat du génie et le peloton de protection et d’appui au

déploiement (PPAD). Il ramène également des véhicules réparés et des citernes souples de carburant, ainsi que de nombreuses pièces de rechange qui seront déterminantes pour que l'opération puisse se dérouler de manière fluide et harmonieuse.

Cette préparation logistique est le point d'orgue d'une montée en puissance. En réalité, elle a commencé au premier jour du mandat. Sous la main ferme et experte du lieutenant-colonel Frédéric, resté à Gao auprès des différents acteurs de la maintenance, les trois sites isolés et éloignés du GTD Ardent ont fait l'objet d'une véritable manœuvre tout au long des deux premières phases du mandat, pour pousser vers l'avant l'ensemble des ressources (denrées, matériels, carburant, etc.) indispensables.

Enfin, s'agissant des moyens de commandement et de communication à mettre en place, c'est toute la force Barkhane qui se mobilise.

Chaque commandant d'unité dispose de son VAB VENUS, qui permet une liaison satellitaire. Quant au PC tactique qui va me permettre de rester en liaison avec N'Djamena, comme avec le PC principal de Kidal, celui du sous-groupement aéromobile (SGAM) à Tessalit, et avec l'ensemble des unités placées sous mes ordres, il est constitué d'une manière magistrale. L'unique VAB ML[4] qui permettrait d'assurer l'ensemble des besoins en liaison radio, PNIA[5] et transmission de données, est en effet stationné à N'Djamena. Ce VAB ML va donc être embarqué sur la base aérienne du camp Kosseï, dans un Antonov russe de location, puis transporté du Tchad au Mali, débarqué à Gao et amené avec le train de combat de Philippe.

C'est dans ce contexte, quelques jours avant le lancement de l'opération Iroquois, que nous célébrons la fête traditionnelle du « 2S 211[6] ». Préparée par le « bazar » de service, c'est-à-dire l'officier saint-cyrien de la promotion la plus récente – en l'occurrence les lieutenants Samuel, à Kidal, Ambroise, à Tessalit, et Rémy, à Abeïbara –, cette commémoration rappelle la bataille d'Austerlitz, où sont tombés les premiers officiers saint-cyriens, et qui a vu la victoire éclatante du génie tactique de l'empereur

Napoléon I[er]. Pour nous, elle fait un peu figure de veillée d'armes. Pendant une soirée, nous rejoignons en esprit l'ensemble de nos camarades saint-cyriens, français et étrangers, qui célèbrent dans leurs unités respectives à travers le monde la joie et la fierté d'être issus de la « Spéciale ». À Kidal, le bâtiment du commandement est transformé en bivouac de l'Empereur, avec l'appel des promotions, le discours traditionnel du saint-cyrien le plus ancien, les chants et les rires agrémentés d'un repas amélioré, puis le « Pékin de Bahut ». Nous avons une pensée toute particulière pour l'un de nos anciens, qui a terminé ses jours terrestres, pas très loin d'ici : Charles de Foucauld, l'officier de cavalerie devenu ermite, assassiné il y a exactement cent ans, à Tamanrasset, au milieu de ses amis touaregs et dont la fête est le 1[er] décembre. Le lendemain matin, après une courte nuit, nous nous retrouvons sur le toit du bâtiment quelques minutes avant le lever du soleil pour saluer l'aube resplendissante de la victoire d'Austerlitz, en chantant à l'unisson l'hymne de Saint-Cyr *La Galette* :

Noble galette que ton nom
Soit immortel en notre histoire,
Qu'il soit ennobli par la gloire
D'une vaillante promotion.
Et si dans l'avenir
Ton nom vient à paraître,
On y joindra peut-être
Notre grand souvenir.
On dira qu'à Saint-Cyr,
Où tu parus si belle,
La promotion nouvelle
Vient pour t'ensevelir.

Soit que le souffle du malheur

Sur notre tête se déchaîne,
Soit que sur la terre africaine
Nous allions périr pour l'honneur,
Ou soit qu'un ciel plus pur
Reluise sur nos têtes,
Et que loin des tempêtes
Nos jours soient tous d'azur,
Oui tu seras encore,
Ô galette sacrée,
La mère vénérée
De l'épaulette d'or.

Tandis que la phase de préparation de l'opération Iroquois se termine, des rumeurs inquiétantes amènent les chefs des GAS à provoquer une réunion de crise à laquelle ils me demandent d'assister avec le nouveau chef d'état-major du secteur nord, le colonel Éric, un camarade de promotion de l'École de guerre. Des informations convergentes laissent en effet à penser que le Groupe d'autodéfense des Touaregs Imghads et alliés (GATIA) se préparerait à attaquer Kidal de manière imminente. Déjà, des exactions ont eu lieu dans des villes environnantes. Il semblerait que des missions de reconnaissance ont été menées sous la forme d'infiltrations dans Kidal. Devant la menace, Alghabass et Bilal me demandent explicitement si Barkhane va les aider. Je leur réponds que si Kidal est attaquée, Barkhane appuiera la MINUSMA dans la défense de la ville et de ses habitants. Avec Éric et l'état-major onusien, nous établissons un plan de défense commun. Cependant, pour le GTD Ardent, le dilemme est radical : faut-il rester à Kidal, dans l'attente d'une attaque imminente du GATIA, mais en laissant sa liberté d'action à Iyad Ag Ghali dans l'Adrar ? Faut-il déclencher l'opération Iroquois contre AQMI, en risquant d'affaiblir la défense de Kidal ?

Dans l'incertitude, je me retire dans la solitude de mon bureau et prends un temps de réflexion, pour analyser les avantages, les inconvénients et les risques, et comparer chacune des options. En étudiant la fiabilité des informations des chefs GAS, et en liaison avec la chaîne renseignement de la force Barkhane, je m'attache surtout à élaborer une appréciation autonome de la situation.

Je prends la décision de lancer l'opération Iroquois.

La veille du départ pendant la messe du père Amaury, la chapelle Sainte-Jeanne-d'Arc n'a jamais été aussi comble.

Nous sommes arrivés à un point culminant du mandat. Le GTD Ardent est prêt à lancer l'offensive vers le septentrion malien, dans des zones laissées volontairement en jachère depuis 2013 pour laisser les islamistes y revenir. Depuis la reprise de la saison des combats, AQMI a montré sa capacité à frapper de manière indirecte mais assez efficace. Le GTD Ardent a trouvé les modes d'action appropriés et rendu les coups. Il bénéficie désormais de nombreux renforcements. L'opération qui s'annonce est la plus importante, en termes de durée et de volume de forces déployées, depuis 2013. Six cents combattants et cent cinquante véhicules de combat sont mobilisés pour une durée prévue de trois semaines d'opérations dans le repaire djihadiste.

Pourtant l'incertitude est à son apogée : incertitude sur la résistance que nous allons rencontrer, incertitude sur les pertes que nous risquons de subir, incertitude sur l'attaque de Kidal par le GATIA qui nécessiterait de mettre un terme à l'opération en cours et de revenir précipitamment au sud.

La nuit qui précède le départ, au moment de quitter le cadre familier et rassurant du camp du Vieil Armand, du fort Maréchal-Lyautey et de la plateforme de Tessalit, chacun trouve un moyen personnel pour faire face à l'inconnu des trois prochaines semaines. Certains se retirent, dans le silence ou la prière, d'autres recherchent la force du groupe, dans le jeu, la

conversation ou la camaraderie, ou se réfugient dans le prétexte d'une occupation quelconque.

Dans l'intimité de ma cellule, je me retrouve face à moi-même. Bien sûr, le sentiment de responsabilité vis-à-vis des hommes que je mène au combat est dominant. Mais c'est surtout à ma femme et à mes enfants que je pense. La petite pierre, coloriée par la main de mon plus jeune fils, me raccroche à eux comme à une ligne de vie.

XVII

Raid aéroterrestre

Dans le ciel d'azur, le disque étincelant du soleil est déjà lancé sur sa trajectoire quand le capitaine Hervé décolle de la base de Niamey. Le Mirage 2000 s'élève en bout de piste, lourdement chargé avec ses bombes GBU[1]. En prenant de l'altitude, Hervé effectue un léger virement et règle son cap vers le nord. Il sent derrière lui toute la puissance de son avion de chasse qui traverse l'éther à une vitesse hallucinante. Les paramètres de vol étant bien établis, Hervé regarde un instant la rotondité de la terre sur la ligne d'horizon. D'en haut, le spectacle du massif de l'Aïr est à couper le souffle. Dans cet univers minéral intact, on croirait voir les traces d'un pinceau géant qui forment un tableau d'une beauté stupéfiante aux mille nuances de couleur.

Hervé récapitule les informations du briefing du matin. Il s'agit d'une mission d'appui air-sol au profit des camarades terriens en lutte contre AQMI. La surveillance aérienne au-dessus de l'Adrar des Ifoghas a permis d'identifier et de localiser les éléments ennemis qui transmettent du renseignement d'intérêt militaire à leur deuxième échelon de poseurs de mines, pour attaquer notre convoi, qui s'élance de Kidal vers Abeïbara.

Moins de quarante minutes après son décollage, Hervé voit les premières hauteurs de l'Adrar se rapprocher. Il affine son cap en direction de sa zone d'action, et décélère pour acquérir ses objectifs. Les coordonnées

transmises sont bientôt à portée du *pod*[2] d'observation du Mirage 2000. Après un tour d'observation à très haute altitude, Antoine confirme ses deux objectifs successifs et se positionne sur une première trajectoire. En l'espace d'un instant, une première bombe quitte son berceau et entame sa course, guidée par la tâche laser. Puis, la seconde bombe est libérée. En bas, les positions des guetteurs ennemis sont pulvérisées.

À terre, les capitaines Olivier et Philippe ont quitté Kidal plus tôt dans la matinée. Le sous-groupement Bleu et le train de combat sont engagés dans la grande vallée qui pénètre dans l'Adrar des Ifoghas vers Ouzzeïn, puis Abeïbara. Ils voient d'abord les deux gigantesques gerbes de feu, de rochers et de sable s'épanouir sur les hauteurs est et ouest, de part et d'autre du couloir qu'emprunte la longue colonne de véhicules, puis entendent les deux explosions remplir toute la vallée.

Le dispositif de départ est bientôt en place.

Le sous-groupement Bleu du capitaine Olivier a rejoint Abeïbara où il a relevé le sous-groupement Vert de Julien en prenant en compte la mission de contrôle de zone. Il assure ainsi la sûreté arrière, entre Abeïbara et Kidal, où il a laissé un petit détachement pour la défense du camp du Vieil Armand et une capacité de réaction initiale en cas d'attaque du GATIA.

Le sous-groupement Vert, relevé par Bleu sur le fort Maréchal-Lyautey, s'est installé en base opérationnelle à la sortie d'Abeïbara. Le train de combat du capitaine Philippe l'a rejoint et termine la rupture de charge des ressources logistiques, qui sont déposées au fort pour toute la durée de l'opération. Une fois cette étape achevée, il est fin prêt pour accompagner ses camarades. La nature de sa mission d'appui est non seulement logistique, pendant les phases de combat pour exploiter une opportunité ou rétablir une situation défavorable, mais également tactique par la reconnaissance d'axe et l'acquisition du renseignement.

À Tessalit, le sous-groupement Jaune du capitaine Stéphane est en ordre de bataille. Le sous-groupement aéromobile et son PC de mise en œuvre ont

installé leur dispositif à l'intérieur de la plateforme désert relais (PfDR). Stéphane et tous ses renforts ont procédé à une répétition générale sur une gigantesque caisse à sable à côté de la zone-vie repérable aux murs d'énormes cubes grillagés remplis de terre destinés à protéger les alignements de tentes. Stéphane laisse sur la PfDR un petit détachement, avec une section de combat d'infanterie afin de poursuivre la mission de contrôle de zone dans et autour de Tessalit.

À Kidal, mon commandant en second, Pierre-Stéphane, est monté de Gao pour prendre ma place au poste de commandement principal (PCP), avec Bruno à la barre. Le PC tactique à partir duquel je commanderai est inséré dans le train de combat du capitaine Philippe, avec Matthieu dans le VAB PC et le commandant Paul, l'adjoint de Bruno, comme chef du centre des opérations du PC tactique. Pour ma part, je me déplacerai en blindé léger avec ma fidèle équipe de gardes du corps.

La première phase de l'opération commence avec deux frappes simultanées sur des objectifs planifiés, au nord d'Abeïbara, et à l'est de Tessalit. L'effet recherché est un effet de déception, pour faire croire aux djihadistes que nous renouvelons simplement des opérations de portée limitée, déjà réalisées par les sous-groupements au cours du mois précédent. Comme nous sommes observés en permanence, nous cherchons à tromper nos adversaires sur la nature, l'ampleur et les objectifs réels de l'opération.

À Abeïbara, ce sont les CAESAR qui font encore entendre leur voix puissante, pour effectuer cette frappe chirurgicale grâce à leur allonge et leur précision. À Tessalit, ce sont les Mirage 2000 de Niamey qui sont à nouveau sollicités.

Cette double frappe donne le signal de départ. Le sous-groupement Vert quitte Abeïbara et s'élance vers le nord, suivi du train de combat, tandis que le sous-groupement Jaune débouche de Tessalit vers l'est.

Les premiers jours sont caractérisés par une progression assez fluide et nominale. Le départ d'Abeïbara fait sortir le sous-groupement Vert du cycle

infernal de la succession des épreuves passées et l'oriente vers de nouveaux objectifs. Le train de combat du capitaine Philippe, indicatif Gris, renforcé de la section Vert 10 du lieutenant Éric, évolue dans le désert comme un véritable sous-groupement tactique. Le sous-groupement Jaune de Stéphane progresse remarquablement.

En fin de journée, nous nous installons en base opérationnelle. Même si Vert et Gris progressent dans le même fuseau, les bases sont voisines mais bien distinctes et distantes de plusieurs centaines de mètres, compte tenu du volume important de véhicules dans chaque unité. Nous recevons à nouveau la visite du COMANFOR. Un point de rendez-vous est fixé dans le désert où une zone de poser de circonstance est installée. Arrivé en fin de journée, le COMANFOR assiste au point de situation du soir, au PC tactique. Dans la base, formée d'une enceinte de véhicules blindés qui permet une observation et une défense tous azimuts, le PC tactique constitue une petite enclave intérieure en U, avec le VAB PC, les VAB de la section transmissions, dont le VAB ML, ainsi que les véhicules des différentes cellules du centre des opérations. À l'intérieur du U des véhicules, les tables de campagne sont alignées sur le sable, sous un auvent de filets antichaleur. Les personnels du centre des opérations travaillent sur leurs micro-ordinateurs portables. L'absence de lumière est un impératif. Le point de situation se fait ainsi dans la pénombre, à la lueur des écrans, avec parfois une petite lumière rouge soigneusement orientée pour étudier la carte. Matthieu et Paul font le point des activités passées, et présentent les opérations à venir.

Après le repas avec le COMANFOR, autour d'une ration de combat et d'un café préparé par John, un colosse polynésien de mon détachement d'accompagnement, je fais le tour du dispositif de sécurité et vais discuter avec les hommes. Dans la nuit, les contacts sont plus simples. Les soldats sont heureux de cette vie au grand air, dans une saine fraternité d'armes. Ils s'épanouissent dans la beauté exigeante du désert et se révèlent à eux-

mêmes face à l'adversité. Le chef du groupe qui reçoit le tour de garde de nuit comprend l'importance de sa mission qui permet aussi à ses chefs de se reposer pour garder l'esprit clairvoyant et prendre les bonnes décisions. Allongés sur nos lits picots, nous nous endormons, bien emmitouflés car les nuits commencent à être très fraîches, les yeux plongés dans les étoiles.

Dans mon sommeil, je suis soudain réveillé par plusieurs coups de feu. Il fait nuit. Je me rends au centre des opérations tout proche. Matthieu est déjà là. C'est le sous-groupement Vert, en base opérationnelle à plusieurs centaines de mètres. Son dispositif de garde de nuit a observé des individus suspects, en train de creuser et de déposer au sol « quelque chose ». L'affaire est entendue : ce sont évidemment des djihadistes, en train de poser des mines sur les axes que nous sommes censés emprunter le lendemain. La garde a ouvert le feu.

Le lendemain après le départ du COMANFOR, nous reprenons notre progression, assommés par la température qui remonte de trente degrés par rapport à la nuit.

Dans le fuseau ouest, les compartiments de terrain que traverse le sous-groupement Jaune sont barrés par des hauteurs rocheuses. Celles-ci offrent à l'ennemi autant de points d'observation pour renseigner sur la progression de Jaune, et installer des mines ou des engins explosifs improvisés sur les points de passage obligés ou les itinéraires les plus probables. Cette situation expose Stéphane aux risques d'attaques, de dommages sur les véhicules et d'éventuelles pertes, voire de retards du fait des vérifications de non-pollution systématiques. Très intelligemment, il se coordonne avec le sous-groupement aéromobile, pour qu'en avant de la colonne, une patrouille d'hélicoptères dépose des commandos sur les hauteurs qui commandent les points de passage obligés, déniant ainsi à l'adversaire cet avantage tactique.

Par cet appui systématique de l'avant, Stéphane parvient à progresser de manière tout à fait fluide et harmonieuse.

Les objectifs intermédiaires de Julien et Stéphane sont bientôt accessibles. Ils avaient déjà fait l'objet d'une opération à leur niveau il y a un mois. Même si la reconnaissance de ces hameaux isolés se fait avec toute la rigueur requise, la répétition de ces opérations vise surtout à tromper les djihadistes. S'agissant du sous-groupement Vert, les pièges du terrain ainsi que le renseignement fourni par le détachement multicapteur imposent une certaine prudence tactique, en éclairant la progression sur plusieurs zones.

En fin de journée, après l'installation en base opérationnelle, le point de situation préparé par Paul laisse entrevoir une situation logistique préoccupante. La progression des derniers jours, sur des sols rugueux aux arêtes rocailleuses chauffées à blanc par la chaleur, a été particulièrement éprouvante pour les pneus des VAB. Le lot de pneus de rechange, dont chaque sous-groupement dispose dans son train de combat n° 1, est sérieusement diminué. Dans cet environnement où la nature est particulièrement abrasive pour les équipements, la réparation des pneus est une opération interarmées à part entière. Il s'agit d'organiser un véritable pont aérien pour évacuer les pneus endommagés, les faire réparer à Gao par l'équipe dédiée en urgence absolue, puis les ramener sur la ligne de front. Pour ma part, je fais clairement comprendre qu'il n'est pas question que la progression du GTD soit ralentie une seule minute par une pénurie de pneus de rechange. Il s'agit donc de reconstituer sans attendre le stock de pneus, pour ne pas risquer de se retrouver dans une telle situation. En effet, maintenant que les objectifs tactiques intermédiaires ont été coiffés, il est impératif de continuer le raid blindé en mode rapidité vers l'objectif réel, la ville de Boughessa. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre du temps, lequel serait aussitôt mis à profit par AQMI pour préparer sa défense ou s'enfuir. La chaîne aéromobile et la chaîne logistique se mettent aussitôt en branle, avec Frédéric et les équipes de maintenance à Gao, pour mettre

en place ce pont aérien d'hélicoptères de manœuvre et reconstituer les stocks de pneus en réserve.

Après le point de situation, une petite cloche retentit. C'est le père Amaury qui sonne la messe. Au beau milieu de la base, à l'ombre du blindé sanitaire de l'équipe médicale, quelques fidèles, officiers, sous-officiers, militaires du rang, se rassemblent sous les regards de leurs camarades, un peu étonnés mais respectueux. Pas très loin de l'ermitage de Charles de Foucauld, au cœur du septentrion malien et du repaire djihadiste, le *Padre* célèbre le mystère de la Rédemption, sur cette terre de désolation du bout du monde, devant quelques soldats français.

Le lendemain, nous reprenons notre progression vers Boughessa. Le maintien du rythme est essentiel. Les djihadistes ne vont pas tarder à comprendre quel est notre objectif réel. Il faut aller vite. Mes directives sont claires : nous sommes bien dans une reconnaissance d'axe, pour ne pas tomber dans les pièges que les djihadistes pourraient vouloir poser sous les roues de nos véhicules. Mais cette reconnaissance doit s'effectuer rapidement.

Boughessa est une ville carrefour, à la limite nord de l'Adrar des Ifoghas, avant la frontière algérienne, au croisement de l'axe sud-nord Kidal-Abeïbara et de l'axe ouest-est Tessalit-Talhandak-Tin Zaouatene. Nous la considérons comme un repaire potentiel de djihadistes. Boughessa est dominée au nord par les premières hauteurs du Hoggar, avec des falaises qui surplombent la ville et une étroite vallée qui pénètre dans les recoins du massif montagneux. Au nord-ouest, un axe de contournement beaucoup plus large permet d'accéder à la frontière algérienne.

Depuis la nuit dernière, un groupe commando s'est infiltré et installé en position d'observation sur les hauteurs nord, après avoir été déposé par hélicoptère à distance de discrétion. De plus, la composante aérienne assure une surveillance permanente à très haute altitude, sur d'éventuelles

« fuyantes », qui tenteraient de s'échapper de Boughessa par le nord-ouest vers la frontière algérienne.

Pendant la phase de reconnaissance, le sous-groupement Vert intercepte un suspect se déplaçant à moto. Contrôlé, l'homme ne cache pas son irritation. La fouille dévoile le transport de nombreuses munitions. La vérification de son identité le relie directement à des djihadistes. Après une interrogation initiale et un échange radio avec N'Djamena, décision est prise de le capturer. Un hélicoptère est envoyé pour le récupérer et le transférer, pour un interrogatoire complémentaire. Malheureusement, cette capture a pris du temps. Je me demanderai plus tard si ce Touareg n'a pas été envoyé sciemment à notre contact pour ralentir notre progression.

À une dizaine de kilomètres de Boughessa, je trouve que nous n'avançons pas assez vite. Je quitte la colonne du train de combat et me rends directement au PC de Julien. Il est en train de finaliser la phase d'approche autour d'une caisse à sable avec ses chefs de section. Son idée de manœuvre porte sur un moment complexe, avec une extrême concentration de la colonne avant le point d'éclatement pour réaliser le bouclage.

En arrivant, je comprends également que cet arrêt a permis de réparer un véhicule. Cependant, cela doit s'activer du côté des djihadistes et je décide de relancer immédiatement l'action : « Allez, on y va ! »

Chacun remonte dans son véhicule. C'est reparti. Je reste avec le sous-groupement Vert. L'approche de Boughessa se fait rapidement comme je le souhaite, afin de ne laisser aucun temps de réaction à l'ennemi. Le sous-groupement Jaune arrive par l'ouest, de manière parfaitement synchronisée. Le sous-groupement Vert, suivi du train de combat, arrive par le sud. Le désert laisse progressivement la place à des compartiments de terrain plus resserrés, avec des pistes rocailleuses, des oueds et des troupeaux de chèvres, tandis que les hauteurs du massif montagneux qui surplombe Boughessa émergent de l'horizon.

En phase finale d'approche des unités terrestres, un hélicoptère *Tigre* surgit et entame un large mouvement circulaire autour de la ville pour détecter les éventuels fuyards, tandis que Jaune et Vert mettent en place le dispositif hermétique de bouclage, à distance d'observation des premières habitations.

XVIII

La fuite

Rapidement, le dispositif de bouclage de Boughessa est en place.

Stéphane et le sous-groupement Jaune contrôlent les accès ouest, par la piste qui vient de Tessalit et Talhandak et qui traverse une palmeraie, juste avant de déboucher sur le village. Julien et le sous-groupement Vert contrôlent les accès sud par la piste qui vient d'Abeïbara, ainsi que les accès est par la piste qui va vers Tin Zaouatene. Le groupe commando, parfaitement dissimulé, est en position d'observation sur les hauteurs au nord du village, complétant le bouclage. Le *Tigre*, en vol circulaire dans les hurlements stridents de sa turbine, poursuit sa mission d'appui renseignement comme un rapace à l'affût pendant le temps de vol qui lui reste sur zone. Le train de combat de Philippe s'installe en base opérationnelle au sud de Boughessa, en arrière de Vert.

Les premières observations n'indiquent aucun signe d'activité dans le village. On devine deux lignes parallèles de bâtiments de part et d'autre d'un grand espace central. Il doit y avoir une cinquantaine d'habitations traditionnelles, en pisé, sans fenêtres. L'espace est organisé en enclos délimités par des alignements de cailloux et de petites pierres, avec quelques chèvres ou quelques ânes. De rares silhouettes furtives passent d'une porte à l'autre. Boughessa est anormalement calme.

La fin de la journée approche déjà. Il n'est pas concevable de conduire l'opération de fouille dans l'obscurité. Le GTD Ardent s'installe donc, en maintenant le bouclage et l'observation permanente.

La nuit se passe sans incident dans l'attente du début du ratissage. Le dispositif de garde du sous-groupement Jaune détecte des mouvements dans la palmeraie, mais rien à signaler du côté de Vert.

Au lever du soleil, c'est l'équipe des opérations psychologiques de Freddy qui donne le signal en déployant son gigaphone. Un interprète transmet en tamashek les messages de la force Barkhane pour avertir les habitants de l'opération qui va avoir lieu, en les rassurant et en leur dictant la conduite à tenir. Le gigaphone est un haut-parleur unidirectionnel qui permet de transmettre des messages dans la direction voulue, à plusieurs centaines de mètres. Comme celle d'un géant, la voix décuplée de l'interprète est projetée vers le village, se réfléchit sur les falaises et s'immisce à l'intérieur des habitations closes.

Sans réaction apparente des villageois, deux sections de combat d'infanterie, une par sous-groupement, s'approchent par l'ouest, sous blindage et armement de bord en surveillance dynamique des points suspects. Elles gagnent les lisières urbaines des premières habitations. Les fantassins débarquent des VAB et commencent en mode sûreté la reconnaissance des deux lignes d'habitations, appuyés par les mitrailleuses des véhicules.

L'objectif de la première phase est de catégoriser les habitations, c'est-à-dire d'identifier celles qui ont un intérêt prioritaire, avant de procéder dans un second temps à une fouille approfondie des lieux suspects. Ainsi, le premier contact avec les occupants de chaque maison vise à vérifier les identités et réaliser une reconnaissance sommaire. Les portes de celles qui sont inhabitées sont forcées après une vérification de non-pollution. Un inventaire est méthodiquement établi. Dans un second temps, une fois la

catégorisation terminée, les efforts sont concentrés sur l'ensemble des habitations d'intérêt prioritaire et l'interrogation de leurs occupants.

La fouille systématique d'une cinquantaine de maisons va ainsi prendre toute la journée. Cependant, dès la fin de cette première phase, un constat est dressé : il n'y a quasiment aucun homme dans le village. Les seuls occupants sont des femmes, des enfants et des vieillards. Les hommes ont disparu. L'atmosphère est fantomatique.

En début d'après-midi, un entretien avec le chef du village est organisé. Je m'y rends avec mes gardes du corps. Sa maison se dresse à l'est du hameau. C'est peut-être l'une des seules habitations à étage. Elle est entourée d'un petit muret de pierres. En arrivant, je croise l'un des chefs d'équipe de Freddy qui fait quelques passes de football avec des enfants ravis. Il a tout compris : c'est le meilleur moyen de rassurer, en donnant l'image d'une force paisible qui remplit sa mission avec rigueur, tout en étant proche de la population. Je suis accueilli par un jeune lieutenant, chef de peloton de l'unité de renseignement donnée en renforcement, qui a préparé le rendez-vous et qui assure la sécurité immédiate du lieu. En pénétrant dans la cour de la maison du chef de village, je tombe sur un caporal-chef de la même unité, en train de fumer un cigarillo ! Je reprends vertement cet énergumène qui, visiblement, n'a pas bien compris qu'il assurait ma sécurité dans un repaire de djihadistes.

Nous pénétrons dans l'habitation. À gauche, un escalier menant à l'étage. Devant, une grande salle plongée dans l'obscurité. Au fond à gauche, une masse sombre sur laquelle est allongé un corps. Une voix en sort qui me salue. Le chef a perdu l'usage de ses jambes et reçoit ses visiteurs, étendu sur son lit. Après avoir répondu à son salut, nous nous asseyons en tailleur au centre de la pièce, sur le tapis en face du lit. Le lieutenant qui est assis à mes côtés est un spécialiste du renseignement et, pendant tout l'entretien, analyse le langage corporel du Touareg.

L’entretien se déroule pendant que le reste de la maison est fouillé. Dans l’une des chambres du premier étage, on découvre que le fils du chef fait partie des personnes que le GTD Ardent a déjà capturées lors d’une opération précédente, du côté de Kidal. On récupère notamment son ordinateur qui contient plusieurs vidéos de propagande de l’État islamique. Me reviennent en mémoire les paroles de l’amenôkal qui se désolait de la fascination exercée par les djihadistes sur la jeunesse touarègue.

Les échanges avec le maître des lieux ne sont pas très productifs. Les réponses sont évasives. Je le mets devant ses propres contradictions : comment un chef de village ne peut-il rien savoir de ce qui se passe dans sa propre circonscription, concernant notamment l’absence de la quasi-totalité des hommes ? D’évidence, le Touareg est sur la défensive. Il se montre tout de même assez loquace pour se plaindre du gigaphone qui a terrorisé les habitants. Il en profite aussi pour revendiquer ses liens avec le HCUA et diverses personnalités de Kidal avec lesquelles il est en contact radio. Finalement, nous le quittons en embarquant le matériel saisi chez lui.

À l’extérieur, la fouille se termine. Après le village, ce sont les abords qui font l’objet d’une reconnaissance approfondie. À quelque distance du hameau, cachée dans un recoin de la falaise, une grotte nous dévoile bientôt ses secrets : manuels d’instruction, documents techniques, caisses de munitions, grenades, téléphones portables, dispositifs électriques, explosifs et constituants d’engins explosifs improvisés, etc. Un véritable arsenal !

L’ensemble des munitions fait l’objet d’une série de destructions par les sapeurs, dans une succession d’explosions gigantesques qui se répercutent partout dans le village, préalablement averti par le gigaphone.

Le bilan de cette journée est excellent, avec l’arsenal détruit qui prive Ansar Eddine de ressources importantes, ainsi qu’un ensemble considérable d’informations recueillies qui alimentent les bases de données de la chaîne renseignement et seront utiles pour d’autres opérations. L’exploitation ultérieure de la documentation permettra ainsi, quelques semaines plus tard,

d’identifier une autre cache dans les recoins des hauteurs montagneuses à proximité de Tessalit, où sera découvert un autre stock de munitions et d’armements.

Le lendemain, après un ravitaillement en carburant auprès du train de combat, l’action est relancée. Stéphane et le sous-groupement Jaune reprennent leur reconnaissance d’axe vers Tin Zaouatene. Quant à Julien et le sous-groupement Vert, il reçoit la mission de reconnaître l’axe nord-ouest, qui part de Boughessa vers la frontière algérienne en contournant le massif montagneux.

En avançant dans cette direction, on retrouve vite le paysage désertique, avec son aridité et ses étendues immenses. Au loin, une barre rocheuse d’un kilomètre de long et d’une centaine de mètres de hauteur semble surgir de la surface uniformément plate du sol. En tête de la colonne du sous-groupement, la section qui éclaire la progression détecte des guetteurs en observation, à mi-hauteur. Aussitôt, Julien fait manœuvrer le sous-groupement. Le peloton de reconnaissance et d’investigation, Vert 50, va se placer en couverture à l’extrémité sud de la barre rocheuse. Vert 40 met en place le dispositif d’appui. Les mortiers sont mis en batterie inopinée et déclenchent une première salve d’obus. Puis les CAESAR poursuivent le tir d’appui avec leurs obus de 155 mm. La section de l’adjudant Tony, Vert 20, contourne et gagne l’extrémité nord de la barre. Les fantassins débarquent des VAB et, par quarante degrés de chaleur, avec leurs cinquante kilos d’équipement individuel, entre le gilet pare-balles, le casque, les munitions, la musette de combat, s’élancent dans l’ascension de la barre rocheuse. Recoin par recoin, grotte par grotte, trou par trou, la montagne est fouillée méthodiquement. Au détour d’un rocher, les fantassins du groupe de tête voient disparaître au loin les guetteurs adverses qui s’enfuient légèrement à travers les rochers.

En fin de journée, quand le sous-groupement Vert est rassemblé dans sa base opérationnelle, l’alerte donnée par le dispositif de garde met en émoi

l'ensemble des soldats. Dans la nuit, un groupe d'individus a été détecté à quelques centaines de mètres en observation directe du dispositif. Pour des combattants déployés au cœur du repaire djihadiste et qui ont déjà été attaqués, la tentation est forte de conclure à un repérage par l'ennemi. Les sapeurs déploient leur drone de reconnaissance qui disparaît aussitôt dans la nuit pour survoler la zone suspecte. Les images qu'il renvoie permettent d'orienter l'observation des tireurs d'élite sur trois personnes, qui cherchent visiblement à se dissimuler et restent accrochés au terrain. Leur identification, population ou ennemi, n'est pourtant pas avérée. À nouveau, le gigaphone est utilisé et l'interprète envoie un message d'avertissement en tamashek. Quelques minutes plus tard, on distingue nettement aux jumelles à intensification de lumière trois silhouettes qui lèvent le camp et s'éloignent pour changer de position. Il s'agit donc bien de nomades civils et pacifiques. Moralité : le désert est un lieu bien habité, y compris par de paisibles Touaregs, et mieux vaut confirmer l'identification avant d'ouvrir le feu.

Au lever du jour, le sous-groupement Vert vient de reprendre sa progression sur l'axe menant à la frontière algérienne. Le train de combat du capitaine Philippe rejoint ma position, quand le ciel tout entier se remplit d'un bruit d'explosion titanesque.

Aussitôt, nous cherchons d'où ce coup de tonnerre peut bien provenir. Dans la direction de Boughessa, que nous avons quitté avant-hier, une épaisse colonne de fumée noire s'élève derrière la ligne d'horizon, dans le ciel d'azur. Normalement, il ne devrait plus y avoir d'élément du GTD à Boughessa. Un message radio est immédiatement envoyé par le PC tactique à toutes les unités, demandant de préciser le renseignement et de confirmer si c'est l'un de leurs véhicules qui aurait été touché. Les réponses arrivent les unes après les autres. Il ne s'agit pas d'un véhicule du GTD Ardent. Une patrouille d'hélicoptères de reconnaissance confirmera qu'un immense camion-citerne civil brûle à l'entrée ouest de Boughessa, à l'orée de la

palmeraie. En se rappelant le compte rendu de Jaune, qui avait détecté des mouvements nocturnes dans la palmeraie, on comprend qu'il s'agit d'un engin explosif improvisé qui a été posé la nuit du bouclage à notre intention. Appliquant rigoureusement les consignes de ne jamais rouler sur des traces existantes ou des points de passage prévisibles, Stéphane a échappé au piège sournois qui lui était tendu. Mais c'est un camion civil arrivant de Tessalit qui en a fait les frais !

Du côté du sous-groupement Vert, la progression se poursuit sur l'axe du nord-ouest. Il pousse une reconnaissance à l'entrée d'une vallée qui pénètre dans le massif montagneux. À nouveau sont détectés des guetteurs en position d'observation. Cette fois-ci, ce sont les tireurs d'élite qui entrent en action.

Sur le site du train de combat, un hélicoptère vient bientôt se poser, déchaînant un ouragan de sable. Ils amènent deux journalistes radio qui sont embarqués dans les unités du GTD Ardent pour suivre le déroulement des opérations.

La nuit approchant, le dispositif de la base opérationnelle est adapté, compte tenu de l'attaque du camion civil et des échelons de guetteurs qui confirment la présence active des djihadistes. En effet, comme notre base est maintenue au même endroit pour la deuxième nuit consécutive, nous sommes donc devenus prévisibles, et il est fort probable que l'ennemi, qui nous observe en permanence, a eu le temps d'organiser une attaque. De plus, le sous-groupement Vert est installé en base opérationnelle à mi-chemin de l'axe du nord-ouest, à très courte portée des premières hauteurs du massif montagneux. Le capitaine Ludovic du PC tactique a donc pris sa casquette de *red team* pour identifier les sites favorables à des tirs indirects par l'ennemi. La nuit qui vient se transforme en une nuit de feux d'artillerie, avec les CAESAR qui tonnent à intervalles aléatoires, en déployant leur protection dissuasive. Entre les tirs, la nuit obscure résonne du bruit des

patrouilles d'hélicoptères, dont on sait qu'ils provoquent la terreur chez les djihadistes.

Stéphane a atteint Tin Zaouatene. C'est une remarquable prouesse car ce village-frontière n'a pas été visité par Barkhane depuis l'opération Serval, il y a trois ans. À cause du terrain, l'itinéraire suivi a été un peu adapté par rapport à l'itinéraire planifié. La coordination avec le sous-groupement aéromobile a été à nouveau particulièrement fluide, en appuyant de l'avant la progression de la colonne de véhicules blindés. Au détour d'une barrière rocheuse, un *Tigre* en vol tactique est tombé quasiment nez à nez avec un pick-up ennemi qui cherchait à s'échapper, et a aussitôt ouvert le feu de son canon de 30 mm. À un autre moment, des pick-up statiques entourés de plusieurs individus ont été détectés au beau milieu du désert. Un groupe de combattants de Barkhane a aussitôt été hélitransporté pour procéder à une identification. Après contrôle, il s'agirait d'une équipe d'ingénieurs algériens en prospection pétrolifère au beau milieu du désert : simple coïncidence de civils pris par mégarde au milieu d'une opération militaire, ou parfaite couverture pour des services de renseignements qui chercheraient à observer des opérations françaises au sud de leur frontière ? Ils sont relâchés. Arrivés à Tin Zaouatene, Stéphane et le sous-groupement Jaune reconnaissent la partie malienne de cette ville-frontière, identique à Talhandak à maints égards, hormis le fait qu'elle est dominée par le Mouvement national de libération de l'Azawad (MNLA) : tout le monde prend sa part de bénéfice aux routes des trafics ! Stéphane y rencontre le chef d'état-major du MNLA qui avait participé à la dernière réunion avec Cheikh Ag Aoussa. Le Touareg est sidéré de voir Barkhane si loin de ses bases.

Au PC tactique, on fait le point de situation. Le GTD Ardent est à la limite septentrionale de sa zone d'opérations : la frontière algérienne, de Boughessa à Tin Zaouatene. Jamais, la force Barkhane n'a étendu son dispositif tactique et logistique aussi loin. Le GTD Ardent a évité tous les

pièges de ses adversaires. Les objectifs planifiés ont été détruits, les points d'intérêt reconnus, l'arsenal de Boughessa réduit à néant, plusieurs djihadistes neutralisés, une moisson considérable de renseignement collectée. Quelques semaines à peine après l'ultimatum orgueilleux lancé aux populations de l'Adrar, Iyad Ag Ghali voit son potentiel de combat sérieusement amoindri. De plus, dans le champ des perceptions, il a dévoilé publiquement sa faiblesse en fuyant lamentablement devant notre offensive.

C'est à ce moment-là que le poste de commandement de Kidal m'appelle. Au téléphone, Pierre-Stéphane m'annonce la nouvelle : double attaque à Kidal et Tessalit, sur nos bases de départ. De plus, le capitaine Samuel, chef du S2, me rend compte : les djihadistes ont miné tous les itinéraires du retour.

XIX

Le reflux

À Kidal, c'est en plein centre-ville, lors d'une patrouille urbaine de la section de combat du lieutenant Didier accompagné du capitaine Jean-Patrick, que l'attaque coordonnée est survenue. Partis de la porte nord, les VAB ont d'abord traversé le quartier sud. Au moment d'arriver à hauteur de l'oued, le chef de section a remarqué l'absence du marché aux bestiaux qui se tient habituellement à une centaine de mètres. Il a pris le temps d'observer, avant d'organiser le franchissement du pont en toute sûreté. Appuyé par les mitrailleuses 12,7 des VAB, un groupe de fantassins a débarqué, franchissant l'oued à pied par un large contournement du pont. Arrivé sur la rive nord, le groupe est alors tombé en garde face au quartier nord déjà très animé. Le pont étant ainsi coiffé, le groupe de sapeurs en attente sur la rive sud a entamé la vérification de non-pollution avec ses détecteurs électromagnétiques, en remontant le pont du sud vers le nord. C'est au moment où les sapeurs arrivaient aux trois quarts du pont que l'engin explosif improvisé radiocommandé a explosé entre les premiers sapeurs de tête et les fantassins de la rive nord. La poussière de l'explosion à peine retombée, un tir de mitrailleuse a immédiatement pris à partie les soldats en train de se relever, miraculeusement indemnes. L'engin explosif a été déclenché quelques secondes trop tôt, sans doute par un observateur qui a apprécié de manière insuffisamment précise l'avancée des militaires

français. La réaction de la section a été remarquable. En situation d'imbrication avec la population civile qui entravait considérablement leur liberté de manœuvre, les fantassins ont riposté avec leurs fusils d'assaut et les mitrailleuses de bord des VAB sur le tireur embusqué, rapidement localisé sur le toit d'une habitation à quelques centaines de mètres. La conduite des tirs a été parfaitement maîtrisée, tout en puissance et en précision, faisant cesser le tir adverse sans aucun dommage collatéral. Après avoir conduit les tirs de riposte et coordonné l'arrivée de la section d'intervention, le capitaine Jean-Patrick a ordonné au lieutenant Didier de prendre d'assaut l'habitation. Mais le tireur embusqué a eu le temps de s'enfuir. On a tout de même appris que la maison appartenait à un notable du HCUA.

À Tessalit, c'est d'abord une attaque de tirs indirects qui a frappé la plateforme en pleine journée. Les roquettes « chicom » sont tombées exactement à l'endroit où Stéphane avait conduit sa répétition générale avec l'ensemble des personnels du sous-groupement Jaune, avant le lancement de l'opération. Une autre attaque est survenue quand la section de combat du lieutenant Matthieu est partie en patrouille à Tessalit. C'est en plein cœur du village que le VAB du lieutenant Matthieu a explosé sur une mine. L'attaque s'est produite exactement entre le siège du HCUA et le bâtiment de la municipalité, où avait eu lieu la rencontre avec le nouveau chef d'état-major. Curieusement, malgré la violence de l'explosion et la proximité des membres du HCUA présents dans leur bâtiment, la rue est restée déserte, personne n'est venu ni aux nouvelles ni au secours des blessés.

Ces trois attaques, toutes survenues dans des lieux dominés par le HCUA, auxquelles il convient de rajouter l'attaque avortée de Boughessa, ont un sens. Fuyant devant l'avancée du GTD Ardent qui nettoie l'Adrar des Ifoghas, en reconnaissant les différents axes de mobilité et les points d'intérêt particulier, Iyad Ag Ghali et ses sbires sont considérablement gênés, à tel point qu'ils ont dû quitter l'Adrar, en se repliant au nord de la

frontière algérienne. Furieux de la destruction de ses ressources et de cette humiliation qui sape son emprise morale, le chef djihadiste a lancé ses derniers feux, avec la complicité du HCUA, pour faire cesser nos opérations.

Par miracle, on ne déplore aucun blessé. Pour autant, l'annonce du piégeage de tous les axes par les djihadistes qui nous attendent sur le chemin du retour ne nous laisse pas de répit.

C'est dans ce contexte que le train de combat de Philippe prépare sa boucle logistique, c'est-à-dire un aller-retour entre Boughessa et Abeïbara pour s'approvisionner en carburant au fort Maréchal-Lyautey, avant de ravitailler les sous-groupements Jaune et Vert bientôt à sec. Quand je salue le capitaine Philippe avant son départ, les mots sont rares et le silence grave. Intérieurement, je me demande sérieusement si je le reverrai. Mais j'ai toute confiance en cet officier qui est un guerrier magnifique. De toutes les manières, nous n'avons pas le choix. Le GTD Ardent a atteint la limite de sa zone d'opérations et de ses élongations logistiques. Nous avons un besoin vital du ravitaillement carburant pour revenir à Kidal et Tessalit. De plus, la section du lieutenant Éric a montré qu'elle faisait un remarquable travail de reconnaissance, avec des pisteurs exceptionnels pour faire la trace en évitant les pièges.

La troisième phase de l'opération Iroquois n'est pas, à proprement parler, une phase de « retour ». Il s'agit plutôt d'une poursuite de l'opération par des itinéraires différents, qui permettent de continuer le nettoyage de l'Adrar en reconnaissant d'autres axes de mobilité et points d'intérêt.

Cette phase commence par des frappes aériennes. La manœuvre dans le champ des perceptions y prend aussi une large part. À Boughessa, deux actions complémentaires sont menées. La première est à mon niveau, avec une nouvelle visite au chef du village, dans une ambiance particulièrement tendue, en exigeant notamment des explications sur l'attaque du camion-

citerne qui nous était destinée. La seconde est au niveau de l'équipe médicale, avec des consultations gratuites au profit de la population, ce qui permet de démentir par les faits la propagande mensongère des islamistes à notre encontre. C'est à cet instant précis que s'impose d'une manière évidente dans mon esprit l'impact radical de cette opération auprès d'une population qui ne demanderait qu'à faire allégeance, si notre présence était garantie dans la durée.

Je fais également travailler le centre des opérations et l'équipe de Freddy sur une action de « déception », pour tromper les djihadistes sur nos intentions et les itinéraires que nous allons prendre.

Dieu merci, la boucle logistique du train de combat est réalisée de manière nominale. Philippe revient au bon moment pour ravitailler Stéphane et Julien et leur permettre de poursuivre leurs reconnaissances respectives vers Tessalit et Kidal.

Pendant cette troisième phase, plusieurs campements de Touaregs sont contrôlés successivement, conduisant à la capture de plusieurs djihadistes et à la collecte de nombreux renseignements.

Une course-poursuite d'anthologie se déroule notamment, au moment où l'une des patrouilles du peloton de reconnaissance et d'investigation tombe quasiment nez à nez, au détour d'une dune, sur un motocycliste qui fait aussitôt demi-tour. Devant ce comportement suspect, le chef de patrouille du VBL engage la poursuite. Les pilotes rivalisent de dextérité, entre la moto taillée pour le sable du désert et les quatre tonnes du blindé. La poursuite dure, interminable. Contre toute attente, le VBL impose finalement sa puissance. Le motocycliste est arrêté, fouillé. On découvre dans ses sacs toute une panoplie de matériel électrique. Cela permet de mieux comprendre l'organisation interne des groupes renseignement-action djihadistes, au sein desquels chaque membre est spécialisé et transporte jusqu'au point de rendez-vous une partie spécifique du matériel nécessaire pour la mise en place des mines ou engins explosifs improvisés. Cela leur

permet aussi d'agir discrètement, tout en diminuant les risques en cas de capture.

Sur le chemin du retour en passant par Abeïbara, nous chargeons la carcasse noire d'un véhicule détruit lors d'une attaque précédente, sur la plateforme arrière d'un camion logistique. Je demande à Philippe de le recouvrir complètement de bâches, pour qu'en arrivant à hauteur de Kidal, les Touaregs ne puissent pas le voir et qu'aucune photo ne puisse être prise, faisant peser le risque d'une exploitation médiatique.

Au nord, une opération d'influence est conduite avec l'appui de la composante aérienne, qui largue des milliers de prospectus, écrits en tamashek et informant les populations des zones traversées par le GTD Ardent qu'Iyad Ag Ghali (IAG) a été défait et que la force Barkhane reviendra bientôt.

Trois semaines après avoir quitté leurs bases de départ, les six cents combattants du GTD Ardent atteignent finalement leurs destinations respectives, la mission remplie et les pièges mortels évités. Le sous-groupement Jaune rentre à Tessalit, le sous-groupement Vert à Kidal où il prend la place du sous-groupement Bleu resté à Abeïbara, le train de combat Gris à Gao. L'adversaire a subi une double défaite. D'abord, son potentiel de combat a été sérieusement diminué, avec la destruction, la fuite ou la capture de plusieurs djihadistes, ainsi qu'avec la prise ou la destruction de nombreuses ressources. Ensuite, la fuite d'IAG se réfugiant de l'autre côté de la frontière quelques semaines à peine après son ultimatum orgueilleux est un aveu public de défaite et une humiliation terrible, devant l'ensemble des occupants de l'Adrar. Poussé dans ses retranchements, il a dû recourir *in extremis* au HCUA, avec les attaques à front renversé de Kidal et Tessalit. C'est d'ailleurs l'autre résultat inattendu de l'opération du GTD Ardent qui a permis de dévoiler la duplicité et la complicité du HCUA, groupe armé signataire et acteur officiel du processus de paix et de

réconciliation. Dans les faits, le HCUA conduit ou laisse conduire, dans les villes qu'il contrôle, des attaques contre Barkhane.

Du côté du GTD Ardent et de la force Barkhane, une moisson importante de renseignement a été collectée, dont l'analyse et l'exploitation permettront de nouvelles opérations, des découvertes de caches ou des captures de responsables djihadistes. Concernant l'attitude à prendre vis-à-vis du HCUA, c'est au niveau politique de décider maintenant de la position à adopter.

XX

Noël

Après l'opération Iroquois, le retour sur les bases de départ arrive comme un moment de respiration vitale. Même si les combattants sont marqués par les trois semaines passées dans le désert et si leur soif d'action a été partiellement limitée par la fuite de l'ennemi, le moral est au plus haut. Ils sont heureux d'avoir porté un coup décisif à AQMI. Ils sont surtout heureux d'avoir évité tous les pièges et de revenir sans aucune perte amie, après avoir sillonné dans tous les sens le repaire djihadiste. Une espèce d'euphorie collective s'empare des unités, joie des vainqueurs qui ont imposé leur intelligence tactique à l'ennemi, joie des rescapés qui ont traversé les attaques et les champs de mines, joie de retrouver un cadre familier et sécurisant, joie d'être tout simplement vivants.

Cette période de retour d'opération coïncide avec une phase de remise en condition des équipements et des personnels et de réarticulation du dispositif. Le train de combat de Philippe redescend sur Gao, les sous-groupements poursuivent leur mission de contrôle de zone. Le sous-groupement Jaune de Stéphane retrouve sa plateforme de Tessalit. Après trois mois d'isolement dans des conditions d'extrême rusticité, le sous-groupement Vert de Julien découvre les conditions de vie pas forcément moins rustiques au camp du Vieil Armand, tandis que le sous-groupement Bleu d'Olivier devient le nouvel occupant du fort Maréchal-Lyautey, à

Abeïbara. Le train de combat de Philippe rejoint la plateforme de Gao. Le GTD Ardent conserve certains renforts, notamment le sous-groupement renseignement. Du coup, le camp du Vieil Armand se retrouve temporairement surpeuplé, ce qui entraîne une légère effervescence.

À l'approche de Noël, le COMANFOR vient nous voir à Kidal pour adresser ses félicitations au GTD Ardent. Il en profite pour rencontrer quelques soldats, notamment ceux de la section du lieutenant Didier, qui ont remarquablement réagi dans l'attaque coordonnée de Kidal. La facilité avec laquelle le général tisse des liens avec les soldats est impressionnante. Très simple d'approche, il s'assoit au milieu d'eux, les fait parler et écoute. Un peu impressionnés au départ, les soldats ressentent dans leur cœur l'attention totale et non feinte de ce grand soldat qui vibre silencieusement au récit de leurs actions, racontées avec leurs mots à eux. Dans l'îlot de la section d'infanterie, assis sur un pauvre canapé de planches sous les filets antichaleur, c'est une rencontre d'une belle intensité qui se déroule au sein du camp du Vieil Armand, entre le général de division commandant la force Barkhane, qui prend les décisions du niveau opératif, et les fantassins qui ont rempli la mission sacrée au péril de leur vie, face à l'ennemi et au milieu de la population, dans un environnement complexe et sur un terrain difficile. Debout à l'entrée de l'îlot section, les accompagnateurs du général, silencieux, ont conscience d'assister à un moment rare de grande communion.

Pour la force Barkhane et le GTD Ardent, la préparation de Noël revêt une importance particulière. En Alsace, Colmar et les villages de Steinbach, Ribeauvillé, Eguisheim, Kaysersberg, Sélestat et Ammerschwihr, jumelés avec les compagnies du Quinze-Deux, ont revêtu leurs habits d'hiver. La neige a étalé sa couverture blanche. Les rues se sont parées des illuminations des sapins et des guirlandes. Les clochers des églises résonnent au rythme des cantiques et des célébrations. Les crèches de la

Sainte Famille prolongent la joie des enfants et des fidèles, qui vont ensuite se réchauffer dans les marchés de Noël, entre pains d'épice ou vin chaud.

Au Nord-Mali, Noël est à la fois une fête célébrée par les chrétiens, vécue au sein de la collectivité militaire, loin de la chaleur du foyer, des familles ou des amis, ainsi qu'une date symbolique propice aux attaques des djihadistes.

Concrètement, c'est une véritable manœuvre logistique qui est préparée et conduite *via* les transports aériens intra-théâtre, pour garantir que chaque soldat reçoive la ration améliorée de Noël, jusqu'au site le plus éloigné et isolé. Déterminante pour le moral, cette manœuvre d'acheminement est suivie au plus haut niveau du commandement militaire. Sur les sites éloignés et isolés du GTD Ardent, l'alimentation quotidienne est limitée depuis trois mois aux différents menus de la ration de combat individuelle réchauffable. Ainsi, la ration de Noël arrive comme un banquet extraordinaire de délices raffinés, avec les toasts de caviar, la petite boîte de foie gras et le plat réchauffable de dinde garnie. Les élèves d'une école alsacienne nous envoient des dessins au crayon de couleur, dont l'innocence et la gentillesse nous émeuvent profondément. Des petites crèches sont confectionnées avec les moyens du bord. Elles nous plongent dans le mystère de l'amour et nous rappellent nos propres enfants et nos familles. La messe de Noël n'aura cependant pas lieu. Nos sites étant trop éloignés, la priorité est donnée à la plateforme de Gao, où les fidèles sont plus nombreux. C'est là que l'évêque aux armées vient célébrer. À côté du repas de Noël par unité, c'est donc un tournoi d'échecs et de sports collectifs qui est organisé entre les unités. Pour le sous-groupement Vert, c'est une soirée de sketchs.

Préparée par les sous-officiers et les soldats du sous-groupement Vert, la soirée se déroule dans la partie nord du camp du Vieil Armand, dans l'espace central entre la zone-vie du sous-groupement et les bâtiments en dur. Les pieds dans le sable et la tête dans les étoiles, les soldats remplissent

rapidement la nuit de leurs chants. Une estrade est improvisée sur la plateforme d'un véhicule logistique. Quelques soldats accompagnés de l'adjudant d'unité, l'adjudant-chef Serge également qualifié maître de tir, y montent. Dans une ambiance joyeuse et devant un public forcément acquis, le spectacle débute avec une première scénette, présentant un soldat d'outre-Atlantique qui se retrouve face à un terroriste. Déployant tous les clichés du cinéma hollywoodien, les soldats jouent la réaction du soldat allié et la neutralisation directe et disproportionnée du terroriste, dans un étalage de puissance de feu et de supériorité technologique. Vient ensuite une deuxième scénette, où c'est un soldat d'outre-Rhin qui est présenté. Face au terroriste, l'acteur improvisé sollicite d'abord l'autorisation de ses autorités politiques, avant de laisser libre cours à un comportement désinhibé vis-à-vis du terroriste. Le clou du spectacle est évidemment la troisième et dernière scénette : le soldat français. Devant le péril grave et imminent de l'attaque terroriste, la première réaction de l'acteur est de trouver la bonne règle d'engagement qui va justifier son ouverture du feu pour neutraliser le terroriste. Il égrène ainsi les différentes règles d'engagement, perdant un temps précieux avant de trouver finalement la bonne. Cette série de sketchs déclenche l'hilarité générale, en même temps qu'elle constitue un exutoire salutaire pour ces combattants, qui ont été au cœur de la lutte entre Barkhane et AQMI, pendant plusieurs mois. Elle dévoile aussi la manœuvre juridique des règles d'engagement, qui autorisent l'emploi de la force létale. Ces règles sont parfois difficiles à comprendre, pour des soldats qui risquent leur vie au contact direct de l'ennemi et qui doivent agir dans l'immédiateté du temps tactique, en ouvrant le feu sans fascination et sans inhibition. Pourtant, cette manœuvre des règles d'engagement honore l'armée française, en la différenciant d'autres armées alliées. Une parfaite maîtrise de la force collective est ainsi recherchée par les autorités militaires et politiques, en s'adaptant aux différentes circonstances de l'opération, selon que la force militaire est

engagée dans une phase d'intervention ou de stabilisation. Dans une phase d'intervention, les règles d'engagement sont généralement très permissives, alors que la phase de stabilisation présente une bien plus grande complexité. Si l'efficacité opérationnelle est toujours le principe déterminant, il est aussi vrai que la gestion dynamique des règles d'engagement doit être fluide et harmonieuse, pour correspondre au temps tactique. Dans le cas du GTD Ardent, une conseillère juridique avait été affectée au poste de commandement de Kidal pendant toute la durée de l'opération Iroquois, pour appuyer les phases de combat des unités du GTD Ardent.

La soirée de Noël se termine sur une triste nouvelle. Pendant que je fais le tour des postes de garde pour souhaiter un joyeux Noël à mes hommes, Bruno m'appelle au centre des opérations où j'apprends qu'une prise d'otages est survenue dans la soirée à Gao. De nuit, les groupements de la plateforme ont été mis en alerte et immédiatement déployés pour quadriller et cloisonner la ville de Gao, afin d'intercepter dans leur fuite les véhicules djihadistes. Les hélicoptères ont aussitôt décollé pour détecter les véhicules suspects et identifier les « fuyantes », avec leurs optiques de nuit. À tour de rôle, une permanence de l'observation aérienne a été maintenue.

Lancée en réaction immédiate, l'opération dure une bonne partie de la nuit. Malheureusement, Sophie Pétronin, cette Franco-Suisse de soixante-dix ans qui travaillait dans un orphelinat de Gao, a bel et bien été kidnappée. En pleine nuit de Noël, quelques jours après le revers infligé à Iyad Ag Ghali, c'est bien la France qui est attaquée par un coup de portée médiatique et stratégique, à travers une ressortissante sans défense, engagée dans l'action humanitaire.

Quelques jours plus tard, une messe de Noël est célébrée par le père Amaury, au camp du Vieil Armand. La messe se déroule dans le *bachmann* de la zone technique, la tente modulaire de la chapelle Sainte-Jeanne-d'Arc étant trop petite pour accueillir les nombreux participants, auxquels se

rajoutent les casques bleus africains du secteur nord de la MINUSMA. Dans sa nouvelle cathédrale de fer et de toile, le *Padre* célèbre le mystère de l'Incarnation, au milieu des soldats français et africains, loin de leurs familles respectives. En arrière-plan, des contractuels ukrainiens, hébergés de manière temporaire dans le *bachmann* suite à une escale imprévue, se signent respectueusement en se rappelant leurs racines orthodoxes.

La nuit du Nouvel An constitue une autre date symbolique du monde occidental, propice aux attaques terroristes. Le réveillon est préparé et organisé de la même manière que la fête de Noël, par unités respectives. Le lendemain matin, un footing collectif du Nouvel An, autour de l'enceinte intérieure du camp de l'ONU, permet de rassembler et de remettre tout le monde debout après une soirée bien fêtée. Les épreuves finales des tournois d'échecs et de volley-ball sont terminées. Deux aumôniers protestants viennent nous visiter pour la circonstance, apportant quelques cadeaux aux vainqueurs des tournois. Le lieutenant-colonel Marie, le médecin du « rôle 2 » de Gao qui a vu passer la plupart des blessés du GTD Ardent, nous rend également visite. Pendant le repas du premier de l'An, pris en commun dans l'immense *bachmann*, elle improvise quelques chants à la guitare. Dans un brouhaha indifférent, la petite voix fluette s'élève timidement. Étonnées, les voix rugueuses se taisent et les hommes se laissent peu à peu entraîner par la douceur de la mélodie qui les emporte comme le souffle d'une brise légère.

XXI

Départ d'Abeïbara

Abeïbara aurait pu être un village prospère, à proximité de la piste qui traverse l'Adrar des Ifoghas, de la frontière algérienne à Kidal. Il aurait pu être un lieu central de commerce et d'échange, au cœur du massif montagneux, pour l'ensemble des populations avoisinantes. Il aurait pu être un village paisible et riant, pour les villageois et les troupeaux, au pied de la montagne noire avec l'eau claire de son oued et le petit bois ombragé de la palmeraie. Mais les groupes armés terroristes en ont décidé autrement. Une chape d'oppression est tombée sur les habitants. « Quittez Abeïbara et ne revenez pas tant qu'il y aura des Français ! » a ordonné le chef des terroristes aux villageois quand les soldats français sont arrivés. Dans son orgueil tyrannique, il ne supportait pas le simple voisinage des Français à côté de son village de naissance, préférant le vider plutôt que risquer de voir des liens être tissés avec la population. Piégés, les habitants ont dû fuir, abandonnant leurs biens pour les campements de toile. Abandonné, le village a été livré aux vents, aux sables et aux troupeaux d'ânes, qui l'ont envahi. C'est devenu un village fantôme d'où la vie a été retirée.

Pendant plusieurs mois, le temps s'est ainsi écoulé au rythme des seules activités opérationnelles du fort Maréchal-Lyautey, qui a constitué un point d'appui temporaire au profit des combattants de la force Barkhane. Dans ce site éloigné de Kidal et de Gao, isolé au cœur de l'Adrar et exposé aux coups d'un adversaire invisible et déterminé, les soldats du GTD Ardent y ont vécu dans des conditions d'une extrême rusticité, y ont préparé leurs

opérations de neutralisation des GAT, y ont fait preuve d'une ardeur et d'une ténacité remarquables, dans les actions de combat offensives et défensives. Abeïbara aura ainsi eu une double fonction : d'abord une fonction logistique, en mettant en place au fil des convois terrestres et aéromobiles les ressources logistiques nécessaires pour la conduite des opérations ; ensuite une fonction tactique, en contrôlant la zone, en perturbant les activités des GAT et en acquérant un renseignement et une compréhension précieuse de l'environnement opérationnel, physique et humain. Le nombre important et la redondance des attaques des djihadistes autour et sur le fort Maréchal-Lyautey ont démontré l'importance que ceux-ci accordent tactiquement et symboliquement à ce terrain clé, au centre de gravité géographique de l'Adrar. L'affrontement des volontés entre AQMI et Barkhane a pris ici la forme d'une lutte paroxystique, d'un duel à mort entre Iyad Ag Ghali et le GTD Ardent.

Avec l'opération Iroquois, le point d'appui temporaire d'Abeïbara a trouvé son aboutissement. Tactiquement et logistiquement, Abeïbara a appuyé le déploiement d'une force interarmées jusqu'aux limites de la zone d'action de Barkhane, permettant ainsi la neutralisation du potentiel de combat d'Ansar Eddine. Grâce à ce coup majeur porté à l'adversaire, au cœur de son repaire dans le septentrion malien, la force Barkhane va maintenant se réorganiser plus au sud sur la boucle du fleuve Niger, en portant son effort sur l'accompagnement au combat des forces partenaires, pour qu'elles puissent prendre à leur compte la situation sécuritaire. Le temps est donc venu pour le GTD Ardent de quitter Abeïbara et son fort Maréchal-Lyautey.

Après un bref silence, c'est par ces mots que je conclus mon ordre du jour : « C'est en pensant à cette épopée militaire et humaine extraordinaire, vécue à Abeïbara tout au long de ces mois de présence française, par les combattants de la force Barkhane, que je m'incline respectueusement

devant ceux qui sont tombés au champ d'honneur, ainsi que tous ceux qui ont été blessés dans leur chair et dans leur âme. Aux morts !

— Fermez le ban !

— Attention pour les couleurs !

— Prêts, mon colonel !

— Descendez ! »

Lentement, les trois couleurs sont abaissées. Dans un silence recueilli, les regards intenses des hommes et des femmes du GTD Ardent et du groupement logistique, rassemblés à l'entrée du fort Maréchal-Lyautey autour du mât des couleurs, fixent le drapeau tricolore quitter son écrin d'azur et amené doucement à terre.

Gravement, le drapeau est détaché de la drisse, puis replié soigneusement. Sans un mot, les soldats s'avancent vers moi et me remettent le précieux tissu. À mon tour, devant le front des troupes, je remets le dernier drapeau français qui a flotté au-dessus d'Abeïbara au capitaine Olivier, chef du sous-groupement Bleu, dernier occupant du fort.

Devant moi sont alignés l'ensemble des combattants du sous-groupement Bleu, ainsi que du sous-groupement logistique du capitaine Fabien, remonté à Abeïbara pour le démontage du point d'appui. Est également présent Frédéric, mon chef du S4 qui a quitté Gao pour coordonner les travaux de démontage et de réacheminement, en liaison avec le groupement logistique. En effet, la sensibilité de cette manœuvre tactico-logistique est grande, après le massif coup de poing de l'opération Iroquois et à quelques semaines du sommet Afrique-France. Elle comporte une partie logistique de démontage et de réacheminement, mais se déroule dans un environnement tactique complexe. Les djihadistes pourraient ainsi saisir l'opportunité de notre départ d'Abeïbara pour relancer leur propagande mensongère. De plus, s'agissant d'un convoi logistique de réacheminement, la tentation serait grande de profiter d'une « cible molle » pour frapper à nouveau, même avec des capacités amoindries.

Dans ce contexte particulier, à peine l'opération Iroquois terminée, le PC de N'Djamena a demandé au GTD Ardent de démonter le point d'appui d'Abeïbara avec l'aide du groupement logistique de Gao. Frédéric est l'artisan majeur de cette opération complexe, où tout doit être rapporté à Gao. Pour le réacheminement par voie terrestre, c'est donc le sous-groupement logistique qui est à nouveau monté à Kidal. Pour le réacheminement par voie aérienne, des hélicoptères cargos ont été loués à l'ONU à grands frais : les Mi8 ukrainiens habituels, ainsi qu'un monstrueux Chinook hollandais qui fait soudain ressembler les Mi8 à des libellules. Ils assurent un véritable pont aérien, avec des norias entre Abeïbara et Gao. La constitution et la répartition du fret sont organisées avec une précision chirurgicale par Frédéric et ses équipes, car les moyens sont tout de même comptés et il s'agit de ne rien laisser derrière nous.

Pour le sous-groupement logistique du capitaine Fabien, l'opération a été préparée et répétée à Kidal, avant de pénétrer à nouveau dans l'Adrar. Après l'attaque de début novembre et la mort de l'adjudant Fabien qui appartenait à ce sous-groupement, revenir sur les lieux où l'on a perdu l'un des siens est un pari à double tranchant : cela peut être aussi bien salutaire que funeste. Nous avons pris le temps de procéder à une répétition générale complète et à l'explication détaillée des réactions aux cas non conformes. J'ai posé quelques questions puis j'ai longuement détaillé les règles d'ouverture du feu : les logisticiens ont écarquillé les yeux en m'entendant leur donner l'ordre explicite d'ouvrir le feu, dans le respect des règles d'engagement évidemment, mais sans inhibition ni fascination. Pour des unités données en renforcement à la culture d'arme différente, « entrer dans la tête » d'un nouveau chef tactique n'est pas évident et nécessite une réelle adaptation, qui implique de se connaître, pour bien se comprendre, avant d'opérer ensemble de manière aussi fluide et harmonieuse que possible.

Pendant les travaux de démontage, le sous-groupement Bleu a poursuivi les patrouilles blindées dans la périphérie élargie du fort. La concentration

des véhicules et des aéronefs a certainement intrigué les djihadistes. Aussi, l'idée de manœuvre choisie a été de les empêcher de comprendre ce qui se passait à Abeïbara, en maintenant pendant toute la durée du démontage un rideau occultant infranchissable, dans un rayon de vingt kilomètres autour du fort.

Les combattants du sous-groupement Bleu et les logisticiens du groupement logistique ont conscience de vivre un moment unique, comme un adieu définitif à un vieil ami, le fort Maréchal-Lyautey, où se sont déroulés tant d'évènements, de joies et de peines, vécus dans la fraternité d'armes et la camaraderie militaire. Après avoir rompu les rangs, les soldats ressentent la densité particulière de ce lieu et rejoignent sans un bruit leurs véhicules, déjà formés en rame à l'extérieur du fort.

Pour ma part, j'embarque dans un hélicoptère qui me ramène à Kidal. Par le hublot, mes dernières images sont celles du fort vide et de la colonne de véhicules de combat qui s'ébranle devant l'autre colonne, celle des véhicules logistiques chargés à bloc. Au fur et à mesure que l'hélicoptère prend de l'altitude, ils deviennent tout petits et fragiles dans l'immensité désertique.

Pendant que le sous-groupement Bleu d'Olivier assure la protection du convoi logistique en le raccompagnant à Kidal, une autre opération se prépare avec les parachutistes. En effet, la force Barkhane veut connaître la réaction des djihadistes après le départ du fort et cherche à saisir toute opportunité au moment de leur retour dans le village. Sous le contrôle tactique du GTD Ardent, une opération aéroportée se déroule en toute discrétion. Largués en parachute à très haute altitude, un groupe de chuteurs opérationnels procèdent à une infiltration sous voile, guidés par leurs seuls instruments de navigation dans la nuit épaisse. Posés à l'est du village, ils se regroupent rapidement, le temps de ranger leur voile et de se reconfigurer. Puis, sans un bruit, le groupe part s'installer en position d'observation dans

les hauteurs, à l’affût et prêt à bondir sur toute nouvelle proie qui se présenterait.

XXII

La souillure

Le jour commence à peine à se lever quand la colonne de véhicules blindés quitte le camp du Vieil Armand. Lentement, elle traverse le camp de la MINUSMA, encore endormi, et sort par la porte sud. Après s'être éloignée vers l'est, la colonne s'engage plein nord en remontant le long du lit de l'oued qui vient de l'Adrar. Ballottés dans les véhicules de combat qui roulent en tout terrain, les fantassins et les sapeurs restent concentrés. Chacun répète mentalement la partition qu'il va devoir jouer dans l'action qui vient. Assis sur la banquette intérieure du VAB, le fusil en position patrouille, ils laissent la poussière de sable pénétrer à travers les rais de lumière, par les tapes supérieures restées ouvertes. Tout à coup, ils sentent les véhicules tourner à neuf heures, puis accélérer progressivement. Le sol de sable mou laisse la place à un sol plus dur. On est entré dans la ville. Le moteur est en limite de surrégime. Il s'agit d'aller vite pour ne laisser aucune chance à l'ennemi. Le chef de groupe, en tape centrale, passe la tête à l'intérieur et avertit : « Préparez-vous à débarquer, à droite, face à neuf heures ! » Les VAB pilent soudain. À l'intérieur, les soldats se retrouvent les uns sur les autres. « Débarquez ! » hurle le chef de groupe.

Dans un seul mouvement, les portes arrière du VAB sont ouvertes, la lumière aveuglante s'engouffre dans le véhicule. En appui mutuel, les soldats débarquent et tombent en garde, se répartissant automatiquement les

secteurs arrière et latéraux de surveillance. Resté dans le véhicule, le tireur prend en compte la zone avant du dispositif avec sa mitrailleuse 12,7 mm, qui scrute son secteur de tir à la recherche d'un objectif.

Tous les véhicules de la section ont rejoint leurs emplacements respectifs, barrant les accès à l'objectif. Les combattants du GTD Ardent ont pris possession du quartier des notables, au centre de Kidal. Dans une rue latérale, le VAB PC du capitaine Olivier est positionné à l'ombre d'un arbre. Un peu plus loin, on distingue le blindé léger du chef de corps. Cela veut dire que le bouclage extérieur est en place. Derrière, au bout de la rue, les équipes cynotechniques ont également débarqué et remontent la colonne de véhicules.

Hormis la présence des militaires français, la rue semble endormie, vidée de l'animation qui naît habituellement en début de matinée. Les notables du quartier doivent se demander ce qui se passe et attendent la suite des évènements en se retranchant derrière les murs clos des habitations.

Du sud provient un bourdonnement, le bourdonnement grossit et devient grondement, le grondement devient hurlement. Le *Tigre* apparaît, à moyenne altitude au-dessus de Kidal, puis il tourne autour du quartier dans un large mouvement circulaire, avant de reprendre de la hauteur comme s'il allait s'éloigner. Soudain, le *Tigre* plonge, vrillant l'air de ses pales et rugissant de toute la puissance de ses turbines. Il a trouvé sa proie, il fond sur elle. Au sol, dans l'habitation, les occupants se sont regroupés au premier étage pour faire face à l'incertitude. Ils sont sous la protection d'Iyad Ag Ghali qui leur a accordé son hospitalité, avant de quitter lui-même Kidal, il y a maintenant quatre ans. Malgré tout, leur inquiétude monte quand ils entendent le monstre de métal se rapprocher, irrésistiblement.

Quand le *Tigre* s'abat soudain sur eux puis se cabre au dernier moment à la verticale du toit, faisant trembler les murs et tout l'espace intérieur, un

ouragan de folie fait brusquement irruption dans la maison, vrillant les tympans et submergeant les occupants sidérés.

« Vert action ! » À cet instant, le VAB s'élance face à l'entrée de l'habitation. À pleine vitesse, il percute le lourd portail de fer, dont les deux battants éclatés retombent à plusieurs mètres. Le groupe de tête pénètre par l'ouverture béante, armes braquées sur les fenêtres et les portes et sur le toit de la maison. Il s'installe dans des positions aménagées dans la cour. Le dispositif d'appui en place, la section d'intervention suit à pas rapides et s'approche directement de la porte d'entrée. Un tir de fusil à pompe pulvérise les gonds et les verrous. En force, le premier groupe pénètre à l'intérieur de la maison obscure et entame la reconnaissance du rez-de-chaussée. Un deuxième groupe s'engouffre dans l'escalier. Couloir après couloir, pièce après pièce, tout est reconnu méthodiquement et systématiquement.

Les occupants sont à peine sortis de leur état de sidération qu'ils sont déjà cernés par des combattants en treillis sable qui les tiennent en respect avec leurs fusils d'assaut. Une force collective se dégage de ces hommes silencieux, parfaitement coordonnés, précis et résolus dans leurs gestes. Derrière le rideau des combattants, des chiens aux yeux de loup les fixent en grondant sourdement, tenus laisses courtes par leurs maîtres. Terrorisés, les occupants se laissent ligoter. Après avoir été descendus au rez-de-chaussée, ils sont regroupés dans la cour.

La situation sous contrôle, la fouille approfondie de l'habitation commence pendant que les occupants font l'objet, l'un après l'autre, d'un interrogatoire rapide.

Alghabass Ag Intalla est furieux. Derrière un visage de composition qu'il s'efforce de maîtriser, je le sens bouillonner intérieurement. À ses côtés, Bilal Ag Cherif, toujours aussi ouvert et très à l'aise, ne cesse de me demander la raison de cette opération de fouille de la maison d'Iyad Ag Ghali (IAG).

Depuis l'opération Iroquois et les attaques de Kidal et Tessalit, dans des zones contrôlées par le HCUA, le lien que j'avais précédemment tissé avec Alghabass est rompu. En effet, je considère que le HCUA a démontré sa complicité passive, voire active, avec AQMI, levant ainsi le voile sur sa duplicité.

Quant à l'opération du GTD Ardent sur la maison d'IAG au cœur de Kidal, elle a un effet retentissant dans tout l'Adrar des Ifoghas, voire même au-delà. De manière assez involontaire et tout à fait inattendue, c'est la réputation même d'IAG qui est salie durablement. Après l'opération Iroquois, où le potentiel de combat d'Ansar Eddine a été neutralisé, à la fois en termes de combattants, de ressources et d'emprise sur la population, c'est maintenant la sphère intime d'influence du chef islamiste, sur laquelle tombe un nouveau discrédit. À travers sa maison personnelle et les occupants auxquels il a accordé l'hospitalité, c'est son aura qui est sapée dans le cercle de ses affidés. De plus, ô souillure suprême, des chiens (animaux impurs en terre d'islam) ont parcouru et reniflé chaque recoin de la maison. Ceux qui lui ont accordé leur allégeance et qui pouvaient rechercher sa protection comprennent que leur sécurité n'est plus garantie. C'est un véritable déshonneur !

L'opération apporte une récolte inespérée de renseignements, contribuant à identifier les membres de son réseau et leurs interactions mutuelles.

S'agissant d'Alghabass, sa réaction s'explique sans doute par les liens troubles qui l'unissent avec IAG. Tous deux sont des anciens d'Ansar Eddine, même si Alghabass l'a quitté en 2012 pour fonder le HCUA. Après l'offensive du GTD Ardent au nord, qui a poussé IAG à demander l'aide d'Alghabass afin de stopper l'offensive en cours, ce dernier s'est dévoilé vis-à-vis de la force Barkhane en attaquant ou en laissant attaquer les patrouilles blindées à Kidal et Tessalit. Sa position vis-à-vis de Barkhane est devenue particulièrement incertaine. Avec cette nouvelle opération dans la

maison d'IAG, Alghabass se retrouve à nouveau dans une position inconfortable, mais cette fois-ci vis-à-vis du chef djihadiste, alors que lui, l'héritier de la dynastie des Intalla, qui est censé être le nouveau maître du HCUA, de la CMA et de Kidal, n'a pas été capable de préserver les liens d'honneur tribal et de respectabilité entre un Touareg et ses féaux. C'est donc un Alghabass dans une position intenable, à la fois du côté de Barkhane et d'IAG, qui se retrouve devant moi en ébullition intérieure.

La réaction d'Iyad Ag Ghali et d'Alghabass ne se fait pas attendre.

Une nouvelle campagne de propagande antifrançaise est déclenchée. Mais cette fois-ci, les Kidalois ne semblent pas y adhérer. La population reste calme, sans doute lasse d'être instrumentalisée, consciente de la défaite d'IAG et de la propagande mensongère des islamistes. C'est par les réseaux sociaux que la campagne de dénigrement se développe, alimentant des accusations de vols de bijoux et d'exactions physiques contre les occupants de l'habitation fouillée. De manière très intéressante, les sites internet qui véhiculent ces allégations sont hébergés sur des plateformes informatiques installées dans la bande sahélo-saharienne, mais à l'extérieur du Mali.

C'est par une nouvelle action concrète d'assistance à la population que nous répondons à cette campagne diffamatoire. Au nord-est de Kidal à Etembar, les propriétaires de troupeaux ont l'habitude de faire paître leurs bêtes. C'est à cet endroit que débouche l'oued, qui vient de l'Adrar. Or, si l'oued est bien alimenté en eau pendant la saison des pluies de juin à septembre, il devient complètement aride pendant la saison sèche dont le pic est en janvier et pendant laquelle il faut puiser dans les nappes souterraines. Les équipes de Freddy ont donc financé un projet de construction d'un barrage pour capter les eaux de l'oued et former un bassin permanent de rétention d'eau, destinée aux troupeaux.

À nouveau, la bataille se déroule dans le champ des perceptions. Défait tactiquement, discrédité publiquement et souillé dans son honneur tribal, le

vieux serpent islamiste est écrasé par les hommes à la cigogne blanche.

XXIII

Visages de France

Le président vient visiter la force Barkhane sur la plateforme de Gao.

En dehors des unités prises par le dispositif sécuritaire et les missions opérationnelles, des personnels sont désignés dans les différents groupements, pour assister à l'allocution présidentielle. Ils se rassemblent dans un immense *bachmann* qui sert habituellement au stationnement des aéronefs. Aux entrées, de longues files se forment, le temps de fouiller chaque participant, afin qu'aucune arme ne pénètre à l'intérieur. La mise en place du dispositif est longue, car l'entrée se fait au compte-gouttes. L'immense *bachmann* se remplit progressivement. La foule des militaires en treillis sable atteint un niveau particulièrement dense. Je suis accompagné de Pierre-Stéphane et des personnels du PC arrière. La plupart des visages me sont inconnus, mais je reconnais quelques chefs d'unité que j'ai reçus en renforcement pour des opérations ponctuelles. Sont également présentes les autorités militaires des forces armées maliennes, ainsi que de la MINUSMA. L'attente se prolonge. La chaleur commence à être un peu lourde dans cette foule compacte.

Au fond du *bachmann*, un mouvement de foule annonce l'arrivée imminente du président. Des autorités militaires et des conseillers en costume-cravate entrent. Tout à coup, les flashs des photographes se mettent à crépiter à l'unisson. Entouré de ses équipes de sécurité qui lui fraient un

chemin, la tête du président apparaît au milieu de la marée humaine et avance vers la tribune. De loin, les reflets des flashs donnent à sa peau un ton livide.

Le discours commence.

Après avoir salué l'ensemble des autorités politiques et militaires présentes, le président rappelle le contexte du déclenchement de l'opération Serval, il y a exactement quatre ans. Il met en lumière les évolutions notables entre la situation d'hier à Gao et celle d'aujourd'hui. Il souligne les succès militaires et les avancées politiques. Il inclut le travail mené par les forces partenaires, les forces armées maliennes bien sûr, mais aussi la MINUSMA et la mission européenne de formation EUTM Mali. Puis le discours s'oriente sur la force Barkhane dont le président salue l'engagement des soldats et des familles. Il évoque le prix du sang payé par les militaires tombés au champ d'honneur et les blessés.

Après le ton reconstitué du discours au micro, net et parfaitement calibré, une « Marseillaise » est entonnée. Le chœur des soldats éclate sous la structure métallo-textile, mêlant les voix d'hommes dans une houle puissante du grand large. Quand revient le silence, tous sont surpris de la force du souffle qui a traversé l'assistance.

Suivi de sa cohorte de conseillers, le président quitte le *bachmann* sous le crépitement des flashs, entraînant dans son sillage quelques individus qui cherchent à lui glisser un mot ou tentent d'obtenir un *selfie*.

Le président est venu participer au sommet Afrique-France. Pendant deux jours, Bamako, la capitale malienne, se transforme en quartier de haute sécurité. L'aéroport international Modibo Keïta, le père de l'indépendance malienne, se remplit des délégations officielles en provenance des États africains. Les principaux axes routiers sont fermés à la circulation, créant d'interminables embouteillages pour les automobilistes maliens. Le quartier urbain de la rive nord du fleuve Niger connaît une animation nouvelle, avec les allers-retours de véhicules de luxe, les

reconnaissances des équipes de sécurité, les réunions diplomatiques et les communiqués de presse. Les grands hôtels sont sanctuarisés et transformés en bunkers. Des milliers de policiers, de gendarmes et de militaires patrouillent en permanence dans Bamako. Des drones et des hélicoptères quadrillent la ville.

Le sommet Afrique-France rassemble la cinquantaine d'États africains, représentés par leurs chefs d'État ou leurs Premiers ministres. Il se déroule au Centre international de conférence de Bamako. Le chef d'État français est accueilli par le président malien Ibrahim Boubacar Keïta, avec d'autant plus d'amitié qu'il s'agit du dernier sommet pour le Français, celui-ci n'étant pas candidat à sa propre succession. Les thèmes des échanges sont la sécurité bien sûr, mais également le développement. La France mobilise tous ses leviers d'action, avec sa contribution militaire au règlement politique du conflit dans le cadre des accords d'Alger, l'engagement de l'agence française de développement, ainsi que le soutien à la transition énergétique et au développement des énergies renouvelables. Un fonds d'investissement franco-africain est créé pour mobiliser des capitaux privés.

Lors de la conférence de presse finale, le président français est tout de même interrogé par un journaliste malien sur la mort d'un membre de GAT, tué par une autre unité de Barkhane, alors qu'il préparait l'attaque d'un convoi. Ce guetteur s'est en effet avéré être un adolescent.

Cette visite présidentielle et ce sommet Afrique-France coïncident également avec une nouvelle étape franchie dans la stabilisation du Mali : les premières patrouilles du mécanisme opérationnel de coordination (MOC) vont bientôt commencer à Gao. Suite à la visite de l'ambassadrice de France à Kidal, les différents groupes armés signataires ont finalement accepté d'envoyer des contingents d'anciens combattants, pour participer aux patrouilles mixtes, destinées à assurer la sécurité de la population. Dans cette dynamique de désarmement, de démobilisation et de réintégration, le processus, qui est de fédérer l'ensemble des anciens combattants, est au

moins aussi important que la finalité, qui est de garantir la sécurité de la population. Comme pour la réouverture des écoles, dont l'activité structure la vie d'une collectivité, les patrouilles mixtes constituent une étape clé dans la phase de stabilisation.

Malheureusement, quelques jours à peine après le sommet Afrique-France, Gao connaît un tragique épisode.

Le nouveau camp du MOC qui accueille les contingents des groupes armés signataires est situé à Gao à proximité immédiate de la plateforme de Barkhane et du camp du secteur est de la MINUSMA. Parmi les six cents combattants qui ont été envoyés pour constituer cette nouvelle force de sécurité, on trouve des combattants de la Coordination des mouvements de l'Azawad (CMA), mais aussi de la plateforme des groupes armés restés loyaux au gouvernement malien et également quelques militaires maliens.

Au petit matin après le rassemblement habituel, commence une séance d'entraînement à l'intérieur du camp. L'objectif est de préparer la patrouille mixte qui va bientôt avoir lieu. À l'entrée du camp, un camion se présente. Il arbore l'insigne et les couleurs du MOC. Au lieu de s'arrêter pour se soumettre au contrôle du soldat en faction, il accélère, force la barrière et se dirige à grande vitesse vers le groupe des recrues à l'instruction. Arrivé à leur hauteur, le terroriste actionne la mise de feu électrique, qui fait disparaître le camion bourré d'explosifs dans un gigantesque foudroiement de feu, de métal projeté et de chair déchiquetée.

L'explosion retentit dans toute la ville.

Dans le camp du MOC, c'est la panique générale. C'est le pire attentat terroriste de l'histoire du Mali. Au milieu des décombres, des cadavres lacérés et des victimes ensanglantées, la MINUSMA et les forces armées maliennes peinent à reprendre le contrôle de la situation. On comptera une soixantaine de morts et plus d'une centaine de blessés parmi les groupes armés signataires, toutes appartenances confondues. Compte tenu des proportions, le volume des pertes est comparable aux victimes du

11 septembre 2001. C'est un désastre en plus d'un massacre. À Kidal, les chefs touaregs sont atterrés.

La peine d'avoir perdu des camarades, des cousins, des frères est aussi manifeste que le fatalisme qui imprègne les réactions. Quand je leur annonce que les soldats de Barkhane présents à Gao se portent volontaires pour donner leur sang, afin que les équipes médicales de Barkhane et de la MINUSMA puissent sauver les blessés du MOC, les chefs des GAS restent bouche bée, tant cela leur paraît incroyable, avant de me remercier intensément.

Contre toute attente, malgré cette attaque qui aurait pu jeter un discrédit absolu sur le processus de paix et donner un coup d'arrêt définitif aux patrouilles mixtes, celles-ci verront bien le jour, un peu plus d'un mois après. En effet, l'attaque terroriste de janvier soulève un haut-le-cœur général contre les groupes armés terroristes, qui renforce la détermination de tous les responsables politiques et militaires pour rejeter le règne de la terreur et mettre en œuvre le processus de réconciliation. Il n'est pas non plus impossible que ce massacre ait également creusé le ressentiment entre les anciens rebelles, amenant les GAS de la CMA à choisir définitivement leur camp.

Dans cette triste situation, une nouvelle rafraîchissante nous parvient de métropole, qui permet de sortir un peu de la morosité. C'est l'arrivée du Vendée Globe. Après un tour du monde en solitaire et sans escale par les trois caps, Armel Le Cléac'h est le premier à franchir la ligne d'arrivée et entre en magnifique vainqueur dans le long chenal des Sables-d'Olonne. Le skipper français et son rival anglais Alex Thomson ont rivalisé d'intelligence tactique tout au long de cette course d'anthologie. Profitant d'une bascule providentielle du vent au nord-est, le Breton prend l'avantage, en virant de bord et en terminant les trois cents derniers milles bâbord amure[1], dans un final éblouissant.

XXIV

Retour vers le nord

Le temps est venu pour le GTD Ardent de quitter l'Adrar des Ifoghas et le Mali. La phase décisive du plan de campagne stratégique touche à sa fin. Après la neutralisation d'Ansar Eddine et d'Iyad Ag Ghali au nord, la force Barkhane peut maintenant se reconfigurer plus au sud, sur la boucle du fleuve Niger et sur des missions d'accompagnement des forces partenaires.

Une cérémonie militaire de transfert d'autorité est organisée au camp du Vieil Armand pour marquer la fin de notre mandat. J'y convie le général Amane, chef du secteur nord de la MINUSMA, ainsi que son chef d'état-major, le colonel Éric, les Français insérés dans l'état-major et les chefs des contingents nationaux, dont une délégation de Bangladeshis, qui m'avaient reçu somptueusement.

La cérémonie de pied ferme, très simple, se déroule à l'emplacement des couleurs. Elle est ponctuée par la lecture des ordres du jour par les autorités venues de Gao et par les mouvements des sous-officiers porte-fanions. Après la cérémonie militaire, les participants et les invités sont conviés à une garden-party. Un barbecue est organisé, aux standards de rusticité d'un poste avancé de l'armée française. Quand ils voient la file d'attente pour le barbecue, les tables de campagne au milieu de la troupe sous le soleil déjà haut et les couverts en plastique, les Bangladeshis battent en retraite et partent précipitamment, le regard condescendant.

Le GTD Ardent quitte la scène en chantant :

Je t'aime ô ma Patrie,
Pour tes monts neigeux et fiers,
Pour la chanson jolie,
De tes fleuves toujours clairs.
Pour tes grèves,
Que soulèvent,
Des flots si bleus,
Où l'on voit briller les cieux
Calmes et radieux.

Je t'aime pour tes plaines
Où mûrissent les moissons,
Pour tes forêts de chênes,
Pour tes bois et tes vallons,
Pour tes vignes,
Qui s'alignent
Sur tes coteaux,
Pour le chant de tes ruisseaux,
Où boivent les oiseaux.
Je t'aime pour la grâce
Dont se parent tes enfants,
Pour la fierté qui passe
Au regard de leurs vingt ans.
Pour leur âme
Qui s'enflamme
Prompte au secours,
Et se donne, sans retour,
D'un simple et pur amour.

Je t'aime ô douce France
Pour la gloire de ton nom,
Pour les bienfaits immenses
De ton cœur joyeux et bon.
De patrie
Plus chérie
Il n'en est pas ;
Pour la paix, voici nos bras,
Nos corps, pour tes combats !

La mission est remplie de belle manière. Dans mon cœur, je goûte la joie de ramener tous mes hommes à la maison. Après quatre mois de haute intensité dans la réflexion et dans l'action, je suis dans un étrange état de détachement, dessaisi de mes responsabilités de chef tactique et n'ayant plus qu'à suivre les procédures administratives de fin de mission.

Nous précédons de plusieurs semaines le vol retour des cigognes en Alsace.

Bien que nous soyons tous pressés de retrouver nos familles, une étape intermédiaire nous attend dans une île de la Méditerranée, où nous passons par un « sas ». Dans un complexe hôtelier vide en arrière-saison, nous sommes accueillis par une équipe de psychologues et de spécialistes de l'armée de Terre. Pendant soixante-douze heures, nous nous réajustons aux horaires d'une journée normale, à un sommeil sans coup de canon, à une alimentation équilibrée en produits frais. Les psychologues nous font parler lors de séances collectives et individualisées. Sous la direction des moniteurs en relaxation, nous apprenons à mettre en œuvre les techniques d'optimisation du potentiel, adaptées de la sophrologie. L'objectif est à la fois de détecter les unités et les soldats qui devront faire l'objet d'un suivi personnalisé et d'enclencher la phase de décompression pour nous permettre de retrouver nos familles dans des conditions paisibles.

À l'atterrissage à Paris, avant de rejoindre Colmar, je fais un crochet avec Matthieu par l'hôpital militaire de Percy où l'un des blessés du GTD Ardent est encore en convalescence. Imprévue, la rencontre se fait au réveil du jeune soldat au pied de son lit. Il est amaigri et lutte de toute sa force vitale pour retrouver son autonomie. Cela fait un bien fou de le voir en bonne voie de rétablissement et de pouvoir parler avec lui. Ce moment est unique, entre un chef qui a donné un ordre opérationnel et son subordonné qui en a payé le prix en l'exécutant et qui en conserve les stigmates, dans sa chair ou dans son esprit.

Puis, c'est le retour vers l'Alsace, l'arrivée à Colmar, l'entrée dans le quartier Walter, les retrouvailles avec les diables rouges restés en base arrière. Enfin, la joie est immense de retrouver les siens, épouse et enfants, parents et amis. Quelques semaines de permission offrent l'occasion de prendre soin de son jardin intime. C'est maintenant au père et à l'époux de rendre à sa femme et à ses enfants ce qu'ils lui ont donné, c'est-à-dire le soutien moral et la tranquillité d'esprit qui lui ont permis de remplir sa mission. C'est en effet une véritable opération extérieure que les conjoints vivent à leur manière, en tenant la barque familiale pendant quatre à six mois, dans l'incertitude des nouvelles anxiogènes retransmises par les médias ou par la cellule de crise du régiment, en charge de prévenir les familles de blessés.

Après les permissions, une cérémonie de dissolution du groupement tactique est organisée à Colmar, au cœur de la ville sur la place Rapp, en présence des représentants de l'État et des autorités politiques – le préfet du Haut-Rhin, le député, la présidente du conseil général, le maire de Colmar – et militaires – le général commandant la 1re division, le général commandant la 7e brigade blindée, la brigade des Centaures. L'ensemble des unités et des personnels donnés en renforcement au Quinze-Deux pour constituer le GTD Ardent est présent. C'est l'occasion de remercier chacun des sous-groupements et des appuis pour la partition qu'il a jouée. C'est

aussi l'occasion de retrouver et de mettre en valeur les blessés, qui retrouvent leurs camarades, plusieurs mois après leur évacuation stratégique. C'est enfin l'occasion d'expliquer aux autorités civiles et aux Français la réalité de l'opération Barkhane menée par la France dans la bande sahélo-saharienne. Ce n'est pourtant pas une mince affaire, tant il est difficile de retranscrire fidèlement l'expérience militaire et humaine hors normes, vécue collectivement dans l'adversité, qui nous a transcendés.

Le Quinze-Deux reprend ses activités de préparation opérationnelle. Il est bientôt désigné pour constituer le groupement Paris-centre de l'opération Sentinelle. Après les conditions d'extrême rusticité dans les sables du désert, il est déployé au cœur de la capitale au début de l'été pour contribuer à la lutte antiterroriste sur le territoire national. Il s'agit d'une période de grande sensibilité car ce sont les premières semaines du nouveau gouvernement. Une armée de chefs d'équipe et de chefs de groupe patrouille pendant deux mois, à raison de vingt-cinq kilomètres par jour et par homme, au milieu des différents arrondissements et des lieux publics. L'idée de manœuvre est parfaitement intégrée : faire cesser toute attaque dès son commencement. Certains soldats sont médusés en découvrant pour la première fois les beaux quartiers et les palais nationaux. Des rencontres inattendues marquent cette mission parisienne. Un ancien du Quinze-Deux devenu directeur de cabinet nous invite à l'Élysée. Une patrouille avec la nouvelle ministre des Armées, dans le 15^{e} arrondissement et le parc André-Citroën, contribue à la prise de conscience du prix payé par les familles, quand le taux d'absentéisme hors garnison des militaires dépasse les deux cent cinquante jours par an. Enfin, l'invitation des blessés du GTD Ardent à la réception de l'hôtel de Brienne, la veille de la fête nationale, est aussi une belle marque de considération. J'y retrouve Éric qui se remet d'une attaque par mine, dont il a fait l'objet après mon départ. Ce soir-là, la nouvelle première dame s'effondre en pleurs, submergée par l'émotion qui l'a envahie en rencontrant les familles des soldats tombés au champ d'honneur.

Certaines paroles du chef d'état-major des armées me touchent : elles manifestent l'attention personnelle et profonde qu'il porte à chacun des soldats blessés, alors que lui-même vient d'entrer dans la tourmente.

XXV

Ne pas subir !

Pendant de longs mois, nous avons vécu à l'école du désert. La chaleur écrasante et le régime monotone des rations de combat ont séché nos organismes comme pendant une diète. Sous l'effet de l'aridité de l'air, de l'abrasivité du sable qui s'insinue partout et des conditions de vie particulièrement rustiques, nos sens ont connu une forme d'ascèse. Loin de la présence charnelle et de l'affection de nos familles, nos cœurs se sont ouverts à la saine camaraderie et à la fraternité d'armes.

Au contact direct de l'adversaire invisible et omniprésent, nous avons vécu dans l'insécurité permanente. La question de la mort, celle qu'on va donner et celle qu'on peut recevoir au détour d'une piste, n'a jamais été une notion abstraite. Elle a constitué une réalité de chaque jour. Une « petite » mission n'existe pas pour le soldat : aller simplement se ravitailler en eau peut être la fin du voyage. Plusieurs fois me suis-je demandé intérieurement : « Combien de morts vais-je avoir aujourd'hui ? » L'adversité nous a aidés à retrouver le sens des questions fondamentales.

L'immensité désertique, le soleil incandescent, le firmament étoilé ont constitué le décor grandiose de notre odyssée. Le silence, cet « étui de la vérité[1] », a été notre fidèle compagnon de route.

Pour la plupart d'entre nous, nous nous sommes laissé prendre dans ce dépouillement progressif comme dans une marée tranquille et rassurante,

qui va et vient dans son labeur incessant de lavement et de polissage des galets. Nous avons d'abord été transformés physiquement puis intérieurement. Plongés entre deux océans, l'océan de sable en bas et l'océan d'étoiles en haut, nous nous sommes laissé dériver jusqu'aux rives de l'émerveillement.

C'est ainsi que la vie dans le désert nous a fait approfondir les richesses de la vie intérieure.

Quelle grande erreur de croire que le désert est vide ! Au contraire, c'est le lieu de la plénitude. Il est encore tel qu'il a été créé à l'origine du monde. La beauté minérale et sauvage est intacte, où le moindre rocher résonne encore de l'impulsion primordiale. N'est-ce pas d'ailleurs dans le désert, de la poussière de l'*adama*, que l'homme fut créé ? Peut-être est-ce pour cette raison que nous sommes naturellement attirés par les grands espaces. Dans le désert, l'âme prend sa pleine mesure, celle de la démesure, des espaces infinis que l'horizon seul limite, des hauteurs insondables que le firmament dévoile. Alors, préparée par l'émerveillement et la contemplation, libérée des chaînes qui l'étouffent, vidée de tout ce qui l'empêche, l'âme se laisse saisir par la Grâce.

C'est après une longue quête et au milieu du désert, parmi des Touaregs devenus ses amis, que Charles de Foucauld a trouvé la réponse à sa soif d'absolu.

Il y a d'autres histoires, comme celle de ce randonneur qui perdit son groupe lors d'un trek dans l'Atlas marocain. Égaré dans la montagne glacée à la tombée de la nuit, il prend conscience qu'il va mourir là, transi de froid, seul. Le lendemain matin, il retrouve ses amis, transfiguré. Malgré son immense talent littéraire, ce dramaturge de renom[2] ne trouvera pourtant pas les mots avant plusieurs dizaines d'années pour raconter l'indicible survenu pendant cette nuit de feu.

Pendant ces quatre mois, nous avons porté au loin les armes de la France. Coupé de l'agitation médiatique, notre regard sur la mère Patrie

s’est épuré et s’est densifié. Pour nous, la France a pris la forme très concrète du drapeau et de *La Marseillaise*, au cours de nos cérémonies hebdomadaires. Quelle émotion de voir ces trois couleurs flotter à nouveau dans ce ciel d’azur quitté il y a une soixantaine d’années au temps de la splendeur ! Ce fut ensuite l’empreinte vivante de la civilisation, de la langue et de la culture françaises, dont les Touaregs conservent un tendre souvenir. Le fort français est toujours intact à Kidal, qui témoigne du respect de la promesse faite au moment de l’alliance avec la France, il y a plus d’un siècle. Quelle ironie également de rencontrer parmi les Touaregs un amoureux fervent de Jeanne d’Arc et de Victor Hugo !

L’épopée du Vendée Globe nous a enthousiasmés, en nous faisant communier à cette aventure humaine et sportive du grand large et à cette victoire éclatante du génie du skipper français. Enfin, dans les succès comme dans les épreuves de nos opérations militaires, nous avons connu des élans fulgurants et effleuré des moments de grâce collective, qui rappellent les plus belles heures de notre geste militaire.

De retour dans le sanctuaire de la Nation, il nous appartient désormais de ne pas laisser flétrir ce tribut chèrement acquis : dans le dépouillement et le renouveau de la vie intérieure, l’amour de la France charnelle.

Notre Patrie traverse des moments historiques dont nous ne comprenons pas encore bien le sens, mais qui pourraient sans aucun doute constituer un changement majeur de civilisation. La société du bruit, du divertissement et de la consommation nous aveugle et nous endort, comme les compagnons d’Ulysse égarés parmi les Lotophages, qui ont oublié qui ils sont, d’où ils viennent, et ont perdu tout désir de retour. Dans cette époque de désordre et de confusion, on ne se comprend plus au sein d’un même pays ou d’une même famille.

Il est impératif de nous réconcilier avec notre dimension spirituelle, de réapprendre à s’émerveiller, à contempler le beau, à discerner le bien. Il est vital de prendre soin de son âme, de la protéger de la laideur qui nous

enserre, pour échapper à la pensée unique et aux idéologies déconnectées du réel, de l'entraîner comme un sportif qui affûte son corps, comme un soldat qui s'aguerrit à l'approche du combat. « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes », disait Rimbaud.

Cultiver une âme droite, dont la boussole intime pointe le ciel comme direction cardinale, une âme tranchante qui sépare la vérité du mensonge, une âme humble dont la joie est de servir, une âme ardente dont le feu ne s'éteint pas.

C'est la condition essentielle pour analyser avec clairvoyance les évènements, les situations et les personnes et pour développer, dans nos situations et responsabilités respectives, une appréciation de situation précise, exacte et complète. C'est ensuite la condition essentielle pour agir utilement, avec efficacité, détermination, quels que soient les obstacles.

Il est possible de gagner contre l'islamisme djihadiste d'inspiration salafiste[3]. Il continue à proliférer de manière rampante sur la terre africaine, dont la démographie galopante amplifiera bientôt l'onde de choc. Celle-ci nous impactera à court terme à travers les routes géopolitiques des migrations.

Nous en avons les moyens. Il nous faut une détermination constante dans le temps long ainsi qu'une stratégie globale qui inclut la réaffirmation de la puissance française, de sa culture et de sa fierté.

De plus, nous devons tourner définitivement la page du nihilisme qui gangrène notre société de l'intérieur et alimente l'incompréhension, voire l'inimitié, de nos partenaires, en répandant un universalisme dévoyé. En réalité, l'islamisme se nourrit de notre nihilisme au-delà du voile apparent des deux antagonismes.

Il fut une époque où la France illuminait le monde. Aujourd'hui, son éclat s'est terni. Nous sommes en train de perdre notre capacité de comprendre le monde tel qu'il est et tel qu'il évolue, alors que la reconfiguration de l'ordre multipolaire est majeure et rapide autour des

États puissances. Le prisme déformant des idéologies aliénantes doit être écarté et nous devons retrouver le sens du réel. Déjà, de nouveaux compétiteurs sont entrés en scène dans notre zone d'influence.

Les temps que nous vivons sont comparables à bien des périodes de notre histoire, où le salut est venu des entrailles de la France. Une simple jeune fille, Jeanne d'Arc, a pu transformer un ramassis de minables qui se terraient dans une cour de province en une redoutable force militaire. De même, dans l'effondrement de 1940, des hommes qui refusaient l'étrange défaite se sont avancés pour ramasser le drapeau gisant au sol et porter haut les trois couleurs.

Aujourd'hui comme hier, sortons de notre léthargie et faisons nôtre la devise du général de Lattre : « Ne pas subir[4] ! »

À ce prix, nous pourrons surmonter les menaces qui viennent et contribuer au redressement de notre Patrie.

Postface

Six ans après les évènements relatés dans ce récit, les chants des griots se sont tus au Mali, toute joie a quitté le palais verdoyant de Koulouba et Madame Bâ [1] n'en finit pas de pleurer derrière son niqab.

La junte militaire qui s'est installée à Bamako en 2020 ne constitue que le dernier épisode en date, d'un enchaînement plus vaste et plus complexe. Il faut retrouver une perspective géopolitique de temps long, pour dépasser l'écume des évènements et comprendre les mécanismes sous-jacents de la crise.

Le premier élément de compréhension est lié à la question des confins géographiques. Dans les périphéries du Sud algérien et du Nord malien, c'est le territoire des Touaregs qu'aucun des deux États concernés ne contrôle véritablement, que ce soit par indifférence, incapacité, voire même à dessein pour recueillir les bénéfices géostratégiques d'une zone d'insécurité. C'est d'ailleurs toute la différence entre la frontière occidentale et la frontière africaine : la première est dite « naturelle », en ce qu'elle sépare deux États par la géographie physique ou humaine ; la seconde est « artificielle » car elle correspond à une limite, en termes d'aptitude à contrôler le territoire, permettant aussi le développement d'une économie formelle ou informelle d'échanges [2]. Or, dans le cas du Mali, ces confins incontrôlables ou incontrôlés sont traversés par deux dynamiques : cloisonnés par les frontières héritées des indépendances, les Touaregs poursuivent d'abord le rêve de reconstituer une confédération politique ;

ensuite, l'influence du mouvement fondamentaliste du Tabligh et celle du Groupement salafiste pour la prédication et le combat (GSPC) a poussé une partie de la population à la radicalisation islamiste. Ces deux dynamiques politique et religieuse se rejoignent en 2011, quand la déstabilisation de la Libye provoque le reflux des combattants djihadistes, aguerris et équipés, qui étaient au service du guide Kadhafi. Les Touaregs du MNLA (qui veulent l'indépendance de l'Azawad) et les djihadistes d'Ansar Eddine et du MUJAO[3] (qui veulent instaurer un califat) forment alors une alliance improbable aux objectifs hétéroclites et conquièrent le Nord-Mali en 2012, jusqu'à ce que les djihadistes ne se retournent contre les indépendantistes.

Le deuxième élément de compréhension concerne la fragilité intrinsèque du système de gouvernance malien. En effet, l'intervention franco-britannique de 2011 en Libye n'a servi que de catalyseur, car l'État malien est depuis longtemps gangrené par la corruption et le népotisme, derrière le visage lénifiant du bon élève démocratique. Même s'il s'agit d'une illusion, malheur à celui qui oserait lever le coin du voile ! Pourtant, la cécité volontaire ne peut masquer la réalité objective : quels fruits l'aide publique au développement a-t-elle apportés au peuple malien depuis l'indépendance, mis à part celui d'avoir entretenu un système international de bureaucratie, de prébendes et d'opportunisme, entre favoritisme et détournement de fonds ? Un équilibre trompeur entre les populations s'est mis en place, avec de part et d'autre du fleuve Niger, les Bambaras au Sud et les Touaregs au Nord. Parfois, quelques rébellions ou prises d'otages médiatisées viennent troubler le pacte tacite de séparation et d'indifférence. Espace multiséculaire de commerce et de transit, le Mali est devenu une voie de passage de la cocaïne qui irrigue l'Europe, depuis l'Amérique du Sud. L'État malien, défaillant, est incapable de contrôler son territoire, d'assurer la sécurité de sa population et de faire régner la justice. Les violences intercommunautaires sont gérées par les autorités coutumières. Des milices ethniques sont organisées. Sans doute Ibrahim Boubacar Keïta

aura-t-il été le président malien qui aura bénéficié de l'aide internationale la plus importante, pour reconstruire son pays de 2013 à 2020, avant d'être déposé par des militaires lassés de l'inefficacité et de la corruption de son clan.

Le troisième élément de compréhension porte sur la propagation de l'islam rigoriste en Afrique.

C'est d'abord sur le terrain du communautarisme que les djihadistes ont prospéré. Devant l'incapacité de l'État à assurer la sécurité et la justice, face aux violences intercommunautaires entre pasteurs et sédentaires, certaines milices ethniques prennent l'étendard islamiste, non pas tant pour exporter le djihad que pour protéger leur population d'un État considéré comme inexistant, voire prédateur. C'est la raison pour laquelle, après l'émergence d'un djihadisme originel et aristocratique chez les Touaregs affiliés à al-Qaïda au Maghreb islamique, un phénomène de « prolétarisation » a été observé au sein d'autres communautés, sous la franchise de l'État islamique au Grand Sahara.

Ensuite, face à la crise de l'autorité politique, on a recours à l'autorité morale. L'islam rigoriste, fortement influencé par le wahhabisme saoudien, investit le champ politique : il ne s'agit pas d'une crise dans la gouvernance, mais d'une crise du modèle laïc de gouvernance ; l'effondrement moral est arrivé avec la démocratie ; le seul cadre légitime de gouvernance est celui de la charia ; face à un projet de manuel d'éducation sexuelle (qui aborde la question de l'homosexualité), élaboré par le gouvernement malien en coordination avec les Pays-Bas, on mobilise les masses[4] pour s'y opposer et promouvoir l'éducation coranique, elle-même financée par les pays du Golfe et qui incite au djihad.

Face à la terreur islamiste et devant l'absence des forces de sécurité intérieure, les populations constituent des milices pour endiguer la propagation de l'insécurité. Certaines communautés, frappées du sentiment d'impuissance et n'aspirant qu'à la sécurité, tentent de pactiser avec les

djihadistes pour trouver des compromis locaux, esquissant de nouvelles formes de contrat social.

Enfin, la spirale infernale dans laquelle s'enfonce le Mali est aussi le miroir de nos aveuglements et de nos renoncements.

Depuis 2020, une série de coups d'État traverse l'Afrique de l'Ouest, au Mali, mais aussi au Burkina Faso et en Guinée Conakry, impactant l'économie comme la population et illustrant les situations de crises politiques des régimes démocratiques africains. Quant au djihadisme sahélien, on assiste à sa descente vers les pays du Golfe de Guinée : Bénin, nord-est de la Côte d'Ivoire, Togo et bientôt le Ghana.

L'Afrique redevient un champ clos de la compétition entre grandes puissances. Au moment où le dernier soldat français quittait le Mali, en août 2022, le Gabon et le Togo signaient leur entrée dans le *Commonwealth* britannique ! La Russie place ses pions en Centrafrique et au Mali. Les Chinois sont présents dans la plupart des pays africains[5]. À Djibouti, l'ancien territoire français des Afars et des Issas, le camp Lemonnier[6], est occupé depuis vingt ans par une force militaire américaine, le drapeau chinois flotte sur un port en eaux profondes, tandis que des détachements japonais, allemands, espagnols et italiens se sont également installés. Partout, la place de la France, évidente et centrale hier, est concurrencée, se réduisant de manière historique, entre le sentiment antifrançais et la pression des nouvelles puissances.

Ce constat nous pousse à une nécessaire remise en question : pourquoi l'Afrique francophone se détourne-t-elle de son partenaire historique pour rechercher de nouveaux alliés ? Quelle est la source d'un tel basculement ? Pourquoi ne nous comprenons plus de part et d'autre ? C'est en tentant d'apporter des pistes de réflexion à ces questions que nous parviendrons à retisser des liens durables avec nos amis africains.

Une première piste mériterait, pour sortir du filon de la repentance, de tirer le bilan des indépendances aussi bien que celui de l'aide au

développement. Une seconde piste concernerait notre approche trop cloisonnée et sectorielle, qui mériterait sans doute de mieux articuler ensemble nos différents leviers de puissance militaire, politique, économique et culturelle. Il s'agirait d'abord de capitaliser politiquement sur les succès militaires. Il faudrait ensuite inverser la tendance négative de nos investissements économiques, qui se sont réduits à peau de chagrin. Pour cela, une condition décisive est certainement de s'engager dans la formation professionnelle des jeunes Africains. Quant à nos moyens d'action culturelle, ils sont à l'étiage. Enfin, il est évident que notre nihilisme nous dessert, en heurtant la conscience et la vision anthropologique des peuples africains, faisant le lit de l'islamisme djihadiste.

Mais à côté de ces pistes de réflexion, il est utile de rappeler la formidable dynamique qui a jailli de la rencontre de nos deux cultures et qui ne demande qu'à se perpétuer. La France et l'Afrique francophone ont une histoire commune avec ses zones d'ombre et de lumière. Notre génération, héritière de ce passé, doit à présent prendre ses responsabilités pour édifier l'avenir, en renouant un dialogue sur des bases rénovées de projets concrets de partenariat économique et culturel. L'extraordinaire vitalité démographique africaine constitue un facteur géopolitique structurant des prochaines années, qu'il s'agit d'appréhender en dehors de toute idéologie.

Remerciements

Ma reconnaissance va d'abord au chef de bataillon Paul qui, le premier et dès 2016, a ressenti le besoin que soit racontée l'épopée collective hors normes que nous étions en train de vivre dans l'Adrar des Ifoghas.

Lors des cérémonies de passation de commandement de l'été 2018 à Kientzheim et Colmar, le projet d'un récit a été ensuite rappelé dans les discours, un peu comme une vague aspiration à ce que nos souvenirs communs ne se perdent pas dans l'oubli.

C'est surtout lors du colloque de la pensée militaire à l'École militaire en 2019 que la philosophe Monique Castillo a démontré l'impératif social et culturel du récit de leurs aventures par des militaires. Une discussion avec le journaliste Mériadec Raffray a achevé de me convaincre de l'intérêt d'un tel projet.

Je dois pourtant à la vérité de dire que c'est bien face aux grandes tribulations qui viennent que j'ai résolu de m'installer en résistance à ma table d'écriture, pour susciter la force morale de nos compatriotes, en particulier de la jeunesse.

Mes remerciements vont évidemment à mon épouse, fidèle relectrice et *sparring partner* sans concession. Merci également au colonel Matthieu et au chef de bataillon Julien qui ont bien voulu préciser ou corriger mes souvenirs diffus. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma profonde reconnaissance, ainsi que les chefs de bataillon Stéphane, Philippe et Olivier.

Mes remerciements chaleureux vont à mon éditeur Louis de Mareuil, pour la confiance qu'il m'a accordée.

J'ai enfin une pensée amicale et fidèle à tous les hommes et femmes du Groupement tactique désert Ardent, en particulier aux blessés.

Table des abréviations

ADNH	appui à la détection et à la neutralisation humaine
ALAT	aviation légère de l'armée de Terre
ARDE	appui à la recherche et à la détection d'explosifs
AQMI	al-Qaïda au Maghreb islamique
BOAT	base opérationnelle avancée temporaire
CAESAR	camion équipé d'un système d'artillerie
CBA	chef de bataillon
CES	chef d'escadrons
CEMA	chef d'état-major des armées
CMA	Coordination des mouvements de l'Azawad
CO	centre des opérations
COMANFOR	commandant de la force
COMSITE	commandement du site
CPCO	Centre de planification et de conduite des opérations
CSMAK	Coordination sécuritaire des mouvements de l'Azawad à Kidal
DAA	détachement d'accompagnement d'autorité
DLOC	détachement de liaison d'observation et de coordination
DPCA	*Department of Political and Civil Affairs*
EMA	état-major des armées
EOD	équipe opérationnelle de déminage ou *Explosive Ordnance Disposal*
EUTM	*European Training Mission in Mali*

FAMA	forces armées maliennes
GAS	groupes armés signataires
GAT	groupes armés terroristes
GATIA	Groupe d'autodéfense des Touaregs Imghads et alliés
GBU	*Guided Bomb Unit*
GRA	groupe renseignement-action
GSPC	Groupement salafiste pour la prédication et le combat
GTD	groupement tactique désert
HCUA	Haut Conseil pour l'unité de l'Azawad
HAD	hélicoptère d'appui destruction
HM	hélicoptère de manœuvre
HRA	hélicoptère de reconnaissance et d'attaque
IBK	Ibrahim Boubacar Keïta
JTAC	*Joint Tactical Air Control*
LCL	lieutenant-colonel
MAA	Mouvement arabe pour l'Azawad
MINUSMA	Mission intégrée des Nations unies pour la stabilisation du Mali
MNLA	Mouvement national de libération de l'Azawad
MOC	mécanisme opérationnel de coordination
MUJAO	Mouvement pour l'unicité et le jihad en Afrique de l'Ouest
ONU	Organisation des Nations unies
PAT	point d'appui temporaire
PC	poste de commandement
PCIAT	poste de commandement interarmées de théâtre

PCMO	poste de commandement de mise en œuvre
PCP	poste de commandement principal
PC TAC	poste de commandement tactique
PECC	*Patient Emergency Coordination Cell*
PfOD	plateforme opérationnelle désert
PfDR	plateforme désert relais
PGM	*Precision-Guided Munition*
PNIA	plan de numérotation interne aux armées
PPAD	peloton de protection et d'appui au déploiement
PPLOG	porteur polyvalent logistique
PVP	petit véhicule protégé
QIP	*Quick Impact Project*
RAA	régiment d'artillerie d'Afrique
RAS	rien à signaler
RFI	radio France international
RG	régiment du génie
SGAM	sous-groupement aéromobile
SGTD	sous-groupement tactique désert
SCOPS	sous-chef opérations
SGL	sous-groupement logistique
SUV	*Sport Utility Vehicle*
TC1	train de combat n^{o} 1
TC2	train de combat n^{o} 2
TVI	tireur véhicule d'infanterie

UN	*United Nations*
UNMAS	*United Nations Mine Action Service*
VAB	véhicule de l’avant blindé
VBL	véhicule blindé léger
WIT	*Weapons Intelligence Team*

Du même auteur

Quelle stratégie pour la Chine ?
Préface de Xavier de Villepin, éditions Nuvis, 2013

Parus chez Mareuil Éditions

Dans le secret de l'action, par Jean-Louis Fiamenghi, Franck Hériot, 2016.
James Bond n'existe pas. Mémoires d'un officier traitant, par François Waroux, 2017.
Patron du Raid. Face aux attentats terroristes, par Jean-Michel Fauvergue et Caroline de Juglart, 2017.
Les gorilles de la République. Une histoire du service de protection des hautes personnalités, par Gilles Furigo, 2018.
Arnaud Beltrame. L'héroïsme pour servir, par Pierre-Marie Giraud.
BRI. Histoire d'une unité d'élite, par Danielle Thierry, 2019.
Histoire du Raid illustrée. Servir sans faillir, par Charles Diaz et Ange Mancini, 2019.
GIGN-RAID. Deux patrons face aux nouvelles menaces, par Thierry Orosco et Jean-Michel Fauvergue, 2020.
KGB-DGSE, Serguei Jirnov, François Waroux, 2021.
Carnet de bord d'un commando marine, Largo, 2021.
La nouvelle guerre secrète, Alain-Pierre Laclotte, Éric Denécé, 2021.

De Massoud à Massoud, 20 ans après, Salvatore Lombardo, 2021.
Quand s'avance l'ombre. Mission à haut risque en Syrie, Énora Chame, 2022.
Chef de guerre, version augmentée, 2022, Louis Saillans
Pris en otage, un agent du service action raconte, Pierre Martinet, 2022

1. *France's War in Mali. Lessons for an Expeditionary Army*, Rand Corporation, 2014.

2. *European Training Mission in Mali.*

3. Mission intégrée des Nations unies pour la stabilisation du Mali.

4. Les unités de mêlée (ou combat de contact) incluent l'infanterie (blindée, amphibie, parachutiste et de montagne), l'arme blindée cavalerie et l'aviation légère de l'armée de Terre, les unités d'appui incluent le génie et l'artillerie, les unités de soutien incluent le train (transport et circulation) et le matériel (maintenance).

5. Actes du colloque sur la pensée militaire, « Guerre à distance(s), gagner au contact », 31 janvier 2019, École militaire.

1. Ils sont de deux sortes : les véhicules blindés légers (VBL) pour les chefs tactiques et les unités de reconnaissance ; les véhicules de l'avant blindés (VAB) pour l'appui feu au combat et le transport de troupes.

2. CAESAR : camions équipés d'un système d'artillerie, c'est-à-dire d'un canon de 155 mm, long d'un peu plus de huit mètres.

3. Roquette de fabrication chinoise.

1. La mission de contrôle de foule est une mission militaire, à distinguer du maintien de l'ordre qui est une mission de police.

2. Une unité doit disposer de ressources logistiques pour pouvoir combattre dans la durée. Ces ressources concernent le ravitaillement (carburant, vivres, eau potable et sanitaire, munitions, camions de transport), le maintien en condition et la réparation des matériels (camions ateliers, moyens de levage, pièces détachées) et le soutien sanitaire (antenne médicale). Elles sont distribuées par le train de combat n° 2 (TC2) au sein du GTD Ardent, puis par le train de combat n° 1 (TC1) au sein de chaque sous-groupement.

3. Parmi lesquels le sergent Charles de Funès, mort au combat, frère de l'acteur, et l'écrivain et académicien Michel Déon.

1. *Rehearsal* : répétition générale d'une opération avant son déclenchement, de manière à ce que le chef puisse contrôler la parfaite compréhension du plan par l'ensemble des participants.

1. Plateforme qui regroupe le Mouvement national de libération de l'Azawad (MNLA) dont Bilal est le chef politique, le Haut Conseil pour l'unité de l'Azawad (HCUA) et le Mouvement arabe de l'Azawad (MAA).

2. Traduction tamashek du Nord-Mali.

3. Organisation de libération de la Palestine.

1. Coordination sécuritaire des mouvements de l'Azawad à Kidal.

1. *Caveat* : limitation nationale dans l'emploi d'un contingent militaire au sein d'une coalition multinationale.

1. Optimisation de la compétence physique dans chacun des dix domaines de conditionnement physique reconnus : endurance cardio-vasculaire et respiratoire, énergie, force, souplesse, puissance, vitesse, coordination, agilité, équilibre et précision.

2. Tin Hinan inspira à Pierre Benoît la figure d'Antinéa dans le roman *L'Atlantide*.

1. RAS : rien à signaler.
2. Vérification d'absence de minage ou de piégeage par engin explosif improvisé.
3. *Red team* : méthode d'analyse d'une situation tactique en se mettant à la place de l'adversaire et en raisonnant selon sa doctrine, ses procédures et ses moyens pour atteindre ses objectifs présumés.

1. *Padre* : prononcé « padré », surnom de l'aumônier militaire.
2. Invaincu, invincible.
3. William Ernest Henley.

1. Aussi surnommé « le chasseur de djihadistes », le Reaper (faucheur ou faucheuse) est un drone capable de voler vingt-quatre heures d'affilée et d'atteindre les 480 km/h. Déployé au Sahel depuis 2014 par l'armée française, ce drone de près de cinq tonnes a des armes fixées sous ses ailes, des missiles air-sol ou des bombes guidées. Il peut également effectuer des missions de reconnaissance.

2. Mission destinée à identifier les comportements individuels et collectifs de la zone d'intérêt.

3. In *La France contre les robots*, de Georges Bernanos, 1947.

1. Chef de mission adjoint.
2. Mouvement arabe pour l'Azawad.
3. Groupe d'autodéfense des Touaregs Imghads et alliés.

1. Appui à la détection et à la neutralisation humaine.
2. Appui à la recherche et à la détection d'explosifs.
3. LEGAD : *Legal Advisor* ou conseiller juridique.
4. Moyens lourds de transmissions.
5. PNIA : plan de numérotation interne aux armées, téléphone militaire.
6. 2S 211 : 2 décembre 2016 dans le calendrier saint-cyrien, 211 années après Austerlitz (1805).

1. Une bombe GBU (*Guided Bomb Unit*) ou BGL en français (bombe guidée au laser) est une bombe qui modifie elle-même sa trajectoire pour atteindre une cible désignée par un « spot » (ou tâche) laser.

2. Pod : moyen d'observation intégré sous l'aéronef.

1. Le vent souffle du côté gauche du bateau.

1. René Char.
2. Éric-Emmanuel Schmitt.
3. Jean-Yves Le Drian, *Qui est l'ennemi ?*.
4. Devise reprise par le Quinze-Deux.

1. Personnage principal du roman éponyme d'Erik Orsenna.

2. Michel Foucher, *Frontières d'Afrique. Pour en finir avec un mythe*, CNRS Éditions, 2014.

3. Mouvement pour l'unicité et le jihad en Afrique de l'Ouest.

4. Ce qui n'est pas sans rappeler le Nigeria et la genèse de Boko Haram (qui signifie littéralement « contre le livre » ou « l'éducation occidentale est un péché »), par rejet du modèle d'éducation occidental.

5. Voir François-Régis Dabas, *Quelle stratégie pour la Chine ?*, Éditions Nuvis, 2013.

6. Du nom du général Émile Lemonnier, décapité par les Japonais pour avoir refusé de signer sa reddition en Indochine pendant la Seconde Guerre mondiale.